This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY
X030238323

University of Virginia
Libraries

cf. Pelliot, Bibliothèque retrouvée ... pp. 19-20
à propos les stèles de 敦煌

DIX INSCRIPTIONS CHINOISES

DE

L'ASIE CENTRALE

D'APRÈS LES ESTAMPAGES DE M. CH.-E. BONIN

DIX INSCRIPTIONS CHINOISES

DE

L'ASIE CENTRALE

D'APRÈS LES ESTAMPAGES DE M. CH.-E. BONIN

PAR

M. ED. CHAVANNES

EXTRAIT
DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
1re SÉRIE, TOME XI, IIe PARTIE

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCCII
1902

ALD
PL
2995
.C55

DIX INSCRIPTIONS CHINOISES

DE

L'ASIE CENTRALE,

D'APRÈS LES ESTAMPAGES DE M. CH.-E. BONIN.

Les estampages recueillis par M. Bonin, au cours de la mission scientifique dont il a été chargé de 1898 à 1900, représentent la presque totalité des inscriptions anciennes de l'Asie centrale connues des érudits chinois et en ajoutent d'autres qui étaient jusqu'ici complètement inédites; c'est tout un chapitre de l'épigraphie chinoise qu'ils nous permettent de reconstituer.

Ces monuments peuvent être répartis en trois groupes.

I

Le premier groupe comprend d'abord deux stèles des environs du lac Barkoul. L'une d'elles (n° I), dont l'estampage a déjà été publié par M. Grenard et qui a été traduite par Gabriel Devéria [1], est datée de l'an 137 de notre ère; elle rappelle la victoire remportée par *P'ei Tch'en*, préfet de *Toen-hoang* [2], sur

[1] Dutreuil de Rhins, *Mission scientifique dans la Haute Asie*, troisième partie, p. 136-137.

[2] 敦煌太守裴岑. La place forte de *Toen-hoang* était à l'ouest du *Tang ho* 黨河, tandis que *Cha tcheou* 沙州 était à l'est de ce cours d'eau. *Toen-hoang* avait pour les Chinois une valeur stratégique toute particulière, car il était le point de départ des trois routes qui menaient en Occident (cf. biographie de *P'ei Kia* dans le *Soei chou*, chap. LXVII, et dans le *Pei*

IMPRIMERIE NATIONALE.

le prince *Hou-yen* 呼衍; *Hou-yen* était le nom d'une puissante famille des *Hiong-nou* qui dominait dans la région du lac Barkoul; on la trouve souvent mentionnée dans l'histoire chinoise; l'inscription de l'année 137 ne se rapporte donc pas à un fait exceptionnel; elle doit prendre sa place dans le récit des longues luttes que les Chinois livrèrent aux *Hiong-nou* près des Monts Célestes.

La seconde inscription (n° II) du lac Barkoul fut érigée en l'an 640 sur les monts *Che-lo-man* 時羅漫, qui font partie des Monts Célestes, pour célébrer les mérites du général *Kiang Hing-pen* 姜行本; du texte de l'inscription il ressort que ce général construisit là des machines de guerre fort ingénieuses, alors qu'il marchait contre le royaume de *Kao-tch'ang* 高昌, dont la capitale était située à Yar-khoto, à 20 *li* à l'ouest de la ville actuelle de Tourfan. Ce monument se rattache à des événements historiques importants : à la fin de l'année 629, le religieux chinois *Hiuen-tsang* 玄奘, s'étant mis en route pour aller en Inde, était arrivé à Hami; de là il avait dû se rendre auprès du roi de *Kao-tch'ang*, qui lui avait remis une lettre de recommandation pour le kagan des *Tou-kiue* 突厥 (Turcs) occidentaux; mais cette amitié même qui unissait le roi au kagan et qui permit en définitive au pèlerin de faire son voyage sans encombre, était une menace pour l'empire; l'expédition de 640, qui se termina par la prise de Tourfan, fut le premier des coups que les Chinois portèrent à la puissance des *Tou-kiue* occidentaux[1].

Les deux inscriptions du lac Barkoul, celle de 137 et celle de 640, nous font assister, à cinq cents ans de distance, à deux

che, chap. XXXVIII; RICHTHOFEN, *China*, vol. I, p. 530, n. 1, analyse ce texte, mais identifie à tort le *P'ou-lei* (lac Barkoul) avec le *Lop nor*.

[1] La notice du *T'ang chou* sur le royaume de *Kao-tch'ang* est traduite intégralement dans mes *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 101-110.

efforts identiques des armes chinoises et nous permettent d'établir un rapprochement entre l'histoire des *Han* 漢 et celle des *T'ang* 唐. Sous les *Han,* c'étaient les Turcs *Hiong-nou* 匈奴, sous les *T'ang,* c'étaient les Turcs *Tou-kiue* qui étaient les ennemis héréditaires de l'empire; les Turcs s'efforçaient incessamment de franchir les Monts Célestes à Tourfan et à Hami pour venir dans la région de l'Ouest du Fleuve (*Ho-si* 河西) donner la main aux Tibétains, et pour s'ouvrir, du côté de Karachar d'une part, et du Lop-nor de l'autre, les voies qui menaient aux principautés du Turkestan oriental. Afin d'empêcher les Turcs d'atteindre ce double but, les Chinois devaient s'emparer de Hami et de Tourfan qui étaient les clés du passage des Monts Célestes; les inscriptions de l'an 137 et de l'an 640 nous font comprendre l'importance stratégique de ces deux places et sont pour l'historien comme des repères lumineux qui éclairent tout un côté de la politique chinoise.

Nous pouvons rattacher à ces deux stèles une troisième inscription (n° III), qui provient, il est vrai, d'une région fort différente, car elle a été trouvée à Koutcha, dans le Turkestan oriental, mais qui ne prend toute sa valeur que si on la replace dans le cadre des guerres entre les Chinois et les Turcs, pour qui précisément les villes du Turkestan oriental étaient un sujet constant de compétition. Cette inscription est fort courte et très indistincte; quelque brève et quelque mal conservée qu'elle soit, elle n'en a pas moins une réelle importance. On y peut lire au début le nom d'un Chinois, *Lieou P'ing-kouo* 劉平國, qui porte le titre de général de gauche de *K'ieou-tse* 龜茲 (Koutcha); à la fin, on déchiffre une date qui commence par ces mots: « la quatrième année *yong-cheou,* le huitième mois, le premier jour du mois étant *kia-siu*... »; la période *yong-cheou* commence en 155 ap. J.-C.; la quatrième année corres-

pond donc à l'année 158 et le calcul permet d'établir avec certitude que le premier jour du huitième mois de cette année fut bien marqué des signes *kia-siu*.

C'est en 65 av. J.-C. que la principauté de Koutcha était entrée pour la première fois en relations diplomatiques avec la Chine; le roi était venu à la cour des *Han;* il avait été reçu avec de grands honneurs; de retour dans son pays, il voulut imiter la civilisation chinoise; mais il ne réussit qu'à la singer et les gens des pays d'Occident se moquaient de lui en disant : « Pour un âne, ce n'est pas un âne; pour un cheval, ce n'est pas un cheval; le roi de *K'ieou-tse* (Koutcha), c'est ce qu'on appelle un mulet [1]. »

Un siècle plus tard, nous trouvons le prince de Koutcha révolté contre la Chine; il s'était allié aux *Hiong-nou,* avait pris Kachgar et avait installé dans cette ville une de ses créatures. C'est alors que les Chinois, à la suite de la victoire remportée en l'an 73 ap. J.-C. par le général *Teou Kou* 竇固 près de Hami, envoyèrent dans le Turkestan oriental le fameux *Pan Tch'ao* 班超, frère de l'historien *Pan Kou* 班固; après seize ans de combats et de négociations, après avoir vaincu, non seulement les principautés indigènes, mais même une armée indo-scythe qui, en l'an 90, avait traversé les Pamirs[2], *Pan Tch'ao* parvint, en 91, à faire reconnaître la suzeraineté chinoise dans toute cette région; il déposa notamment le roi de Koutcha et le remplaça par un prince à sa dévotion; lui-même eut le titre de Protecteur des pays d'Occident et fixa sa résidence à Koutcha[3].

[1] *Ts'ien Han chou,* chap. XCVI, *b,* p. 6 r°: 驢非驢。馬非馬。若龜茲王所謂贏也。

[2] *Heou Han chou,* chap. LXXVII, p. 4 r°. L'armée des Indo-Scythes 月氏 était forte de 7,000 hommes et était commandée par le vice-roi *Sie* 副王謝.

[3] *Heou Han chou,* chap. CXVIII, p. 1 v°: « La troisième année *yong-yuen* (91), *Pan Tch'ao* rétablit l'ordre dans les pays d'Occident; on donna à *Pan Tch'ao* le titre de Protecteur et il résida à *K'ieou-tse* (Koutcha). »

En l'an 107, le Turkestan oriental retomba sous l'influence des *Hiong-nou* septentrionaux, mais, vingt ans plus tard, *Pan Yong* 班勇, fils de *Pan Tch'ao*, renouvela les exploits de son père et s'empara de *Yen-k'i* (Karachar); à la suite de cette victoire dix-sept royaumes, parmi lesquels se trouvaient ceux de *K'ieou-tse* (Koutcha), *Sou-le* (Kachgar), *Yu-t'ien* (Khoten) et *Souo-kia* (Yarkand), firent leur soumission[1].

L'inscription découverte par M. Bonin prouve que, en l'année 158 ap. J.-C., l'influence chinoise, rétablie en 127 par les succès militaires de *Pan Yong*, continuait à s'exercer à Koutcha et que les *Hiong-nou* n'avaient pas réussi à l'y détruire.

II

Le second groupe des inscriptions dont les estampages ont été rapportés par M. Bonin se compose de deux textes relatifs au Temple du Grand Nuage 大雲寺 à *Leang tcheou* 涼州 dans le *Kan-sou*. La première de ces stèles (n° V), datée de l'année 1563, commémore la reconstruction du temple, qui avait été en partie renversé par un tremblement de terre; elle fait l'historique de cet édifice et rappelle les interventions miraculeuses qui, à diverses reprises, le protégèrent; au nombre de ces incidents merveilleux, elle cite la venue, en 1383, d'un religieux japonais nommé *Tche-man* 志滿, qui fit une collecte pour réparer le temple; événement extraordinaire en effet, et qui nous montre comment la propagation de la foi bouddhique, triomphant des barrières que les langues et les mœurs élèvent entre les peuples, et mettant en contact les civilisations les plus éloignées les unes

永建二年。勇復擊降焉耆。於是龜茲疏勒于闐莎車等十七國皆來服。

des autres, put faire arriver aux confins occidentaux de la Chine un habitant des îles de la mer orientale.

La seconde inscription (n° VI) ne porte pas de date; mais M. Bonin a lu sur le revers de la pierre qu'elle fut gravée la trente-sixième année *K'ang-hi,* c'est-à-dire en 1697.

Elle a été faite pour indiquer dans quelles conditions s'est constituée une association d'avalambana, destinée à subvenir aux frais de l'entretien du temple; ces associations locales d'avalambana sont très répandues dans toute la Chine; ce sont elles qui soutiennent bon nombre de fondations religieuses; on voit dans ce texte comment elles s'organisent et comment elles fonctionnent.

Le Temple du Grand Nuage est fort ancien; il a été construit entre les années 357 et 361 de notre ère par un certain *Tchang T'ien-si* 張天錫, dont l'ancêtre, *Tchang Koei* 張軌, gouverneur chinois de *Leang tcheou,* s'était déclaré indépendant en l'an 301 et avait fondé la petite dynastie des *Leang* 涼. Ce temple était d'abord appelé temple *Hong-ts'ang* 宏藏.

C'est en 690 que son nom fut changé. A cette époque, l'impératrice *Ou* 武后, femme ambitieuse mais dévote, s'était emparée du pouvoir au détriment des héritiers légitimes de la dynastie des *T'ang;* il n'avait pas manqué de flatteurs pour applaudir à ce coup de force; un religieux s'empressa de présenter une traduction du Mahâmegha sûtra, ou sûtra du Grand Nuage, dans lequel se trouvait une prédiction relative à une souveraine; on appliqua ce texte à l'usurpatrice; elle était, disait-on, une incarnation de Maitreya Buddha et devait remplacer les *T'ang* dans le gouvernement du Jambudvîpa. L'impératrice, reconnaissante envers le Ciel qui se faisait son complice, ordonna que, dans toutes les préfectures de l'empire, on élevât un Temple du Grand Nuage: c'est alors que le temple

de *Leang tcheou,* pour faire comme tout le monde, prit le nom de Temple du Grand Nuage.

Une inscription de l'année 711, dont le texte original est perdu, mais qui a été regravée avec quelques erreurs, nous fait la description de ce qu'était cet édifice sous la dynastie *T'ang* et célèbre les mérites des personnages pieux qui l'ont réparé [1].

Dans la première moitié du XIe siècle de notre ère le territoire de *Leang tcheou* tomba dans la possession du royaume de *Si Hia* 西夏 ou *Hia* occidental. Un souverain de ce royaume fit ériger en l'an 1094 dans le Temple du Grand Nuage une inscription bilingue en chinois et en *si-hia.* On n'a connu pendant longtemps qu'un seul spécimen de l'écriture *si-hia;* c'est une des portions de la grande inscription en six langues gravée en l'année 1345 sur la porte de *Kiu-yong koan* [2]; encore ne savait-on pas exactement ce qu'était cette écriture et l'attribuait-on souvent au peuple joutchen, sur la foi de certains épigraphistes chinois, qui tenaient en cela un propos inconsidéré. Gabriel Devéria eut le mérite de publier le premier la stèle bilingue du Temple du Grand Nuage à *Leang tcheou* [3] et d'établir que le texte non chinois était en écriture *si-hia,* identique d'ailleurs à l'écriture mystérieuse de la porte de *Kiu-yong koan.* Depuis lors, le Dr Bushell nous a fait connaître des monnaies tangoutaines [4], et M. Bonin lui-même, comme nous le verrons plus loin, a eu la bonne fortune de mettre la main sur un petit monument por-

[1] *Kin che tsoei pien,* chap. LXIX, p. 28 v° et suiv.

[2] Cf. prince Roland BONAPARTE, *Documents de l'époque mongole* (Paris, 1895).

[3] G. DEVÉRIA, *Stèle si-hia de Leang tcheou,* avec une note de S. W. BUSHELL (*Journal asiat.,* janv.-fév. 1898, p. 53-74); — *L'écriture du royaume de Si Hia ou Tangout* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Acad.,* 1re série, t. XI, 1re partie, 1898).

[4] S. W. BUSHELL, *The Si Hsia dynasty of Tangut, Their money and peculiar script* (*Journ. of the China Branch of the R. A. S.,* N. S., vol. XXX, p. 142-160).

tant quelques caractères *si-hia*. On n'est pas arrivé jusqu'ici à trouver la clef de cette écriture; mais, soit que quelque chercheur plus sagace que ses prédécesseurs y parvienne avec les documents que nous avons, soit que de nouvelles découvertes viennent rendre le problème plus facile, il est certain que la stèle bilingue de *Leang tcheou* sera une des pièces les plus importantes entre celles qu'on devra étudier pour mener à bien ce travail; or, puisque cette inscription renferme sans doute des allusions à l'historique du Temple du Grand Nuage, il est bon de nous entourer dès maintenant de tous les renseignements que nous pouvons recueillir sur cet édifice. Telle est la raison principale qui a dirigé sur ce point les investigations de M. Bonin.

III

En divers endroits des contrées qui sont désignées par les Chinois sous le nom de Nouveau Territoire (*Sin-kiang*) et qui s'étendent au nord et au sud des Monts Célestes, existent de nombreuses excavations dont les hommes ont fait parfois des habitations et souvent aussi des sanctuaires. Les belles découvertes de la mission russe de M. Klementz dans les grottes des Mille Buddhas près de Tourfan, nous ont révélé des fresques fort curieuses qui trahissent des influences hindoues, tibétaines, turques et chinoises, et des inscriptions en ouïgour et en ancien turc qui nous apprennent l'existence d'un bouddhisme turc ignoré jusqu'ici [1]. Mais ces grottes ne sont pas les seules de leur espèce. Des grottes des Mille Buddhas sont indiquées au sud-

4 grottes connues comme grottes des Mille Buddhas. (1)

[1] *Nachrichten über die von der K. Akad. d. W. zu St.-Petersburg im Jahre 1898 ausgerüstete Expedition nach Turfan*, Heft I (Saint-Pétersbourg, 1899). — Cf. Sexart, *Note sur quelques fragments d'inscriptions de Turfan* (*Journal asiat.*, mars-avril, 1900); — Barth, *Bulletin des religions de l'Inde* (*Revue de l'hist. des religions*, tome XLII, p. 50, n. 1).

ouest de *Tsi-mou-sa* 濟木薩, localité qui est à l'ouest de Goutchen et qui paraît correspondre, bien plutôt qu'Ouroumtsi, à l'emplacement de l'ancien Bichbalik[1]. D'autres grottes des Mille Buddhas se trouvent sur la rivière Kyzyl 赫色勒河, à 30 *li* en aval du poste militaire de Kyzyl 赫色勒軍臺, entre Koutcha et Saïram[2]. Enfin, dès l'année 1879, Prjevalski[3] signalait et

[1] Dans le 欽定新疆識略 *K'in ting sin kiang che lio*, la carte du territoire d'Ouroumtsi, qui se trouve dans le chap. II, marque ces grottes des Mille Buddhas 千佛洞 à l'ouest de la ville de *Tsi-mou-sa* 濟木薩, qui est elle-même à 60 *li* au sud-ouest de *Goutchen* 古城; on sait que Goutchen est au nord de Tourfan, de l'autre côté des Monts Célestes. L'exploration de ces grottes, si elles sont dans un état de conservation suffisant, pourrait être fort intéressante; *Tsi-mou-sa* en effet correspond à ce qui était la sous-préfecture de *Kin-man* 金滿 sous les *T'ang*, comme le prouve une inscription trouvée *in situ* (cf. *Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 25 v°); or cette sous-préfecture de *Kin-man* n'est autre que l'ancien *Pei-t'ing* 北庭, qui s'appelait *Kagan-stūpa* 可汗浮圖 lorsque cette ville était en la possession des *Tou-kiue* occidentaux avant l'année 640 (*Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 25 r°). On lui donnait aussi le nom de Bichbalik (les Cinq Villes), sous lequel elle apparaît dans les inscriptions de *Koscho-Tsaïdam* (cf. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 70, n. 4, p. 124 et p. 179, n. 91). Sous les *Han*, elle était la cour postérieure du royaume de *Kiu-che* 車師後王庭 (*Kieou T'ang chou*, chap. XL, p. 29 v°). C'est donc là un centre historique important où des fouilles auraient chance d'être fructueuses. — L'identification traditionnelle de Bichbalik ou *Pei-t'ing* avec Ouroumtsi doit être abandonnée, puisque l'inscription citée par le *Si yu choei tao ki* nous montre avec certitude que la ville de *Kin-man* occupait l'emplacement de l'actuel *Tsi-mou-sa*.

[2] Cf. *Si yu choei tao ki*, chap. II, p. 13 v°.

[3] Cf. *Der Nan-shan als Teil des Kuen-luen und Scheide zwischen Mongolei und Tibet, nach Oberst N. Przewalski* (*Petermann's Mittheilungen*, 1884, p. 58). D'après ce voyageur, les grottes sont disposées irrégulièrement en deux rangées placées l'une au-dessus de l'autre, il y a même trois rangées vers l'extrémité sud; les étages sont reliés entre eux par des échelles. Ces grottes s'étendent sur une longueur d'environ une verste. A l'extrémité sud se trouve un temple; le moine qui y habitait dit à Prjevalski que l'aménagement de ces sanctuaires avait commencé dès l'époque des *Han*. — Cette assertion est inexacte, puisque, comme nous l'établirons plus loin, c'est seulement en l'an 366 de notre ère que le premier religieux venu de Chine s'arrêta dans ce lieu. — Le temple dont parle l'explorateur russe est vraisemblablement celui que les Chinois appellent *Lei-yn se* 雷音寺; «le *Lei-yn se*, dit la grande géographie *Ta Ts'ing i t'ong tche* (chap. CCXIII, p. 4 v°), est à 30 *li* au sud de la sous-préfecture de *Toen-hoang*; c'est

IMPRIMERIE NATIONALE.

décrivait des grottes des Mille Buddhas au sud-est de *Cha tcheou* 沙州; ce sont ces dernières que M. Bonin a visitées à son tour; il en a rapporté quatre estampages d'inscriptions sur pierre.

Deux de ces inscriptions, qui ont été gravées, à des époques différentes, au recto et au verso d'une même stèle, appartiennent au temps de la dynastie *T'ang*. L'une d'elles (n° VII), datée de l'année 776, est à la louange d'un certain *Li T'ai-pin* 李太賓 et rappelle les travaux d'ornementation que ce dévot personnage fit faire dans les grottes de *Cha tcheou;* la description des scènes religieuses qui furent modelées ou peintes par son ordre n'est pas sans intérêt, car elle nous atteste l'importance qu'avaient prise, dans le culte, les divinités tantriques introduites en Chine au VIIIe siècle de notre ère par Vajrabodhi et Amoghavajra[1]. La seconde inscription (n° VIII), qui est de l'année 894, rappelle le souvenir d'un membre de la famille impériale des *T'ang,* dont le principal mérite, aux yeux de l'historien, est d'avoir été le gendre de *Tchang I-tch'ao* 張義潮; ce *Tchang I-tch'ao* était un chef local de *Cha tcheou* qui, en l'an 850, prêta serment d'allégeance à l'empire; notre inscription jette quelque lumière sur sa famille et sur les politiques contraires du Tibet et de la Chine dans le pays de l'Ouest du Fleuve.

là que sont les grottes des Mille Buddhas ». 在敦煌縣南三十里。曾千佛洞。 D'après le *Si ya choei tao ki* (chap. III, p. 11 v°), le *Lei-yn se* se trouve sur le versant oriental du *Ming-cha chan* 鳴沙山 ou montagne des sables qui chantent; la montagne est ainsi appelée parce que le sable dont elle est formée crie sous le pas des hommes 人登之曾鳴 (*Ta Ts'ing i t'ong tche*, chap. CCXIII, p. 3 v°); parfois ce sable s'éboule avec un bruit de tonnerre et c'est pourquoi le temple a été nommé *Lei-yn se* ou Temple du bruit du tonnerre. — Une description détaillée des grottes des Mille Buddhas, rectifiant et complétant celle de Prjevalski, a été publiée par M. Bonin lui-même dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1901, p. 209-217.

[1] Sur ces deux çramaṇas hindous, cf. Bunyiu Nanjio, *Catalogue*, Appendix II, n°s 153 et 155.

Ces deux textes lapidaires ne sont pas les plus anciens qui aient été conservés dans les grottes des Mille Buddhas. On y voit encore en effet une inscription de l'année 698, qui est mentionnée et reproduite par *Siu Song* 徐松 dans son bel ouvrage sur l'hydrographie des pays d'Occident (西域水道記, chap. III, p. 12 r°-14 r°); ce monument rappelle que le premier aménagement d'une des grottes fut exécuté la deuxième année *kien-yuen* des *Ts'in* 秦, c'est-à-dire en l'an 366 de notre ère, par le çramaṇa *Lo-tsuen* 樂僔. La petite dynastie des *Ts'in* antérieurs 前秦 était d'origine tangoutaine 氐; elle eut sa capitale à *Tch'ang-ngan* 長安 (*Si-ngan fou*) de l'an 351 à l'an 384 de notre ère; elle atteignit un haut degré de puissance et de gloire sous le plus illustre de ses souverains, *Fou Kien* 苻堅 (357-384). C'est sous le règne de *Fou Kien* que, en 366, le çramaṇa *Lo-tsuen* consacra pour la première fois au culte bouddhique une des grottes de *Cha tcheou*, et c'est sous ce même prince que, en 372, le religieux *Choen-tao* 浮屠順道 initia à la religion bouddhique le royaume coréen de *Kao-keou-li* 高句麗[1]; le rapprochement de ces deux faits montre le rôle considérable que joua, malgré son peu de durée, la dynastie des *Ts'in* antérieurs dans la diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient; les grottes de *Cha tcheou* et la Corée sont comme les deux points extrêmes qui, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, délimitent l'extension de son influence. En 384, la dynastie des *Ts'in* postérieurs 後秦 se substitua à celle des *Ts'in* antérieurs : c'est au temps d'un prince des *Ts'in* postérieurs que l'illustre pèlerin *Fa-hien* 法顯 partit de *Tch'ang-ngan*, en 399 ap. J.-C., pour aller en Inde; comme il se rendit à *Toen-hoang* et, de là, à Khoten, il dut suivre la

[1] Cf. KLAPROTH, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 77; TERRIEN DE LACOUPERIE, *On the Corean, Aïno and Fusang writings* (*T'oung pao*, III, p. 452); COURANT, *Sommaire et historique des cultes coréens* (*T'oung pao*, série 2, t. I, page 320).

route qui passe par *Cha tcheou* et les grottes des Mille Buddhas; peut-être visita-t-il l'endroit même où la piété de *Lo-tsuen* avait, trente-trois ans auparavant, transformé pour la première fois une de ces excavations naturelles en sanctuaire.

Si les Chinois ont connu les grottes des Mille Buddhas dès le IVe siècle de notre ère, ils ne sont pas le seul peuple dont on puisse espérer trouver là des traces. *Cha tcheou* 沙州 appartient en effet à ce territoire de l'Ouest du Fleuve 河西 qui fut, comme nous l'avons vu en parlant des inscriptions du lac Barkoul, le champ clos où les trois races chinoise, turque et tibétaine, furent incessamment en conflit. En 706, les *Tou-Kiue* orientaux battirent le général chinois *Cha-tch'a-tchong-i* 沙吒忠義, près du *Ming-cha*[1] 鳴沙 ou Montagne des sables qui chantent, et l'inscription turque de Kul-tegin, découverte sur les bords de l'Orkhon, mentionne cette victoire[2]; or le *Ming-cha* est une hauteur qui se trouve dans le voisinage des grottes des Mille Buddhas; les *Tou-kiue* orientaux ont donc envahi tout ce pays. Les Tibétains s'en emparèrent à leur tour vers 759. En 850, la soumission de *Tchang I-tch'ao* rendit *Cha tcheou* à l'empire, ou plutôt lui conféra une sorte de suzeraineté sur les familles *Tchang* 張 et *Ts'ao* 曹, qui donnaient des chefs à la région. Les Chinois reperdirent *Cha tcheou* pendant l'époque troublée qui suivit la chute de la dynastie des *T'ang;* l'ambassadeur chinois *Kao Kiu-hoei*[3] 高居晦, qui, de 938 à 942, se rendit à Khoten et en revint, trouva établie non loin de *Leang tcheou* 涼州 la tribu des *Tang-hiang* 党項, qui devait former plus tard le royaume des

[1] Cf. *T'ang chou*, chap. CCXV, *a*, p. 11 v°.

[2] Cf. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 69 et p. 155, n. 39; MARQUART, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, p. 3.

[3] La relation de *Kao Kiu-hoei* a été traduite par Abel RÉMUSAT (*Histoire de la ville de Khotan*, p. 75-81). Le texte chinois se trouve dans le *Ou tai che*, chap. LXXIV, p. 4 v°-5 r°.

Si Hia 西夏[1]; plus à l'ouest, *Kan tcheou* 甘州 était une principauté ouigoure; enfin, quand le voyageur arrive à *Koa tcheou* 瓜州 et à *Cha tcheou* 沙州, il a dû traverser un territoire tibétain; sans doute il trouve là une population essentiellement chinoise, et le chef, qui est un membre de la famille *Ts'ao*, vient avec empressement s'informer auprès de lui des nouvelles de l'empereur; mais on voit par ce récit même que *Cha tcheou* était alors séparé de la Chine par les Tibétains, les Ouigours

[1] Les princes du royaume de *Si Hia* 西夏 avaient pour nom de famille *T'o-pa* 本姓拓跋氏 (*Song che*, chap. CCCCLXXXV, p. 1 v°). D'où tiraient-ils leur origine? Un généalogiste du royaume de *Si Hia*, pour plaire sans doute à son roi, fit descendre celui-ci de la famille de *T'o-pa* 托跋 qui, de 386 à 534, régna dans le Nord de la Chine sous le nom dynastique de *Yuen Wei* 元魏 (*Kin che*, chap. CXXXIV, annotation finale). Certains historiens ont ajouté foi à cette filiation imaginaire, et c'est ainsi que l'auteur du *Leao chou* (chap. CXV, p. 2 v°) écrit : « Les *Si Hia* sont des descendants de la famille *T'o-pa*, de (la dynastie) *Wei* » 西夏本魏拓跋氏後. S'il fallait admettre cette manière de voir, les *Si Hia* se rattacheraient, comme les *Wei* du Nord, au groupe tongouse des *Sien-pi* 鮮卑. Mais l'auteur du *Kin che* (chap. CXXXIV, p. 5 v°), après avoir rapporté cette opinion, nous indique la vraie solution de la question en disant que les *Si Hia* sont issus en réalité de l'ancienne horde *T'o-pa* des *Tang-hiang*. Si l'on se reporte en effet à la notice du *T'ang chou* (chap. CCXXI, *a*, p. 1 v°) sur les *Tang-hiang*, on voit que ce peuple de race tibétaine 西羌 comptait huit hordes, dont la plus puissante était celle des *T'o pa* 而拓拔最强. A la fin de la période *ta-li* (766-779), une partie des *Tang-hiang* vint s'établir dans l'arrondissement de *K'ing* 慶, auj. *K'ing-yang fou* 慶陽, *Kan-sou*, et prit le nom de *Tong-chan pou* 東山部; une autre horde, celle des *T'o-pa*, occupa l'arrondissement de *Hia* 夏, au sud du *Hoang-ho* (*Kin che*, chap. CXIV, p. 5 v°) et prit le nom de *P'ing-hia pou* 平夏部 (*T'ang chou*, chap. CCXXI, *a*, p. 2 v°). En 882, le chef du *P'ing-hia pou*, *T'o-pa Se-kong* 托跋思恭, aida le gouvernement chinois à vaincre le rebelle *Hoang Tch'ao* 黃巢; pour le récompenser, l'empereur lui décerna le titre de duc du royaume de *Hia* 夏國公 et lui conféra le nom de famille *Li* 李 (*T'ang chou*, chap. CCXXI, *a*, p. 3 r°). C'est de ce *T'o-pa Se-kong* que descendent les souverains du *Si Hia*; nous en avons la preuve incontestable dans ce fait que *Yuen-hao* 元昊, roi du *Si Hia*, écrivant en 1039 à l'empereur de Chine, revendique formellement *T'o-pa Se-kong* comme son ancêtre (*Song che*, chap. CCCCLXXXIV, p. 6 v°). Les *Si Hia* sont donc de race tibétaine, et leur plus ancienne histoire doit être recherchée dans la notice du *T'ang chou* sur le peuple des *Tang-hiang*.

et les *Tang-hiang* et qu'il était bien plutôt sous la dépendance des Tibétains que sous celle des Chinois. La relation de *Kao Kiu-hoei* ajoute ces mots : « A dix *li* au sud de *Koa tcheou* est la montagne des sables qui chantent; on dit qu'en hiver et en été il s'y produit très fortement des bruits semblables au tonnerre[1]. » Ce texte nous explique pourquoi les grottes des Mille Buddhas, voisines de ces dunes de sable, sont souvent appelées du nom d'un temple qui s'y trouve, le temple du bruit du tonnerre[2].

Après le passage de l'ambassadeur *Kao Kiu-hoei, Cha tcheou* continua à être gouverné par des membres de la famille *Ts'ao* jusqu'à ce que, entre 1034 et 1037, il fût annexé au royaume *Si Hia.* La puissance des *Si Hia* fut abattue par les Mongols en 1227.

C'est à l'époque mongole que remontent deux autres inscriptions (nos IX et X), dont nous devons les estampages à M. Bonin.

Ces deux stèles ont été érigées en 1348 et en 1351 par un ecclésiastique nommé *Cheou-lang* 守朗, pour commémorer les fondations religieuses du roi de *Si-ning*, *Sou-lai-man* 速來蠻西寧王. Ce *Sou-lai-man,* ou Soleyman, malgré son nom mahométan, paraît avoir été fort libéral pour le bouddhisme; ce n'est pas à dire cependant qu'il fût bouddhiste, et peut-être ne devons-nous voir ici qu'une preuve nouvelle de cette tolérance que les princes mongols eurent pour toute espèce de religion. Le nom de *Sou-lai-man,* roi de *Si-ning,* se retrouve dans l'histoire chinoise des *Yuen;* nous y lisons qu'il fut nommé roi de *Si-ning* en 1329 et qu'il était le descendant à la quatrième génération de Temougou-utchugen, le troisième des frères cadets

[1] *Ou tai che,* chap. LXXIV, p. 5 r° : 瓜州南十里鳴沙山云冬夏殷殷有聲如雷 — [2] 雷音寺; cf. p. 201, n. 3.

de Tchinggis khan[1]. L'inscription de 1351 nous apprend d'ailleurs qu'au moment où elle fut gravée le roi était mort, tandis que celle de 1348 nous le montre encore vivant; il dut donc mourir, selon toute vraisemblance, en 1349 ou en 1350.

L'inscription de 1348 offre un intérêt tout particulier, parce qu'elle présente la formule mystique *oṃ maṇi padme hûṃ* en six écritures différentes, qui sont les écritures devanâgarî, tibétaine, turque-ouigoure, mongole de Phags-pa lama, *si-hia* et chinoise. Ces six écritures sont exactement les mêmes que celles de la grande inscription de *Kiu-yong koan,* gravée en 1345, c'est-à-dire trois années seulement avant cette stèle. L'inscription de *Kiu-yong koan,* avec ses six écritures qui faisaient l'étonnement des épigraphistes européens, n'est donc plus un fait unique; d'autres monuments analogues ont existé, comme l'atteste celui qu'a découvert M. Bonin. C'est ainsi que, par un effet assez inattendu, le zèle de religieux bouddhistes qui voulaient être compris de tous les peuples de l'immense empire chinois à l'époque mongole, donne aujourd'hui à la science philologique quelques-uns de ses documents les plus précieux pour l'étude des langues et des écritures de l'Extrême-Orient.

Nous sommes arrivés au terme de notre étude sur les résultats archéologiques de la mission Bonin; au cours de cet exposé, nous avons dû entrer souvent dans le détail d'une histoire qui peut paraître bien confuse et bien embrouillée. Si cependant nous nous élevons au-dessus des explications minutieuses et en quelque sorte techniques qui sont nécessaires pour comprendre chaque monument pris en particulier, il semble qu'on

[1] Voyez les textes à la suite de la traduction de l'inscription de 1351.

voie se dessiner dans l'éloignement du temps un spectacle qui n'est pas sans grandeur. Entre les Monts Célestes au nord, le fleuve Jaune à l'est, les Montagnes Méridionales au sud et le Turkestan chinois à l'ouest, s'étend le vaste carrefour des peuples qu'on appelle le Territoire à l'Ouest du Fleuve; là, Chinois, Turcs et Tibétains se sont rués aux plus acharnés combats; c'est une de ces contrées qui, par leur situation même, ont dans le monde le triste privilège d'être un éternel champ de bataille. La guerre, telle est la première des forces géantes qui se dresse en dominatrice dans ces lieux, et les stèles du lac Barkoul sont consacrées à sa louange. Mais, en face de l'ombre immense faite de violence et de haine, s'élève une apparition lumineuse et douce; c'est la religion bouddhique. Au-dessus du tourbillon des hommes armés, qui, tantôt d'ici, tantôt de là, se précipitent les uns après les autres dans cette fournaise, elle maintient son prestige intangible, et chaque conquérant nouveau devient pour elle un nouvel adorateur; dans les grottes des Mille Buddhas et dans les temples, on voit ainsi se succéder les hommages des nations les plus disparates, et la diversité même des écritures qu'on trouve sur une même pierre est comme le symbole de l'union des races dans une croyance commune. Depuis les premiers siècles de notre ère, et jusqu'à l'introduction de l'islamisme vers la fin de l'époque mongole, l'histoire de l'humanité dans le Territoire à l'Ouest du Fleuve s'incarne ainsi tout entière dans les deux figures colossales de la fureur guerrière et de la piété bouddhique; ce sont elles que voit surgir, au seuil de ce pays perdu de l'Asie, celui qui déchiffre les monuments dédiés à leur gloire.

TEXTES ET COMMENTAIRES.

PREMIER GROUPE.

LE LAC BARKOUL ET KOUTCHA.

N° I. — Inscription de *P'ei Tch'en*.

Cette inscription est citée et étudiée dans le *Kin che tsoei pien* (chap. VII, p. 11 r°-14 r°) et dans le *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 30 v°); elle a été publiée et traduite par Devéria (dans Dutreuil de Rhins, *Mission scientifique dans la Haute Asie*, 3e partie, 1898, p. 136-137 [1]); je donne ci-dessous une transcription [2] et une traduction qui diffèrent sur deux ou trois points peu importants de celles de Devéria.

En la deuxième année *yong-ho* des *Han* (137 ap. J.-C.), le huitième mois, le préfet de *Toen-hoang*, *P'ei Tch'en*, originaire de *Yun-tchong*, à la tête de trois mille soldats des commanderies, extermina le roi *Hou-yen* et les siens; il décapita et coupa l'oreille gauche à la multitude de sa tribu; il triompha des ennemis et conserva intactes ses troupes; il supprima la calamité des contrées d'Occident et il purifia les Quatre Commanderies de leur fléau; le territoire de la frontière jouit de l'ordre et du calme; son prestige redoutable parvint jusqu'à ce lieu; on a élevé ce temple au bord du lac pour qu'il serve de commémoration pendant dix mille générations.

[1] Le lecteur est prié de se reporter à la planche qui se trouve dans cet ouvrage et qui me dispense de reproduire ici l'estampage.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 mètre; largeur, 0 m. 45.

[2] Cette transcription est celle du *Si yu choei tao ki;* la seule modification que j'y aie introduite est la substitution, sur les indications du *Kin che tsoei pien*, du mot 灾 (= 災) au mot 疾 à la fin de la quatrième colonne.

IMPRIMERIE NATIONALE.

D'après le *Kin che tsoei pien*, ce monument se trouve à 3 *li* au nord-ouest de la ville de Barkoul 巴里埋, devant un temple de *Koan-ti* 關帝, le dieu de la guerre. Il fut découvert en 1757 par le chef d'une expédition militaire que l'empereur *K'ien-long* envoyait dans la vallée d'Ili 伊犁, et c'est à partir de ce moment qu'il fut connu des épigraphistes chinois. Le lac Barkoul est à une quarantaine de *li* au nord-ouest de la ville de Barkoul; comme il résulte, de la teneur même de la stèle, que celle-ci fut érigée dans un temple au bord du lac, il est vraisemblable que l'inscription était, à l'origine, plus voisine du lac qu'elle ne l'est aujourd'hui.

惟漢永和二年八月敦煌
太守雲中裴岑將郡兵三
千人誅呼衍王等斬馘部
衆克敵全師除西域之災
蠲四郡之害邊竟艾安振
威到此立海祠以表萬世

Le roi *Hou-yen*, dont il est question, était un roi *Hiong-nou*, chef du clan *Hou-yen*. *Se-ma Ts'ien* (Mém. hist., chap. CX, p. 4 v°)[1], parlant des *Hiong-nou*, dit : « Leurs principaux fonctionnaires ont tous des charges héréditaires. Le clan *Hou-yen* 呼衍氏, le clan *Lan* 蘭氏 et après eux le clan *Siu-pou* 須卜氏, telles sont les trois familles de souche la plus noble. » Il n'y a pas lieu de faire grand état de l'assertion du commentateur *Yen Che-kou* (579-645), qui retrouve chez les *Sien-pi* 鮮卑 les

[1] Ce texte se lit aussi dans le *Ts'ien Han chou*, chap. XCIV, *a*, p. 3 v°. C'est là que se trouve le commentaire de *Yen Che kou* auquel nous faisons allusion quelques lignes plus bas.

noms de clan *Hou-yen* 呼延 et *Lan;* à l'époque des *T'ang,* en effet, après la longue période où la race tongouse avait occupé la Chine du Nord, il est fort possible que certaines tribus *Hiong-nou* se fussent amalgamées avec les conquérants étrangers; mais il n'en reste pas moins bien établi que les *Hou-yen* étaient des *Hiong-nou,* c'est-à-dire des Turcs, et non des *Sien-pi,* c'est-à-dire des Tongouses.

Les rois *Hou-yen* apparaissent à diverses reprises dans l'histoire. Voici les textes où je les ai trouvés mentionnés :

La quinzième année *yong-p'ing* (72 ap. J.-C.), un officier nommé *Keng Ping* 耿秉 prit la parole dans un conseil que tenait l'empereur pour déterminer quelle politique il convenait de suivre à l'égard des *Hiong-nou;* il termina son discours en ces termes : « J'estime qu'il faut d'abord attaquer (les tribus du) *Pe-chan* 白山 [1] et nous emparer de *I-ou* 伊吾, (Hami), détruire *Kiu-che* 車師 (Tourfan) et envoyer des émissaires chez les *Ou-suen* 烏孫 (vallée de l'Ili) et les autres royaumes, afin de couper (aux *Hiong-nou*) leur aile droite (occidentale). A *I-ou* 伊吾 (Hami) se trouve encore la tribu *Hou-yen* 呼衍, qui est au sud des *Hiong-nou;* l'écraser, ce sera en outre briser (aux *Hiong-nou*) leur corne gauche (orientale). Après cela, on pourra attaquer les *Hiong-nou.* » (*T'ong kien kang mou,* 15e année *yong-p'ing.*)

La seizième année *yong-p'ing* (73 ap. J.-C.), « le commandant des équipages impériaux *Teou Kou* 竇固 sortit par *Tsieou-ts'iuen* 酒泉 (*Sou-tcheou*), le commandant de cavalerie *Keng Ping* 耿秉 sortit par *Kiu-yen* 居延 (près du lac Sogok) [2], et le

[1] A l'époque des *Han,* on appelait Montagnes Blanches (*pe chan*), la partie des Monts Célestes (*t'ien chan*) qui est au sud du lac Barkoul (cf. *Si yu choei tao ki,* chap. III, p. 30 v° et 31 r°).

[2] Le lac Sogok est aussi appelé Etsina 額濟納海, du nom de la rivière Etsina qui s'y jette (cf. *Si yu choei tao ki,* chap. III, p. 1 v°).

commandant de cavalerie *Lai Miao* 來苗 sortit par *P'ing-tch'eng* 平城 (près de *Ta-t'ong fou*)[1] pour attaquer les *Hiong-nou* septentrionaux. *Teou Kou* battit le roi *Hou-yen* 呼衍王 dans le *T'ien chan* 天山. Il laissa des soldats établis dans la ville de *I-ou-lou* 伊吾盧城 (Hami) » (*Heou Han chou*, chap. II, p. 8 r°). — Dans la biographie de *Teou Kou* (*Heou Han chou*, chap. LIII, p. 5 v°), on lit que ce général et son lieutenant *Keng Tchong* 耿忠 « arrivèrent au *T'ien chan* 天山; ils attaquèrent le roi *Hou-yen* 呼衍王 et coupèrent plus de mille têtes; le roi *Hou-yen* s'enfuit jusqu'au lac *P'ou-lei* 蒲類海 (lac Barkoul); (*Teou Kou*) laissa des officiers et des soldats établis dans la ville de *I-ou-lou*. »

L'année suivante (74 ap. J.-C.), au onzième mois, les généraux *Teou Kou*, *Keng Ping* et *Lieou Tchang* 劉張 « sortirent par la barrière *Koen-loen*[2] qui dépend de *Toen-hoang* 敦煌昆侖塞; ils attaquèrent et battirent les barbares de la montagne blanche 白山虜 sur les bords du lac *P'ou-lei* (lac Barkoul), puis ils pénétrèrent dans *Kiu-che* 車師 (Tourfan). On établit pour la première fois un Protecteur des contrées d'Occident et un *ou-ki hiao-wei*[3] » (*Heou Han chou*, chap. II, p. 6 v°).

« La deuxième année *yen-koang* (123 ap. J.-C.), le préfet de *Toen-hoang*, *Tchang Tang* 張璫, adressa un rapport à l'empereur pour exposer trois projets : Considérant que, parmi les barbares du Nord, le roi *Hou-yen* 呼衍王 se déplace incessamment de çà

[1] C'est à *P'ing-tch'eng* que, en l'an 200 av. J.-C., l'empereur *Kao-tsou*, de la dynastie *Han*, fut assiégé par les *Hiong-nou* (cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., t. II, p. 390).

[2] Le barrière de *Koen-loen* se trouvait sur le territoire de la sous-préfecture de *Koang-tche* 廣至 dans la commanderie de *Toen-hoang*; c'était là que résidait le fonctionnaire appelé *i-ho tou-wei* 宜禾都尉 (commentaire au *Heou Han chou*, chap. CXVIII, p. 2 r°).

[3] Le *ou-ki hiao-wei* 戊己校尉 était chargé de surveiller les pays d'Occident; sur les diverses explications qui ont été données de ce titre, cf. mes *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 101, n. 3.

et de là dans la région comprise entre le lac *P'ou-lei* (lac Barkoul) et la mer de *Ts'in* (mer Caspienne?)[1] 蒲類秦海之間, qu'il impose sa loi aux contrées d'Occident et s'unit à elles pour ravager et piller, il faut maintenant rassembler à la barrière *Koen-loen* 昆侖塞 plus de deux mille officiers et soldats des royaumes dépendant de *Tsieou-ts'iuen* (*Sou-tcheou*); on attaquera d'abord le roi *Hou-yen* et on le séparera de (la région qui est comme) sa racine; puis on enverra cinq mille soldats de *Chan-chan* 鄯善[2] contraindre la tribu postérieure de *Kiu-che* 車師後部 (Goutchen)[3]. Tel est le projet du premier rang. Si on ne peut faire sortir une armée, il faut qu'un capitaine, à la tête de cinq cents soldats, et approvisionné, par les Quatre Commanderies, de charrues, de bœufs, de céréales et de vivres, sorte (de la frontière) et s'établisse à *Lieou-tchong* 柳中 (Louk-tchoun). Tel est le projet du second rang. Si même cela ne peut être exécuté, alors il est nécessaire qu'on abandonne la ville de *Kiao-ho* 交河 (Yar-khoto, à 20 *li* à l'ouest de Tourfan), qu'on rassemble (la population de) *Chan-chan* et autres localités

[1] Le commentateur du *Heou Han chou* dit ici : « Le pays de *Ta Ts'in* (l'Orient romain) est à l'ouest de la mer occidentale, et c'est pourquoi on appelle celle-ci mer de *Ts'in* » 大秦國在西海之西故曰秦海也.

[2] D'après le *Ta Ts'ing i t'ong tche* (ch. CCCCLXXI, p. 2 v°), le *Chan-chan* de l'époque des *Han* correspond à la sous-préfecture de *Na-tche* 納職 de l'époque des *T'ang*; le dictionnaire de géographie historique de *Li Tchao-lo* place *Na-tche* sur le territoire de Hami, à l'endroit appelé aujourd'hui Fossé de *Teng-ts'ao* 橙槽溝; les cartes chinoises indiquent en effet, au nord-ouest de Hami, une localité nommée Poste du fossé de *Teng ts'ao* 燈草溝台. — On voit qu'il ne faut pas confondre le *Chan-chan* de l'époque des *Han* avec le *Chan-chan* de l'époque des *T'ang*, lequel se trouvait à 300 *li* au sud du lac Lop-nor (cf. *T'ang chou*, chap. XLIII, *b*, p. 15 r°).

[3] Nous lisons dans le *Kieou T'ang chou* (chap. XL, p. 29 v°), que la sous-préfecture de *Kin-man* 金滿, de l'époque des *T'ang*, correspondait à ce qui était, sous les *Han*, la cour royale postérieure du royaume de *Kin-che* 車師後王庭. Or, une inscription (*Si yu choei tao ki*, ch. III, p. 25 r° et v°) permet d'établir avec certitude que la sous-préfecture de *Kin-man* était dans le voisinage de la localité actuelle de *Tsi-mou-sa* 濟木薩, au sud-ouest de Goutchen 古城.

et qu'on la fasse rentrer à l'intérieur de la barrière. Tel est le projet du dernier rang. » (*Heou Han chou,* chap. CXVIII, p. 2 r°.) — L'empereur s'arrêta au second de ces trois projets; *Pan Yong* 班勇, fils du fameux général *Pan Tch'ao* 班超 et neveu de l'historien *Pan Kou* 班固, fut donc chargé, en l'année 123, d'aller avec cinq cents hommes établir une colonie militaire à *Lieou-tchong* (Louktchoun).

« La première année *yong-kien* (126 ap. J.-C.), (*Pan Yong*) établit un nouveau roi de la tribu postérieure de *Kiu-che* (Goutchen) en la personne de *Kia-t'o-nou* 加特奴, fils de l'ancien roi. *Pan Yong* envoya en outre un de ses lieutenants décapiter le roi de *Tsiu-mi* 且彌[1] et, là aussi, installa un nouveau roi pris dans la famille (royale). Alors les six royaumes de *Kiu-che*[2] 車師六國 furent entièrement pacifiés. Dans l'hiver de cette même année, *Pan Yong* envoya les soldats des divers royaumes attaquer le roi *Hou-yen* des *Hiong-nou* 匈奴呼衍王; le roi *Hou-yen* prit la fuite; plus de vingt mille hommes de son peuple se soumirent tous; on fit prisonnier le cousin (從兄) du *chen-yu; Pan Yong* chargea *Kia-t'o-nou* de le tuer de sa propre main afin de créer l'inimitié entre *Kiu-che* (Goutchen) et les *Hiong-nou.* Le *chen-yu* du Nord, se mettant en personne à la tête de plus de dix mille cavaliers, pénétra dans la tribu postérieure (Goutchen) et arriva jusqu'à la gorge *Kin-ts'ie* 金且谷. *Pan*

[1] D'après le commentaire, le mot 且 se prononce ici *tsiu* et non *ts'ie.*

[2] Le royaume de *Kiu-che* 車師 ayant été détruit en l'an 60 av. J.-C., par le général chinois *Tcheng Ki* 鄭吉, il se divisa en huit petits États qui furent : le *Kiu-che* antérieur (Tourfan) et le *Kiu-che* postérieur (Goutchen) 車師前後國, le *Tsiu-mi* oriental et le *Tsiu-mi* occidental 且彌東西國, le *Pi-lou* antérieur et le *Pi-lou* postérieur 卑陵前後國, le *P'ou-lei* (Barkoul) antérieur et le *P'ou-lei* postérieur 蒲類前後國; les six derniers de ces États étaient appelés les six royaumes au nord des montagnes 山北六國; ce sont eux qui sont sans doute désignés ici sous le nom de « les six royaumes de *Kiu-che* » (cf. le *Han chou si yu tchoan pou tchou* de *Siu Song*, chap. 1, p. 7 v°).

Yong envoya le *kia-se-ma Ts'ao Tsiun* 曹俊 se porter en toute hâte au secours (de Goutchen); le *chen-yu* opéra sa retraite; *Ts'ao Tsiun* le poursuivit et décapita un de ses hauts dignitaires (qui avait le titre de) *Kou-tou-heou* 骨都侯. Alors le roi *Hou-yen* 呼衍王 transporta sa résidence sur les bords de la rivière *Kou-ou* 枯梧河. A partir de ce moment, *Kiu-che* ne vit plus trace de barbares; ses villes jouirent toutes du calme. » (*Heou Han chou*, chap. LXXVII, p. 7 v°.)

La quatrième année *yang-kia* (135 ap. J.-C.), « au printemps, le roi *Hou-yen*, (qui faisait partie) des *Hiong-nou* septentrionaux 北匈奴呼衍王, attaqua la tribu postérieure de *Kiu-che* 車師後部 (*Tsi-mou-sa* près de Goutchen). L'empereur ordonna au préfet de *Toen-hoang* d'envoyer des soldats au secours (de la tribu postérieure de *Kiu-che*), mais on n'eut pas l'avantage » (*Heou Han chou*, chap. CXVIII, p. 9 r°).

En 137 ap. J.-C. eut lieu, d'après notre inscription, l'expédition de *P'ei Tch'en*, préfet de *Toen-hoang*, contre le roi *Hou-yen;* mais les historiens la passent entièrement sous silence.

« La première année *yuen-kia* (151 ap. J.-C.), le roi *Hou-yen* 呼衍王, à la tête de plus de trois mille cavaliers, ravagea *I-ou* 伊吾 (Hami). Le capitaine résidant à *I-ou* (Hami), *Mao K'ai* 毛愷, envoya cinq cents officiers et soldats à l'est du lac *P'ou-lei* 蒲類海 (lac Barkoul); ils livrèrent bataille au roi *Hou-yen* et furent entièrement détruits; le roi *Hou-yen* attaqua alors la ville où se trouvait la colonie militaire de *I-ou* (Hami). En été, (l'empereur) envoya à son secours le préfet de *Toen-hoang Se-ma Ta* 司馬達 à la tête de plus de quatre mille officiers et soldats de *Toen-hoang, Tsieou ts'iuen, Tchang-ye* et des principautés soumises; (*Se-ma Ta*) sortit au delà de la frontière et parvint au lac *P'ou-lei* (lac Barkoul). Le roi *Hou-yen* l'apprit et

se retira. L'armée chinoise s'en revint sans avoir remporté aucun succès. » (*Heou Han chou*, chap. CXVIII, p. 9 r°.)

De tous ces textes il résulte que la bataille livrée par *P'ei Tch'en* en 137 fait partie des campagnes qui furent dirigées par les Chinois contre les tribus turques établies sur les bords du lac Barkoul. L'empereur *Ou* (140-87 av. J.-C.) avait été le premier à occuper effectivement les territoires situés à l'ouest du *Hoang ho;* en l'année 115 av. J.-C., il avait établi la commanderie de *Ou-wei* 武威 à *Leang-tcheou* 涼州, et celle de *Tsieou-ts'iuen* 酒泉 à *Sou-tcheou* 肅州; en l'année 111 av. J.-C., il avait institué la commanderie de *Tchang-ye* 張掖 à *Kan-tcheou* 甘州, et celle de *Toen-hoang* 敦煌. Ces Quatre Commanderies de l'ouest du Fleuve 河西四郡 formaient ainsi comme un barrage qui interceptait les communications entre les *Hiong-nou* au nord et les Tibétains au sud, et qui coupait l'aile droite, c'est-à-dire occidentale des *Hiong-nou*. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir que Hami et le lac Barkoul étaient la prolongation naturelle de ce barrage; c'est ce qui explique les efforts que firent les empereurs *Han* pour occuper Hami et les luttes qu'ils eurent à soutenir contre les barbares près du lac Barkoul.

Sous la dynastie des *Han* orientaux (25-220 ap. J.-C.), les *Hiong-nou* se trouvaient divisés en deux royaumes : celui des *Hiong-nou* septentrionaux et celui des *Hiong-nou* méridionaux. Ces derniers étaient soumis aux Chinois; les septentrionaux au contraire étaient leurs pires ennemis; le roi *Hou-yen* était le plus méridional des *Hiong-nou* septentrionaux et c'est pourquoi il eut à subir souvent le choc des armées chinoises. L'inscription que nous venons d'étudier rappelle un épisode de ces guerres.

N° II. — Inscription de *Kiang Hing-pen* (640 ap. J.-C.).

Le texte de l'inscription se trouve dans le *Kin che tsoei pien* (chap. XLV, p. 9 r° et suiv.), dans le *Si yu t'ou tche* (chap. XX, p. 8 v°) et dans le *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 26 v°-27 v°). L'estampage de M. Bonin était trop indistinct pour être reproduit ici; il nous a permis cependant de donner ci-après une copie dans laquelle est observée la disposition des lignes de l'inscription[1].

Texte ○○[2] gravé sur pierre (à la louange) de *Kiang Hing-pen*, général des colonies militaires de gauche sous la grande dynastie *T'ang*.

Autrefois, sans que les *Hiong-nou* eussent été anéantis, le général *Teou* grava son éloge sur la montagne *Yen*[3]; avant que le *Min-yue* eût été purifié, *Ma*, le dompteur des flots, planta les colonnes de cuivre commémoratives[4]; ainsi, (de tous les efforts qui furent faits pour) faire prospérer l'excellente influence dans les contrées reculées et étendre la bonne règle dans les régions étrangères, il n'en est aucun dont on n'ait fait ressortir la florissante réalité pour (une durée de) mille automnes, il n'en est aucun dont on n'ait établi les combinaisons parfumées pour (une durée de) dix mille antiquités. La grande dynastie *T'ang* a une vertu qui réunit en elle les deux principes[5], une conduite qui est supérieure à celle des cinq empereurs[6]. Elle tient en main le

[1] Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 m. 50; largeur, 0 m. 60.

[2] Les deux mots qui manquent pourraient être les mots 紀功 « commémorant les mérites ».

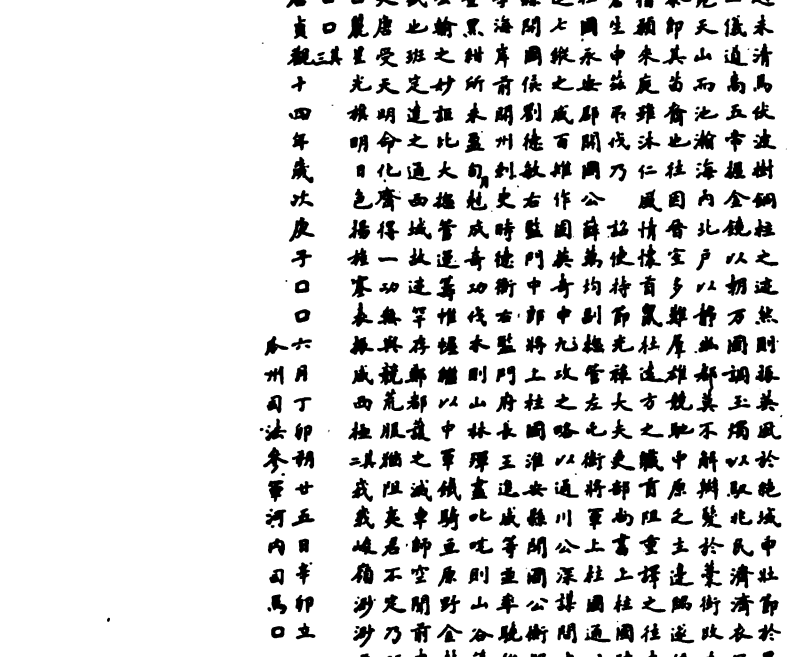
[3] Allusion au général *Teou Hien* 竇憲 qui, en 89 apr. J.-C., fit ériger une stèle rappelant ses exploits sur la montagne *Yen-jan* 燕然, au nord-ouest de *Ta-t'ong fou* 大同, province de *Chan-si;* cette inscription, dont le texte fut composé par l'historien *Pan Kou*, nous a été conservée dans le *Heou Han chou* (chap. LIII, p. 7 r°) et a été traduite par H. A. Giles (*Biographical Dictionary*, n° 1956).

[4] Allusion au général *Ma Yuen* 馬援, le général dompteur des flots 伏波將軍, qui, en l'an 40 de notre ère, fit une expédition dans le Tonkin et dressa des colonnes de cuivre pour rendre immortel le souvenir de ses exploits.

[5] 二儀. Cette expression désigne le Ciel et la Terre.

[6] Les cinq empereurs 五帝 sont, pour *Se-ma Ts'ien*, *Hoang-ti*, *Tchoan-hiu*, *K'ou*, *Yao* et *Choen*. Dans le système qui compte

IMPRIMERIE NATIONALE.



miroir d'or[1] pour donner audience aux dix mille royaumes; elle régularise la torche de jade[2] pour diriger les millions d'hommes du peuple. Très bien ordonnés sont les vêtements et les bonnets; très éclatants sont les rites et la musique. Pour ce qui est de la conformité des chars et de l'écriture à une loi[3], jusque

Hoang-ti au nombre des trois souverains, ce personnage est remplacé par *Chao-kao* dans la liste des cinq empereurs. Cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., t. I, p. CXCI-CXCII.

[1] Dans une dissertation de *Lieou Siun* 劉峻, on retrouve la même expression : 蓋聖人握金鏡闡風烈 « or l'homme saint (l'empereur parfait) tient en main le miroir d'or et manifeste l'éclat de son influence » (*P'ei wen yun fou*).

[2] La torche de jade 玉燭 est le symbole de l'harmonie universelle. Le *Eul ya* dit : « Quand les quatre saisons sont d'accord, c'est ce qu'on appelle la Torche de jade » 四時和謂之玉燭.

[3] Cf. *Tchong yong*, chap. XXIII (LEGGE, *C. C.*, vol. I, p. 288) : « Maintenant dans l'empire les chars ont les mêmes dimensions, les écrits ont les mêmes caractères, les actions s'inspirent des mêmes principes. » — *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., t. II, p. 135 : « Les chars eurent des essieux de dimensions iden-

dans la contrée lointaine du *Fou-sang*[1], tous agissent de même; pour ce qui est des endroits où ont pénétré le gouvernement et la transformation, même dans la région de *Mong-se*[2], tous en sont atteints. (La dynastie *T'ang*) a fait un parc du *T'ien-chan* et un étang du *Han-hai;* elle a accueilli ceux dont les Portes sont tournées vers le nord[3], en même temps qu'elle donnait le calme à la Résidence sombre[4]. Il n'est personne qui n'ait défait ses cheveux tressés à *Kao-kie*[5], qui n'ait renoncé à boutonner son vêtement à gauche chez les *I* et les *Ti*[6].

tiques; dans les écrits on se servit de caractères uniformes. »

[1] On sait que le nom du pays de *Fou-sang* 扶桑 a suscité toute une littérature depuis que De Guignes a cru y découvrir l'Amérique. D'après M. Schlegel, le *Fou-sang* serait l'île Saghalien (*T'oung pao*, vol. III, p. 101-168).

[2] Le *Mong-se* 濛汜 est une mer ou un lac fabuleux qui symbolise l'Occident, de même que le *Fou-sang* symbolise l'Orient. Cf. *Pei-che*, chap. XXXVIII, p. 7 v° : 汎濛汜而楊旌越崑崙而躍馬易如反掌 « Voguer sur le *Mong-se* et y agiter votre étendard, franchir le *Koen-loen* et le faire sauter à vos chevaux, cela vous sera aussi facile que de tourner la main ». — *Lie-tse* 列子 dit : 日月安屬列星安陳出自湯谷次於濛汜 « A quelles lois obéissent le soleil et la lune? dans quel ordre se disposent les diverses étoiles? (tous ces astres) sortent de *T'ang-kou* et s'arrêtent à *Mong-se* ». — Dans le *Che leou kouo tch'oen ts'ieou*, on lit : 霸王繼蹤猶朝日之升扶桑英豪接踵若星月之登濛汜 « Les rois hégémons se succèdent les uns aux autres comme le soleil du matin s'élève sur le *Fou-sang;* les vaillants héros se suivent comme les étoiles et la lune montent sur le *Mong-se* ». — *Lou Tchao-lin* 盧照隣, poète de l'époque des *T'ang*, dit, en parlant de l'empereur : 池濛汜兮家扶桑 « il a pour étang le *Mong-se* et pour demeure le *Fou-sang* ». Voyez toutes ces citations et d'autres encore dans le *P'ei wen yun fou*.

[3] 北戶. Les régions les plus méridionales. Cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome II, p. 136, n. 2, et p. 148.

[4] 幽都. Le Septentrion. Cf. *Chou king*, chap. *Yao tien*, et *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome I, p. 47-48.

[5] *Kao-kie* était le nom d'une rue de *Tch'ang-ngan* dans laquelle étaient logés les barbares qui se trouvaient à la capitale (cf. *Ts'ien Han chou*, chap. LXX, p. 5 r°, commentaire de *Yen Che-kou*).

[6] Les cheveux tressés et les vêtements boutonnés à gauche étaient des caractéristiques des mœurs barbares par opposition aux mœurs chinoises. En 612 ap. J.-C., *K'iu Pe-ya*, roi de *Kao-tch'ang*, disait à son peuple : « Auparavant, comme notre royaume se trouvait dans une contrée sauvage de la frontière, nous portions les cheveux pendants dans le dos et nous boutonnions nos vêtements à gauche. Maintenant, la grande dynastie *Soei* exerce le gouvernement et l'univers est pacifié et uni... Les gens du peuple et tous ceux qui sont au-dessus d'eux devront tous défaire leurs nattes (pour se coiffer à la chinoise) et retrancher le pan (qui croise

Le royaume de *Kao-tch'ang* était, sous les deux dynasties *Han*, le lieu où s'élevaient les retranchements d'une colonie militaire, l'endroit où étaient cantonnés des soldats laissés là. *K'iu Wen-t'ai* est leur descendant[1]. Autrefois, comme la maison des *Tsin* se trouvait aux prises avec de nombreuses difficultés[2], une foule de braves s'élancèrent dans la lutte et la terre du milieu manqua de souverain; les contrées reculées de la frontière se détachèrent alors. Entendre, atteindre ooooo calendrier de jade o jusqu'à présent ne pas ooo.

Depuis que le prestige impérial s'est imposé au loin, en prosternant leurs fronts ils sont venus à la cour; mais, quoique humectés de l'influence bienfaisante, leurs sentiments conservaient la mobilité indécise du rat[3]. Ils arrêtèrent les redevances et les tributs des contrées éloignées; ils empêchèrent les allées et venues de ceux qui se servent de plusieurs interprètes[4]; ils manifestèrent des cœurs de loups; ils montrèrent du venin de guêpes et de scorpions. Ils mirent en campagne des troupes et rassemblèrent des bandes. Ils pillèrent et tuèrent sans s'arrêter.

à gauche) de leur vêtement. » (*Pei che*, chap. XCVII, p. 5 r°.)

[1] La famille *K'iu* était, en effet, d'origine chinoise; cf. mes *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 102, n. 2. *K'iu Wen-t'ai* était monté sur le trône en l'an 619; il mourut de chagrin en 640, en apprenant l'arrivée des armées chinoises.

[2] De 317 à 419 ap. J.-C., la dynastie *Tsin* résida à *Kien-k'ang* (Nanking) et la Chine septentrionale se trouva livrée à toutes les compétitions.

[3] 倩懷首鼠. Quand le rat sort de son trou, il jette vivement la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, et semble indécis sur le parti qu'il va prendre. Cette image se retrouve assez fréquemment dans la littérature chinoise; cf. *Soei chou*, chap. LI, p. 2 v°: 又阿波首鼠介在其間 « En outre, *A-po* se tient entre eux, indécis comme un rat ». — *Se-ma Ts'ien*, chap. CVII, p. 5 r°: 與長孺共一老禿翁何爲首鼠兩端 « Vous et *Tchang-jou* réunis contre un vieux bonhomme chauve, comment avez-vous été comme un rat indécis entre deux partis? ».

[4] 重譯. Cette expression désigne les royaumes qui étaient séparés de la Chine par plusieurs peuples différents, et qui, pour faire parvenir leurs requêtes jusqu'à l'empereur, devaient les faire traduire successivement dans la langue de chacune des nations intermédiaires. Cf. *Se-ma Ts'ien*, chap. CXXIII, p. 4 r°: 重九譯致殊俗 « Ceux qui (communiquent avec nous) par le moyen de neuf interprètes successifs apporteront leurs mœurs étranges ». — *T'ang chou*, chap. CCXXII, *b*, p. 8 v°: 其語四譯乃與中國通 « Leur langue est telle, qu'ils ne peuvent communiquer avec le Royaume du Milieu que par l'intermédiaire de quatre interprètes successifs ».

Notre saint empereur eut compassion de la multitude de ce peuple[1]; il déploya alors les consolations et les punitions. Il ordonna donc par décret que *Heou Kiun-tsi*[2], porteur d'un insigne de délégation, grand officier du *koang-lou*, président du ministère des emplois civils, grand soutien de l'État et duc du royaume de *Tch'en*, avec le titre de grand administrateur de l'armée du district de *Kiao-ho*[3], que *Sie Wan-kian*, administrateur en second, général en chef des colonies militaires de gauche, grand soutien de l'État, duc développant l'État de la commanderie de *Yong-ngan*, et que *Kiang Hing-pen*, administrateur en second, général des colonies militaires de gauche, grand soutien de l'État, baron développant l'État de la sous-préfecture de *T'ong-tch'oan*, prendraient donc la direction de trois armées et exécuteraient avec respect les châtiments célestes.

Cependant, comme les émanations funestes n'étaient point encore détruites, les généraux imitèrent le prestige de celui qui relâcha sept fois (son ennemi)[4]; comme des remparts de trois mille pieds de long[5] formaient une défense (pour les rebelles), l'ardeur de la vaillance (des généraux chinois) déploya les plans de celui qui attaqua neuf fois[6]. Pour ce qui est du

[1] L'expression 蒼生 désigne la multitude du peuple qui foisonne comme des herbes verdoyantes; cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome II, p. 200, n. 1. Elle se trouve déjà dans le *Chou king* (chap. *I* et *Tsi*), où elle est susceptible cependant d'une autre interprétation; cf. Legge, *C. C.*, vol. III, p. 83, note.

[2] La biographie de ce personnage se trouve dans le chapitre lxix du *Kieou T'ang chou*.

[3] *Kiao-ho* 交河, aujourd'hui *Yar-khoto*, à 20 *li* à l'ouest de Tourfan, était la capitale du roi de *Kao-tch'ang*.

[4] *Tchou-ko Leang* 諸葛亮 fit prisonnier sept fois le chef ennemi *Mong Houo* 孟獲 et le relâcha sept fois (*P'ei wen yun fou*, à l'expression *ts'i k'in*).

[5] 百雉. Cette expression se retrouve dans le *Tso tchoan*, première année du duc *Yn* (Legge, *C. C.*, vol. V, p. 5, *b*). D'après les commentateurs, un carré de dix pieds de côté est appelé un *tou* 堵; trois *tou* font un *tche* 雉; un mur d'un *tche* est long de trente pieds et haut de dix. La capitale d'un seigneur féodal avait des murailles de 300 *tche*, et, d'après les ordonnances royales, les villes les plus considérables de son territoire ne devaient avoir que le tiers des dimensions de la capitale, c'est-à-dire qu'elles devaient avoir des murs de 100 *tche*, soit 3,000 pieds de long. Dire que la ville du roi de *Kao-tch'ang* avait des murs de 3,000 pieds de long, c'est donc donner à entendre que ce roi n'avait même pas l'importance d'un seigneur féodal, et qu'il était simplement le gouverneur d'une place secondaire.

[6] Dans le commentaire au *Tch'oen ts'ieou* de *Lu Pou-wei* (chap. xv, p. 5 v°), on lit l'anecdote suivante : « *Kong-chou P'an* 公輸般 se trouvant dans le pays

duc de *T'ong-tch'oan*[1], ses profondes combinaisons se firent jour, ses pensées habiles embrassèrent tout l'espace; il ordonna à l'avant-garde de construire des machines de siège. Puis il emmena avec lui *Lieou Té-min*, préfet de *Cha tcheou*, grand soutien de l'État, marquis développant l'État de la sous-préfecture de *Wang-tou*, — *Heng Tche-si*, capitaine des gardiens de droite de la porte, grand soutien de l'État, duc développant l'État de la sous-préfecture de *Hoai-ngan*, — *K'iu Fang*, capitaine des colonies militaires de gauche, grand soutien de l'État, comte développant l'État de la sous-préfecture de *Fou-yang*, — *Li Hai-ngan*, capitaine des surveillants militaires de gauche, — *Che Té-heng*, ex-préfet de *K'ai-tcheou*, — *Wang Tsin-wei*, chef du département des gardiens de droite de la porte, — et d'autres, et tous ensemble à la tête de gens hardis et braves s'avancèrent en marchant tambour battant.

La quatorzième année *tcheng-koan* (640), le dixième jour du cinquième mois, les soldats s'arrêtèrent sur la montagne *Che-lo-man*[2], (qui dépend) de *I-ou* (Hami); au nord, ils montèrent à *Hei-kan-so*[3]; avant que le mois entier se fût écoulé, ils parvinrent à accomplir une œuvre extraordinaire : ils coupèrent des arbres et les forêts de la montagne furent épuisées; ils poussèrent des cris de colère et les gorges des vallées en retentirent. Les échelles de guerre soudain o; les cent tours furent broyées comme de la glace. Les

de *Tch'ou* 楚, le roi de *Tch'ou* le chargea de construire des échelles aussi hautes que les nuages 雲梯 pour préparer une attaque contre *Song* 宋. *Mo-tse* 墨子 l'apprit et vint parler de cette affaire; le roi de *Tch'ou* lui dit : « *Kong-chou P'an* « est le plus habile ingénieur de tout l'em- « pire; je le charge d'attaquer le rempart « de *Song*; comment ne réussirait-il pas ? », *Mo-tse* répliqua : « Si vous chargez *Kong-* « *chou P'an* d'attaquer le rempart de *Song*, « je vous demande de prendre des disposi- « tions pour la défense de *Song*. » *Kong-chou P'an* l'attaqua neuf fois 九攻之 et *Mo-tse* le repoussa neuf fois. Puis (*Mo-tse*) invita *Kong-chou P'an* à se charger de la défense et *Mo-tse* le vainquit neuf fois; (*Kong-chou P'an*) ne voulut plus être connu dans l'empire pour son habileté à la guerre. » — *Mo-tse* ou *Mo Ti* 墨翟 était originaire de *Lou*; il est célèbre, non seulement pour ses talents de stratégiste et de constructeur, mais encore par ses théories sur l'amour universel et sur la simplicité des funérailles (cf. Legge, *C. C.*, vol. II, prolég., p. 103-125, et De Groot, *The religious system of China*, vol. II, book I, p. 664-685).

[1] C'est-à-dire *Kiang Hing-pen*.

[2] 時羅漫. Les monts *Che-lo-man* sont la partie des *T'ien chan* ou Monts Célestes qui est au nord de Hami.

[3] 黑紺所.

balistes à ressort partirent toutes ensemble et mille pierres volèrent comme un nuage. La résistance de *Mo Ti* aurait été insuffisante; les artifices de *Kong-chou*, comment les comparerait-on à cela [1]?

Le grand administrateur avait combiné ses plans dans sa tente; aussitôt, avec les cavaliers bardés de fer de l'armée du centre, il couvrit la plaine; les cloches et les tambours ébranlèrent le ciel et la terre; les étendards élevés voilèrent le soleil et la lune; o les longues pertuisanes balayèrent les nuages.

Depuis l'époque où les *Ts'in* et les *Han* envoyèrent au dehors des expéditions guerrières, il n'y avait jamais eu une telle affluence d'hommes [2].

Il est peu resté des anciennes traces qui nous rapportent que *Pan Ting-yuen* pénétra dans les contrées d'Occident; en vain s'informerait-on auprès des historiens antérieurs de la manière dont le Protecteur *Tcheng* [3] détruisit (le royaume de) *Kiu-che*. Celui dont les desseins vainqueurs seraient célèbres de génération en génération, quel homme exceptionnel ne serait-il pas? Nous avons donc gravé cette stèle pour célébrer les mérites (de *Kiang Hing-pen*) et les transmettre d'une manière impérissable.

L'éloge en vers est ainsi conçu :

PREMIÈRE STROPHE.

O qu'illustre est la grande dynastie *T'ang;* — elle a reçu le mandat éclairé du Ciel;

En perfectionnant et en régularisant, elle obtient l'unité; — il n'y a pas de gloire qui puisse lutter avec la sienne.

Un vassal des pays sauvages [4] lui faisait encore obstacle; — un prince barbare n'était pas soumis;

Alors elle nomma un général — pour anéantir ce scélérat [5].

[1] Sur *Mo Ti* et *Kong-chou P'an*, cf. p. 221, n. 6.

[2] Allusion aux campagnes du général *Pan Tch'ao* 班超, au premier siècle de notre ère, dans le Turkestan oriental.

[3] *Tcheng Ki* 鄭吉; cf. p. 214, n. 2.

[4] L'expression 荒服 se trouve dans le *Chou king*, chap. *Yu kong;* elle désigne la région inculte située à 2,500 *li* de la résidence du Fils du Ciel; cf. *Se-ma Ts'ien*, tome I, p. 89 et 148.

[5] Le 梟 est un oiseau qui mange sa mère; le 鴞 ou 破鴞 (cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome III, p. 468, n. 1) est un animal qui mange son père. Ces deux termes réunis désignent un homme d'une extrême scélératesse.

DEUXIÈME STROPHE.

Les six plans admirables[1] manifestèrent leur pensée; — la foule des hommes vaillants donna libre carrière à ses efforts.

On mit en rang et on déploya les genoux des dragons[2]; — on construisit ○ ○ ○ ○ égalèrent l'éclat des étoiles; — les étendards furent brillants de la clarté du soleil.

On brandit les drapeaux au delà de la frontière; — on agita le prestige (impérial) dans les contrées les plus reculées de l'Ouest.

TROISIÈME STROPHE.

Très hautes étaient les montagnes escarpées; — très vastes étaient les plaines unies;

Les nuages de la frontière s'accumulaient de manière à troubler la vue; — le vent des barbares faisait l'obscurité en plein jour.

○ ○ ○ ○; — sur les arbres élevés on fit gémir les singes[3].

On grava les exploits, on loua les vertus; — ○ ○ ○ ○

Érigé sous la grande dynastie *T'ang*, la quatorzième année *tcheng-koan* (640), le rang de l'année étant *keng-tse*, ○ ○ le sixième mois, dont le premier jour était le jour *ting-mao*, le vingt-cinquième jour qui était le jour *sin-mao* (20 juillet 640).

Se-ma ○ ○, originaire du *Ho-nei*, dirigeant et réglant les trois armées à *Koa tcheou* ○ ○ ○

Sur la tranche de gauche de la stèle, on lit les deux lignes suivantes :

L'administrateur d'armée dans le district de *Kiao-ho*, général des gardes vaillants de droite, grand soutien de l'État, ○ ○ ○ ○ ○ ○ *Sa-kou Ou-jen* commandait aux cent cinquante mille hommes de l'armée de droite.

[1] Cf. *Se-ma Ts'ien*, chap. LVI, p. 3 v° : « *Tch'en P'ing* en tout émit six fois des plans admirables 凡六出奇計, et à chaque fois on augmenta ses apanages. »

[2] 龍膝. Cette expression désigne les jambes des soldats; cf. *P'ei wen yun fou*.

[3] Cf. *Kieou T'ang chou*, chap. LIII, p. 5 r° : 擊劍則截蛟斷鼉彎弧則吟猿落鴈 « quand ils frappaient avec l'épée, ils tranchaient les dragons et pourfendaient les tortues marines; quand ils tiraient de l'arc, ils faisaient gémir les singes et tomber les oies sauvages ».

L'administrateur d'armée dans le district de *Kiao-ho*, général des gardes guerriers de gauche, grand soutien de l'État, duc développant l'État de la sous-préfecture de ○○, *Nieou Tsin-ta*, commandait à cent cinquante mille hommes[1].

Sur la tranche de droite il y a trois lignes dans lesquelles on ne peut distinguer que les mots 集○十柱國. Le *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 27 v°) propose de compléter la phrase comme suit : 侯君集率十柱國 « *Heou Kiun-tsi*, à la tête de dix Soutiens de l'État ». *Heou Kiun-tsi* était le commandant en chef de l'expédition; les dix Soutiens de l'État devaient être des lieutenants qui avaient le titre de 上柱國 « grand soutien de l'État ».

Kiang Hing-pen nous est connu autrement encore que par cette inscription. Sa biographie suit dans le *T'ang chou* (chap. XCI, p. 5 r°) celle de son père *Kiang Mou* 姜謩. *Kiang Mou*, mort en 627, fut un des premiers adhérents de la dynastie *T'ang* au moment où elle se fonda et il consacra tous ses talents militaires à la défendre. Quant à *Kiang Hing-pen*, voici ce que nous apprend sa biographie :

(*Kiang*) *K'io* 姜確 était surnommé *Hing-pen* 行本 et c'est sous ce surnom qu'il est devenu célèbre. Pendant la période *tcheng-koan* (627-649), il eut la charge de *tsiang-tso-chao-tsiang* 將作少匠; il aida à la construction des palais de *Kieou-tch'eng*[2] et de *Lo-yang* 九成洛陽宮 et à l'aménagement des

[1] *Sa-kou Ou-jen* et *Nieou Tsin-ta* sont mentionnés au nombre des généraux en second qui, sous les ordres de *Heou Kiun-tsi*, participèrent à la campagne contre le roi de *Kao-tch'ang*; cf. Ed. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 105.

[2] Le palais *Kieou-tch'eng* 九成宮, c'est-à-dire « le palais des neuf étages », occupait l'emplacement du palais *Jen-cheou* 仁壽, qui avait été construit sous les *Soei*, la 13e année *k'ai-hoang* (593), et qui s'était effondré la 1re année *i-ming* (617). *T'ai-tsong* le rebâtit et lui donna le nom de palais *Kieou-tch'eng*, la 5e année *tcheng-koan* (631). Une inscription de l'année 632 rappelle le premier séjour que l'empereur fit dans le nouvel édifice;

IMPRIMERIE NATIONALE.

divers parcs impériaux; il fut renommé pour ses talents et ses capacités et reçut de nombreuses récompenses. Dans tous les déplacements de l'empereur, il ne manquait jamais de le suivre. Il fut promu au grade de général *siuen-wei* 宣威將軍. *T'ai-tsong* choisit des hommes agiles et forts; il les habilla de tuniques des cinq couleurs et leur fit monter des chevaux des six écuries; il les plaça au rang des gardes dans le corps des *t'oen-yng-sou-wei* 屯營宿衛 et leur donna le nom de « cavaliers volants »; chaque fois que l'empereur sortait, il se faisait accompagner par eux; le commandement en fut dévolu à (*Kiang*) *Hing-pen* avec le titre de général des *t'oen-wei* 屯衛 de gauche.

Lors de l'expédition contre *Kao-tch'ang* 高昌 (Tourfan), il fut nommé directeur en second de l'armée; il sortit au delà de *I tcheou* 伊州 (Hami); à une distance de cent *li* de *Lieou-kou* 柳谷, il s'établit dans la montagne pour construire des machines de guerre; il ajouta et retrancha aux anciennes méthodes; les machines en furent meilleures. En ce lieu, il y avait une stèle qui commémorait les actions d'éclat de *Pan Tch'ao* 班超 à l'époque des *Han* 漢; (*Kiang*) *Hing-pen* gratta et enleva l'ancienne inscription et fit inscrire à la place un autre éloge; il y exposa le prestige et l'influence surnaturelle du royaume (de la Chine). Puis, avec *Heou Kiun-tsi* 侯君集, il s'avança pour soumettre *Kao-tch'ang* 高昌. Il se couvrit de gloire dans les combats; une lettre scellée du sceau impérial l'en félicita.

A son retour, il fut nommé duc de la commanderie de *Kin-tch'eng* 金城郡公; on lui fit présent de soixante-dix esclaves et de cent cinquante pièces de soie.

Quand l'empereur s'apprêta à châtier le *Kao-li* 高麗, (*Kiang*) *Hing-pen* lui adressa des remontrances en lui disant qu'il ne convenait pas de faire la guerre à la légère; il ne fut pas écouté. Arrivé à la ville de *Kai-meou* 蓋牟城[1], il fut atteint d'une flèche perdue et mourut.

L'empereur composa une poésie pour le pleurer. Il lui conféra rétrospec-

elle nous a été conservée dans le *Kin che tsoei pien* (chap. XLIII, p. 20 r° et suiv.); les notices dont les épigraphistes la font suivre nous apprennent que le palais *Kieou-tch'eng* s trouvait sur la montagne *T'ien-t'ai* 天台山, à 5 *li* (ou, suivant d'autres, à 1 *li* à l'ouest de la sous-préfecture de *Lin-yeou* 麟遊, préfecture de *Fong-siang*, province de *Chàn-si*.

[1] Aujourd'hui, sous-préfecture de *Kai-p'ing* 蓋平, dans la préfecture de *Fong-t'ien* de la province mandchoue de *Cheng-king*.

tivement les titres de général en chef des gardes de gauche et duc du royaume de *Tch'eng* 郕國公. Son nom posthume fut *Siang* 襄; on adjoignit sa sépulture au *Tchao ling* 昭陵[1].

Siu Song (*Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 26 v°) nous indique assez exactement où se trouve la stèle de *Kiang Hing-pen*. La vallée de Barkoul, dit-il, s'étend sur une longueur d'environ huit cents *li*; le lac est du côté de l'ouest; à l'angle sud-est de la vallée est un massif montagneux appelé la chaîne *K'ou-cho-t'ou* 庫舍圖; elle est ainsi nommée à cause de la stèle de *Kiang Hing-pen*, car le mot mongol *k'ou-cho* 庫舍 signifie une stèle. On y arrive après avoir marché pendant trois cents *li* dans la direction de l'est. Au sommet de la montagne est un temple de *Koan Tchoang-leou* 關壯繆 (ou *Koan Yu*, le dieu de la guerre), et à une trentaine de pas à l'est du temple se trouve une maisonnette en pierre qui abrite l'inscription de *Kiang Hing-pen*. Les gens de l'endroit attribuent à cette stèle des vertus extraordinaires et ils empêchent qu'on en prenne des estampages, prétendant que, si on le fait, on attire un ouragan de vent et de neige qui arrête les voyageurs. Cette considération n'empêcha point *Siu Song* d'estamper en personne l'inscription lorsqu'il passa par là le deuxième mois de l'année 1820.

Comme on le voit, la stèle est située dans les montagnes qui sont au sud-est de Barkoul, sur la route qui mène de Hami à Barkoul. Nous n'avons aucune raison de penser que son emplacement primitif ait été modifié. Elle nous indique par conséquent que *Kiang Hing-pen* se dirigea, à partir de Hami, vers le nord, dans l'intention, sans doute, de prendre Tourfan à revers. Comme d'ailleurs, cette stèle, ainsi que nous l'apprend le *T'ang chou*, avait d'abord reçu une inscription en l'honneur

[1] Sépulture de l'empereur *T'ai-tsong*, mort en 649.

de *Pan Tch'ao* (31-101 ap. J.-C.) à l'époque des *Han*, nous constatons que, cinq siècles et demi avant *Kiang Hing-pen*, un général chinois avait déjà suivi la même voie.

L'inscription de *Kiang Hing-pen* appelle *Che-lo-man* 時羅漫 la montagne dans laquelle ce général fit halte; ce nom se retrouve en divers endroits de l'histoire des *Soei* et des *T'ang* sous les formes 時羅漫, 折羅漫 ou 析羅漫 (*Soei chou*, ch. LXXXIV, p. 8 r°; *Kieou T'ang chou*, chap. XL, p. 28 v°; *T'ang chou*, chap. XL, p. 8 v°).

Il est à remarquer que ce monument ne doit point être confondu avec celui que *Heou Kiun-tsi* fit élever pour commémorer sa victoire sur le roi de *Kao-tch'ang* [1]. En effet, l'inscription de *Heou Kiun-tsi*, qui est aujourd'hui perdue, a dû être placée dans la capitale même du *Kao-tch'ang* et fut gravée après que l'expédition fut terminée, c'est-à-dire après le huitième mois de l'année 640. L'inscription de *Kiang Hing-pen* est du sixième mois; elle fut donc érigée au moment où l'armée était en route pour aller attaquer *Kao-tch'ang*, et non lorsqu'elle en revenait; elle ne célèbre donc pas un triomphe qui n'avait pas encore été remporté; elle se borne à rappeler l'ingéniosité du général qui profita des arbres des montagnes au nord de Hami pour faire construire par ses soldats les excellentes machines de guerre destinées à vaincre la résistance probable de l'ennemi.

Le royaume de *Kao-tch'ang* avait pour capitale la ville de *Kiao-ho* 交河 qui correspond à la localité actuelle de Yar-khoto, à 20 *li* à l'ouest de Tourfan. Peu après l'année 630, le roi *K'iu Wen-t'ai* s'était allié aux *Tou-kiue* occidentaux; d'accord avec le

[1] Cette autre inscription est mentionnée dans le *T'ang chou*, chap. XCIV, p. 1 v° : 高昌平君集刻石紀功還 « Après que *Kao-tch'ang* eut été pacifié, (*Heou*) *Kiun-tsi* grava une stèle pour commémorer ce haut fait, puis il s'en revint ».

Inscription de *Lieou P'ing-kouo* (158 après J.-C.).

Dimensions de l'estampage : hauteur, 0 m. 45; largeur, 0 m. 35.

kagan turc, il avait arrêté les ambassades que les pays d'Occident envoyaient à la Chine et il avait attaqué *I-ou* (Hami) qui avait fait sa soumission à l'empire. *T'ai-tsong,* comprenant toute l'importance de Tourfan qui commande les routes du sud et du nord des Monts Célestes, résolut de s'en emparer. Il envoya donc, en 640, la fameuse expédition dont fit partie *Kiang Hing-pen;* le royaume de *Kao-tch'ang* fut détruit; son territoire fut rattaché effectivement à l'empire; ainsi fut accompli le premier pas dans cette marche glorieuse vers l'ouest qui aboutit, en 659, à l'occupation par la Chine de tout l'immense territoire des *Tou-kiue* occidentaux.

N° III. — Inscription de *Lieou P'ing-kouo.*

L'inscription de Koutcha, dont M. Bonin a rapporté l'estampage, n'est mentionnée ni dans le *Kin che tsoei pien,* ni dans aucun des autres ouvrages épigraphiques que j'ai consultés. Elle paraît donc être inconnue des érudits chinois; elle a cependant une réelle importance, puisqu'elle nous fournit le témoignage que les Chinois occupaient Koutcha en l'an 158 de notre ère. Le texte est malheureusement fort mutilé.

Voici les mots qu'on peut déchiffrer :

1re ligne : 龜茲左將軍劉平國
2e ligne : 從秦　　傾陷趙當
3e ligne :　　阿　　來
4e ligne :　　始斬岩作
5e ligne :　　民喜長壽
6e ligne :　永壽四年八月甲戌朔　日
7e ligne :　　東
8e ligne :　將軍所作　州

Les deux lambeaux de phrase qui présentent un sens sont les suivants :

1re ligne : *Lieou P'ing-kouo*, général de gauche de *K'ieou-tse* (Koutcha)..

6e ligne : La quatrième année *yong-cheou*, le huitième mois, le premier jour du mois étant le jour *kia-siu*.....

La date est ici incomplète, car le jour n'est pas lisible; les caractères cycliques du premier jour du mois devaient en effet, suivant un usage dont on retrouve la trace sur mainte autre inscription, être suivis de la notation du jour où fut érigée la stèle. La quatrième année *yong-cheou* correspond à l'année 158 ap. J.-C.; mais elle ne fut appelée quatrième année *yong-cheou* que jusqu'au sixième mois, au jour *ou-yn*, 15e du cycle; à partir de ce jour, l'année prit le nom de première année *yen-hi*. Le huitième mois devrait donc être attribué à la première année *yen-hi*, et non à la quatrième année *yong-cheou;* mais il est fort explicable que le général *Lieou P'ing-kouo*, établi à Koutcha, à une grande distance de la Chine propre, n'ait pas eu connaissance d'une modification qui avait été promulguée deux mois à peine avant le moment où il rédigeait son inscription; loin d'infirmer l'authenticité du monument, cette inexactitude apparente la corrobore. La date est, d'ailleurs, d'une absolue précision : nous lisons en effet, dans l'histoire des *Han* postérieurs[1], que, la première année *yen-hi*, c'est-à-dire la quatrième année *yong-cheou*, le dernier jour du cinquième mois, qui était le jour *kia-siu*, 11e du cycle, il y eut une éclipse de soleil. Le premier jour du sixième mois dut donc être le jour *i-hai*, 12e du cycle, et, par conséquent, le premier du huitième mois fut le jour *kia-siu*, 11e du cycle, ce qui est en accord rigoureux avec l'inscription.

[1] *Heou Han chou*, chap. VII, p. 4 v°.

N° IV. — Inscription apocryphe de Yo Fei.

Un estampage qui, d'après M. Bonin, provient de *Ning-hia* nous fournit un quatrième exemplaire d'une inscription qui se trouve déjà en trois autres endroits, à savoir *T'ang-yn* 湯陰 (préfecture de *Tchang-té*, province de *Ho-nan*), *Ts'ien-t'ang* 錢塘 (sous-préfecture faisant partie de la ville préfectorale de *Hang-tcheou*, province de *Tche-kiang*) et *Tsi-nan* 濟南 (préfecture de la province de *Chan-tong*). La présence simultanée de ce monument dans quatre points si différents de l'empire suffirait à rendre suspecte son authenticité; l'épigraphiste *Wang Tch'ang* a montré d'ailleurs, par des raisons d'évidence interne, que cette inscription n'a pu être composée sous les *Song*, comme la date qu'elle porte voudrait le faire croire; il la tient pour l'œuvre d'un faussaire ingénieux de l'époque des *Ming*. En même temps que la discussion de *Wang Tch'ang*, on trouvera dans le *Kin che tsoei pien* (chap. CXLVIII, p. 3 v°) le texte chinois de cette stèle; en voici la traduction :

(Poésie) pour accompagner maître *Tchang Tse-yen*[1] lors de son expédition militaire dans le Nord[2] :

Les ordres (impériaux) sont rapides comme le vent et comme la foudre; — le son céleste[3] ébranle l'Extrême-Nord.

[1] 紫巖張. Le personnage ainsi désigné est *Tchang Tsiun* 張俊, célèbre général de la dynastie *Song*. Son appellation était *Tse-yen*, mais, comme le fait remarquer *Wang Tch'ang*, ce n'était point la coutume, à l'époque des *Song*, de désigner par son appellation la personne à qui on adressait une poésie; la non-authenticité de cette inscription se traduit ainsi dès les premiers mots.

[2] *Tchang Tsiun* dirigea bien une expédition militaire dans le Nord pour tenter de reprendre les territoires occupés par la dynastie djourtchen des *Kin* 金, mais ce fut en 1128; à la date de 1135, qui est celle de l'inscription, ce général était occupé à combattre le rebelle *Yang Yao* 楊么 dans la région du lac *Tong-t'ing* 洞庭; nous avons donc ici une preuve nouvelle que cette inscription ne mérite aucune créance.

[3] Le son de la voix de l'empereur.

Dans vos longues chevauchées, vous franchirez le (*Hoang*)-*ho* et (la rivière) *Lo;* — frappant droit devant vous, vous irez jusqu'à *Yen* et *Yeou*[1].

Vos chevaux marcheront dans le sang de la *yen-che*[2]; — à votre étendard sera suspendu la tête du *k'o-han* (kagan)[3].

Vous reviendrez faire votre rapport à votre sage souverain; — vous lui rendrez amplement tout l'ancien territoire des immortels[4].

La cinquième année *chao-hing* (1135), en un jour d'automne, *Yo Fei*[5] vous salue.

Au bas et à gauche de l'estampage de M. Bonin, un officier chinois qui n'a point dit son nom raconte naïvement la manière dont il fit la découverte merveilleuse de cette stèle, alors qu'il était *tao-t'ai* du district de *Ning-hia* en 1886. S'il avait été mieux instruit des travaux des épigraphistes, il n'aurait point donné dans le panneau que lui tendit ce pendard de *Tchang Mou-jou* 張慕孺, lorsqu'il lui présenta comme un monument précieux de l'antiquité la quatrième reproduction d'un faux célèbre.

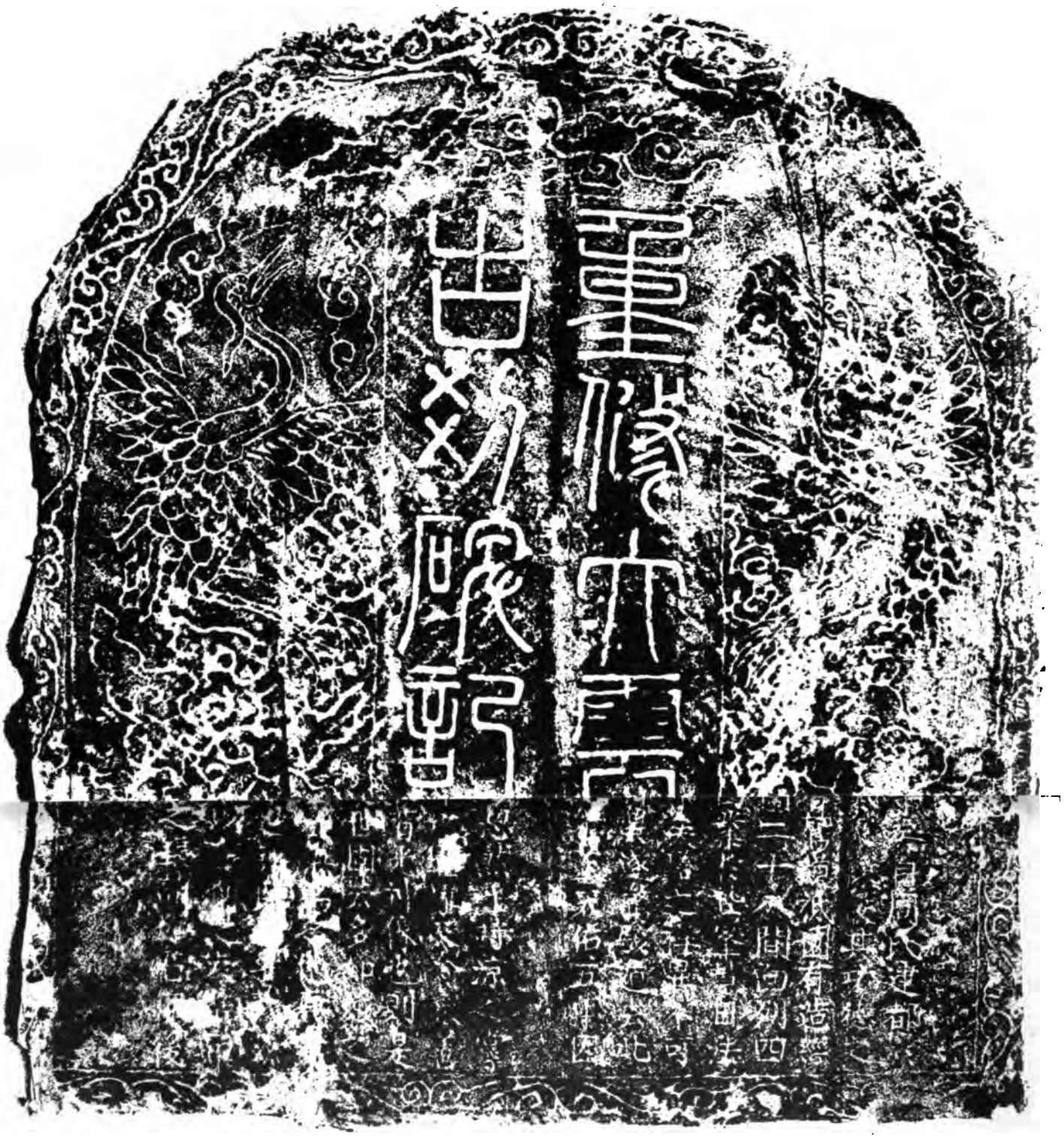
[1] La région de *Yen* et de *Yeou* 燕幽 est celle où se trouve Péking; mais Péking ne devint la capitale des *Kin* qu'après l'année 1156.

[2] 閼氏 *yen-che* était le nom qu'on donnait dans l'antiquité à la femme du *chen-yu* 單于, c'est-à-dire du chef suprême des *Hiong-nou*. Les *Kin* sont ici regardés comme les descendants des *Hiong-nou*, puisque, comme eux, ils sont des barbares du Nord.

[3] 克汗. Dans les textes relatifs aux Turcs, la transcription habituelle du titre de Kagan est 可汗.

[4] 神州. Cette expression désigne la Chine; cf. *I-tsing*, *Les religieux éminents*, trad. fr., p. 2, n. 1.

[5] *Yo Fei* 岳飛 servit comme lieutenant sous les ordres de *Tchang Tsian*. Il se rendit célèbre par son patriotisme, qui le poussa à s'opposer à toute négociation avec les *Kin;* son obstination causa sa mort. Voyez la notice que lui a consacrée H. A. Giles dans son *Biographical Dictionary*, n° 2501.



Temple du Grand Nuage à *Leang Tcheou*, inscription de 1563.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 m. 75 ; largeur, 0 m. 65.

DEUXIÈME GROUPE.

LE TEMPLE DU GRAND NUAGE À *LEANG TCHEOU*.

N° V. — INSCRIPTION DE 1563.

Stèle commémorant la réfection du temple Ta-yun[1].

Quand les vestiges parfumés ne sont plus neufs, ceux qui ont la volonté d'agrandir l'excellence pensent aux moyens de les rendre prospères; quand les anciennes œuvres méritoires n'ont plus de vigueur, ceux qui ont à cœur d'honorer la vertu pensent aux moyens de les faire briller de toutes parts. C'est là ce qu'exigent la raison et aussi les circonstances[2].

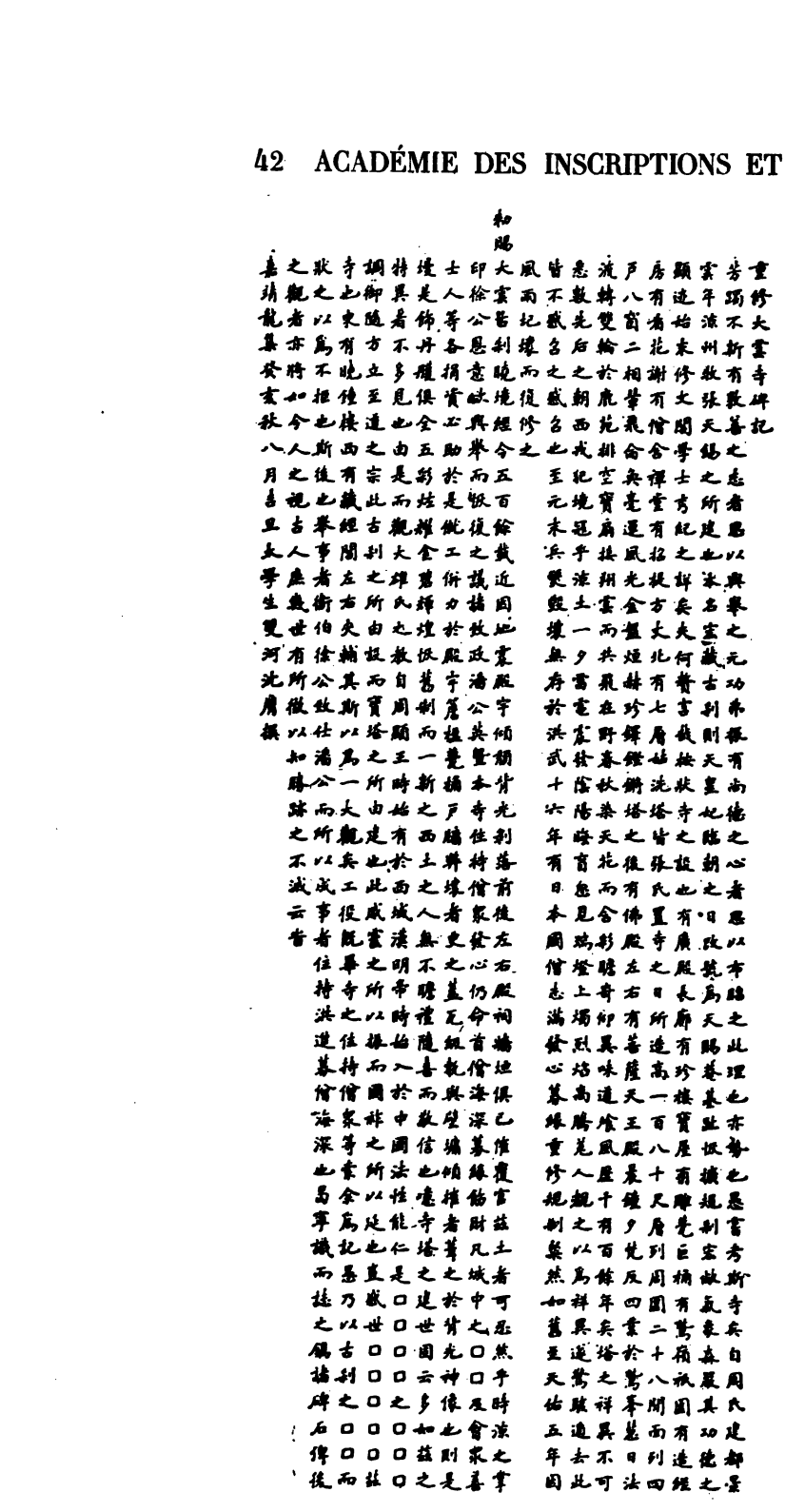
Pour moi, j'ai examiné (l'histoire de) ce temple à partir de l'époque où (l'impératrice) *Tcheou* s'établit dans la capitale[3] et à partir de la période

[1] 大雲寺. Le mot 寺 désignait à l'origine un bâtiment officiel laïque; on le trouve encore aujourd'hui employé avec cette valeur dans le nom de quatre administrations secondaires, qui sont le *T'ai-tch'ang se* 太常寺, le *T'ai-p'ou se* 太僕寺, le *Koang-lou se* 光錄寺 et le *Hong-lou se* 鴻臚寺. Cette dernière administration, le *Hong-lou se*, était chargée dans l'antiquité des relations avec les peuples non chinois; c'était elle qui hébergeait les envoyés étrangers pendant leur séjour à la capitale; or, « lorsque la religion bouddhique se répandit en Orient et commença d'arriver dans le royaume du Milieu, ce fut seulement le *Hong-lou se* qui donna l'hospitalité aux religieux des pays étrangers; quand ces religieux furent devenus graduellement plus nombreux, on les dispersa dans d'autres bâtiments, mais on conserva le nom primitif, et tous (ces bâtiments) furent appelés *se* ». 以佛教東流初至中國。止鴻臚寺賓異域僧。候既漸多。散置別館。存其本號皆曰寺焉 (Commentaire de *Tsong-mi* au *Yu lan p'en king*; *Trip. jap.*, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 3 r°). Ainsi, le mot 寺 a pris le sens de temple bouddhique parce que, à l'origine, les religieux étrangers qui apportèrent la religion bouddhique en Chine étaient tous logés dans le *Hong-lou se*.

[2] Ce début signifie simplement que quand un temple tombe en ruines, les gens de bien songent à le réparer.

[3] L'impératrice *Ou* 武后, dont le nom de famille était *Tcheou* 周, avait été la femme de *Kao-tsong*; après la mort de son mari, elle s'empara en 684 du gouvernement, et, en 690, elle changea le nom même de la dynastie, qui fut *Tcheou* 周, au lieu de *T'ang* 唐. Elle dut abdiquer en l'année 705. Cf. GILES, *A chinese biographical Dictionary*, n° 2331.

IMPRIMERIE NATIONALE.



king-yan[1]. (Le temple) qu'avait fondé *Tchang T'ien-si*[2], préfet de *Leang tcheou*,

[1] La période *king-yan* comprend les années 710 et 711. L'auteur de notre inscription déclare qu'il considère l'histoire du temple *Ta-yun* à partir seulement de l'époque de l'impératrice *Ou* et de la période *king-yan;* la raison qu'il en donne quelques lignes plus bas, c'est qu'il lui paraît inutile de revenir sur ce qui a été déjà dit par *Lieou Sieou* 劉秀; ce *Lieou Sieou* avait en effet rédigé, la deuxième année *king-yan* (711), le texte d'une inscription qui décrit les travaux d'architecture et de peinture exécutés dans le temple depuis le règne de l'impératrice *Ou* jusqu'à la période *king-yan*, sous le patronage de *Se-ma I* 司馬遇, gouverneur de *Leang tcheou* 涼州都督 et de quelques autres grands fonctionnaires. La stèle originale de l'année 711 est perdue; mais elle a été gravée à nouveau, avec des fautes il est vrai, et c'est ce texte imparfait qui nous est donné dans le *Kin che tsoei pien*, chap. LXIX, p. 28 v° et suiv.

[2] *Tchang T'ien-si* 張天錫 est le dernier souverain de la petite dynastie des *Leang* antérieurs 前涼; il régna de 363 à 376; il reconnaissait la suzeraineté des *Tsin*, et c'est pourquoi les historiens chinois le

portait d'abord le nom d'« ancien sanctuaire *Hong-ts'ang*[1] »; quand l'impératrice *Tso-t'ien* prit en mains le gouvernement, on changea son nom et on le surnomma le monastère *T'ien-se*[2]. Les fondements en furent grands; les di-

regardent, non comme un souverain indépendant, mais comme le préfet de *Leang tcheou*. On trouvera sa biographie dans le chapitre LXXXVI du *Tsin chou*.

[1] 宏藏古刹. Le mot 刹 *tch'a* désigne proprement un mât planté devant un temple, et par suite le temple lui-même. Quoique ce mot soit entré depuis longtemps dans l'usage courant, il est fautif, car, au lieu de 刹 *tch'a*, il faut écrire 刺 *la*, le mot 刺 *la* lui-même n'étant que l'abréviation du terme 刺瑟致 *la-che-tche* = laṣṭi (sanscrit : yaṣṭi; pâli : laṭṭhi; dans l'Inde moderne : lâṭ), qui signifie « mât ». Cf. Dictionnaire japonais 佛教字典.

[2] Dans l'inscription de l'année 711 (*Kin che tsoei pien*, chap. LXIX, p. 28 v°-29 r°), on lit : « Le temple *Ta-yun* a été fondé pendant la période *cheng-p'ing* (357-361) par *Tchang T'ien-si*, qui était préfet de *Leang tcheou* sous les *Tsin*; son nom primitif était « temple *Hong-ts'ang* »; ensuite on changea ce nom contre celui de *Ta-yun*; en voici la raison : à l'époque où la grande sainte souveraine impératrice *Tso-t'ien* prit le gouvernement, elle institua que, dans chaque arrondissement, on établirait (un temple) *Ta-yun*; à la suite de cela, on donna à (cet édifice) le nom de « monastère *T'ien-se* » 大雲寺者晉涼州牧張天錫昇平之年所置也。本名宏藏寺後改爲大雲。因則天大聖皇妃臨朝之日創諸州各置大雲。隨改號爲天賜庵。 Ce texte peut donner lieu aux remarques suivantes : en premier lieu, la date de la période *cheng-p'ing* (357-361) paraît légèrement fautive, puisque *Tchang T'ien-si* ne commença à régner qu'en 363. En second lieu, on voit que c'est sur l'ordre de l'impératrice *Ou*, qui voulait que dans chaque arrondissement il y eût un temple du Grand Nuage, que le temple de *Leang tcheou* changea de nom et devint le temple du Grand Nuage; il faut donc considérer l'appellation « monastère *T'ien-se* », c'est-à-dire « monastère don du ciel », comme un simple surnom du temple, dont le nom véritable était « temple du Grand Nuage ».

La décision prise par l'impératrice *Ou* peut être éclairée au moyen des textes suivants : *Fo tsou t'ong ki*, chap. XXXIX (Trip. japonais, vol. XXXV 致, fasc. 9, p. 75 v°) : « La 1re année *tsai-tch'ou* (689), un décret impérial ordonna à neuf personnes, parmi lesquelles se trouvait le çramaṇa *Falang*, de faire une nouvelle traduction du sûtra du Grand Nuage » 勅沙門法朗九人重譯大雲經. — *T'ang chou*, chap. IV, p. 4 r° : « la 1re année *t'ien-cheou* (690), le 7e mois, le jour *sin-se*, on distribua dans tout l'empire le sûtra du Grand Nuage » 頒大雲經于天下. — *Tch'ang-ngan tche* 長安志 (cité dans le *Kin che tsoei pien*, chap. LXIX, p. 32 r°) : « A l'angle sud-est du quartier *Hoai-yuen* se trouve le temple du sûtra du Grand Nuage. Au début du règne de l'impératrice-douairière *Ou*, un çramaṇa de ce temple nommé *Siuen-tcheng* présenta le sûtra du Grand Nuage; dans ce sûtra se trouvait la concordance d'une souveraine; c'est pourquoi on changea le nom de ce temple, qui devint le temple du sûtra du Grand

mensions en furent spacieuses; l'aspect en fut majestueux. De cette œuvre méritoire, les claires traces, depuis le commencement jusqu'à la fin, ont été décrites en détail par *Sieou*, *hio-che* du pavillon *Sieou-wen*[1]; à quoi bon surajouter à ce qu'il a dit des paroles inutiles?

Voici comment je décrirai la disposition du temple : il y a une vaste salle centrale et de longs bâtiments latéraux; une tour merveilleuse et une chambre précieuse; des crêtes de toit ciselées et de larges extrémités de chevrons; un Pic du Vautour (gṛidhrakûṭa) et un Jardin de Jeta; un bâtiment où on compose les livres saints (gandhakuṭî) et une terrasse[2] où on regarde les fleurs;

Nuage; puis on ordonna que dans chacun des arrondissements de l'empire, on établît un temple du sûtra du Grand Nuage » 懷遠坊東南隅大雲經寺。武太后初此寺沙門宣政進大雲經。經中有女主之符。因改爲大雲經寺。遂令天下每州置一大雲經寺。 Le nom de sûtra du Grand Nuage (Mahâmegha sûtra) s'applique à deux ouvrages différents : l'un d'eux a été traduit quatre fois en chinois et est indiqué dans le *Catalogue* de Bunyiu Nanjio sous les n°s 186, 187, 188 et 970; le second n'existe actuellement qu'en une seule traduction (Bunyiu Nanjio, n° 244); c'est ce second ouvrage, comme le remarque fort bien S. Fujii (*Catalogue of all Buddhist Books* ..., p. 176), qui est désigné en chinois sous le nom de sûtra du Grand Nuage 大雲經; dans le Tripiṭaka japonais, il porte le titre de 大方等無想經; la prédiction relative à une souveraine se trouve dans le chapitre IV (*Trip. jap.*, vol. XI 盈, fasc. 10, p. 54 r°); après avoir exposé à une devi ce qu'elle avait été dans une vie antérieure, le Buddha lui parle de l'avenir et lui dit : « Quand vous aurez abandonné cette forme divine, avec votre corps de femme, vous régnerez sur le territoire d'un royaume; vous obtiendrez le quart des régions auxquelles commande un roi cakravartin; vous obtiendrez d'être une grande souveraine; vous recevrez et observerez les cinq défenses et vous serez une upâsikâ; dans toutes les villes et dans toutes les bourgades qui dépendront de vos enseignements et de vos conversions, hommes et femmes, grands et petits, recevront et observeront les cinq défenses, protégeront la vraie loi, détruiront et subjugueront les hérésies et les diverses opinions fausses. Vous, en ce temps, vous serez en réalité un Bodhisattva, mais, afin de convertir la foule des êtres, vous aurez reçu présentement un corps de femme. » L'impératrice *Ou*, pour justifier son usurpation, prétendait que c'était à elle que s'appliquait cette prophétie; elle se fit passer pour un être surnaturel descendu sur la terre; elle répandit à profusion le sûtra du Grand Nuage, qui annonçait, disait-elle, sa venue; dans chaque arrondissement, un temple dut s'appeler temple du Grand Nuage; c'est alors que ce nom fut donné au temple de *Leang tcheou*.

[1] Cf. p. 234, n. 1. — L'inscription de 711 a été composée par *Lieou Sieou*, qui avait le titre de *hio-che* (docteur) du pavillon *Sieou-wen* 修文閣學士劉秀撰.

[2] 謝 est ici l'équivalent de 榭.

des habitations de religieux et une salle du dhyâna; un *tchao-t'i*[1] et des cellules carrées de dix pieds de côté.

Au nord se trouve la pagode *Kou-sien*[2] à sept étages; elle a été entièrement construite au temps où *Tchang* (*T'ien-si*) a fondé le temple; elle est haute de cent quatre-vingts pieds; dans les étages est disposé un ensemble complet de vingt-huit pièces[3]; sur les faces sont disposées quatre portes et huit fenêtres qui sont symétriques[4]. S'élevant d'un vol puissant, (la pagode) se montre grande; se développant fine comme un cheveu, elle paraît brillante. Le plateau doré étincelle au soleil; les clochettes précieuses rendent un son métallique.

Derrière la pagode est la salle du Buddha; à gauche et à droite sont les salles des Bodhisattvas et des Devarâjas. La cloche du matin et la prière sanscrite du soir font revenir les quatre actions[5] sur le Pic du Vautour (gṛidhrakûṭa); le soleil de l'intelligence et le courant de la loi font tourner les deux roues[6] dans le Jardin des Antilopes (mrigadâva). Les éventails précieux qui

[1] Le dictionnaire bouddhique publié au Japon sous le titre 佛教字典 dit que *tchao-t'i* 招提 est une abréviation de 招提闍提奢, expression qui signifie 四方僧物 «propriété des religieux des quatre points cardinaux». Cette explication nous permet de rétablir la transcription primitive, qui était sans doute 招闍提奢 = caturdeça; en effet, tout don fait à une collectivité monastique non spécifiée était adresse en Inde, comme le témoignent les inscriptions, à la communauté des quatre points cardinaux (caturdeçasaṃgha). En Chine, le mot *tchao-t'i* désigne un temple bouddhique quelconque.

[2] *Kou-sien* 姑洗 est le nom du cinquième des douze tuyaux sonores 律. «La pagode *Kou-sien*» 姑洗塔 signifie simplement «la pagode en bois»; en effet, le tuyau *kou-sien* rend la note *kio* 角 (cf. *Sema Ts'ien*, trad. fr., tome III, p. 636), qui, dans la théorie des cinq éléments, correspond à l'élément *bois*. Dans l'inscription de 711, que l'auteur de notre texte a ici copiée en partie, au lieu de 姑洗塔, on lit 木浮圖 «le stûpa en bois», ce qui justifie notre explication.

[3] Il faut entendre sans doute que, dans chacun des sept étages, il y avait un groupe de quatre chambres, le total des sept groupes formant ainsi vingt-huit pièces.

[4] L'expression 二相 est assez ambiguë; la rédaction de l'inscription de 711 (*Kin che tsoei pien*, chap. LXIX) est plus claire : 層列周圍二十八間。面列四戶八窗。一一相似。«Dans les étages est disposé un ensemble complet de vingt-huit pièces; sur les faces sont disposées quatre portes et huit fenêtres, qui sont respectivement symétriques».

[5] L'expression 四業 est embarrassante. Je ne connais que l'expression 三業 «les trois sortes d'actes», qui sont les actes du corps, de la parole et de la pensée.

[6] Çamatha (apaisement) 止 et vipaçyanâ (vision distincte) 觀 sont comme

frappent l'espace touchent aux nuages qui planent et volent avec eux; dans la campagne, le printemps et l'automne teignent les fleurs célestes et renferment toutes les colorations. On admire ces merveilles et on s'extasie devant ces prodiges; on savoure la raison et on goûte la bonne influence.

A travers plus de mille et cent années, les miracles accomplis par la pagode ne peuvent être tous énumérés. Sous le règne d'un des souverains précédents[1], les *Jong* de l'Ouest violèrent la frontière et ravagèrent le territoire de *Leang;* un soir, le tonnerre et la foudre éclatèrent avec violence; le *yn* et le *yang* produisirent les ténèbres et l'aveuglement; soudain on vit une lumière surnaturelle briller au sommet (de la pagode), une flamme étincelante jaillir en haut; les barbares *K'iang* la virent et estimèrent que c'était un miracle; aussitôt, saisis de terreur, ils s'enfuirent[2]. Tout cela (manifeste que la divinité) fut émue et appelée, sans qu'on eût à l'émouvoir et à l'appeler.

A la fin de la période *tche-yuen* (1335-1340), (le temple) fut incendié pendant les guerres; il fut détruit sans que rien en subsistât; la seizième année *hong-ou* (1383), un religieux du royaume de *Je-pen* (Japon), (nommé) *Tche-man*, émit le vœu de faire une collecte pour le réparer[3]. Les proportions en furent aussi belles qu'autrefois.

les deux roues par le moyen desquelles on est transporté au delà du monde (*Dict. num.*).

[1] A propos de l'expression 先后, cf. *Chou king*, chap. *I hiun*, Legge, *C. C.*, vol. III, p. 193 : 夏先后 «les anciens souverains de la dynastie *Hia*».

[2] Voyez l'inscription de la cinquième année *t'ien-yeou ming-ngan* en *si-hia* et en chinois, dont le texte chinois a été traduit par Devéria (*Journ. asiat.*, janv.-fév. 1898, p. 53-74).

[3] Cette mention de la venue d'un religieux japonais dans l'Asie centrale vers la fin du XIVe siècle de notre ère ne laisse pas que d'être intéressante. Quoique les pèlerins japonais ne nous aient laissé aucune relation de leurs voyages, il est certain cependant que, de même que leurs coreligionnaires chinois, ils ont fait de lointaines tournées dans un but pieux; dès l'époque des *T'ang*, quelques-uns d'entre eux allaient jusqu'en Inde; j'en trouve la preuve dans un texte fort curieux du *Yeou yang tsa tsou* 酉陽雜俎 (chap. III, p. 11 r°); l'auteur de ce livre, *Toan Tch'eng-che* 段成式, qui écrivait à la fin du VIIIe siècle, nous dit : « Au début de la dynastie actuelle (les *T'ang*), le religieux *Hiuen-tsang* alla dans les cinq Indes pour y prendre des textes sacrés; les contrées d'Occident le tinrent en honneur. Moi, *Tch'eng-che*, je vis un religieux du royaume de *Wo* (= Japon), nommé *Kin-kang-san-mei* (Vajrasamâdhi), qui me dit que lorsqu'il était allé dans l'Inde du Centre, (il avait remarqué que) dans un grand nombre de temples on avait représenté en peinture *Hiuen-tsang* avec ses souliers de chanvre, ainsi que sa cuiller et

La cinquième année *t'ien-yeou* (1094), le vent et la pluie l'ayant détruit, on le réédifia. Un décret du souverain lui conféra le nom d'« ancien temple *Ta-yun* ». (Depuis ce moment) jusqu'à aujourd'hui, il a illuminé cette contrée pendant plus de cinq cents ans.

Récemment, à la suite d'un tremblement de terre, les salles et les toitures s'effondrèrent; le derrière et la façade se fendirent et tombèrent; en avant et en arrière, à gauche et à droite, les murs des salles et des sanctuaires s'affaissèrent tous et se renversèrent. Ceux qui administrent ce territoire auraient-ils pu supporter cela?

Alors donc, le préposé aux sceaux dans (l'arrondissement de) *Leang*, l'honorable *Siu Ngen* eut l'idée et le désir de relever (ce temple) et de le restaurer dans toute sa grandeur. Il délibéra avec le fonctionnaire en retraite, l'honorable *P'an Yng* et avec l'assemblée des religieux administrateurs de ce temple, au sujet d'un vœu à émettre; à la suite de cela, on chargea le supérieur *Hai-chen* de faire une quête et de demander des ressources. Tous les (gens riches) de la ville et les hommes de bien qui se réunissent à l'assemblée (des religieux) donnèrent chacun sa contribution et ne manquèrent pas de nous aider.

Alors nous engageâmes des artisans et nous réunîmes nos efforts. Les salles et les toitures, les rebords de toits et les colonnes, les arêtes et les chevrons, les portes et les fenêtres qui étaient tombés en ruines furent changés; les couvertures de toits et les tuiles, les marches et les briques, ainsi que les cloisons et les murs qui s'étaient abattus furent réparés. Quant au derrière et à la façade, aux divinités et aux images, on les enduisit de peinture et on les décora. Le cinabre et l'ocre furent au complet; les cinq couleurs étincelèrent; l'or et le jade brillèrent. On agrandit les anciennes dimensions et tout fut

ses bâtonnets; (on le figurait) monté sur des nuages de diverses couleurs. Dans les pays d'Occident, en effet, on n'a point de tels objets (à savoir les souliers de chanvre, la cuiller et les bâtonnets). Chaque fois que survenait un jour de jeûne, on ne manquait pas de s'agenouiller en levant les mains jointes (devant cette image de *Hiuen-tsang*)» 國初僧玄奘往五印取經。西域敬之。成式見倭國僧金剛三昧。言。當至中天寺中多畫玄奘麻屨及匙筯。以綵雲乘之。蓋西域所無者。每至齋日輒膜拜焉。— La description que nous avons ici de ces portraits hindous de *Hiuen-tsang* montre qu'ils étaient sensiblement différents de ceux qu'on a faits en Chine; M. Takakusu a publié un spécimen de ces derniers dans le *Hansei Zasshi*, vol. XII, n° 11, p. 25.

entièrement nouveau. Parmi les hommes de l'Occident, il n'y en eut aucun qui ne vînt rendre (à ce temple) ses hommages et ses adorations, qui ne se livrât à la joie et qui ne fût plein de respect et de foi.

Sans doute, les fondations de temples et de pagodes dans toutes les générations sont assurément nombreuses; mais de celles qui sont aussi exceptionnellement merveilleuses que celles ci, on en voit peu. Or donc si nous considérons (l'histoire, nous voyons que) la religion du Grand Brave[1] commença d'exister dans les contrées d'Occident au temps du roi *Hien* (368-321 av. J.-C.)[2] de la dynastie *Tcheou*, et qu'elle entra pour la première fois dans le royaume du Milieu à l'époque de l'empereur *Ming* (58-75 apr. J.-C.), de la dynastie *Han*[3]. La nature de la loi, celui qui sait compatir (Çâkya), être ○○○○ de ○○○ dompter et diriger. Dans chaque endroit, on établit un chef de la voie suprême. Telle est l'origine de la fondation des anciens temples et de la fondation des pagodes précieuses. Voilà ce par quoi l'action surnaturelle majestueuse s'exerce et ce par quoi la prospérité de l'État est prolongée. Comment, émouvoir, générations ○○○○○ ce temple? A l'est se trouve la tour de la cloche matinale; à l'ouest se trouve le pavillon des livres sacrés du Tripiṭaka; à gauche et à droite ils soutiennent puissamment (le temple). Ne trouve-t-on pas que cela est un grand spectacle?

Quand les travaux furent terminés, l'assemblée des religieux administrateurs de ce temple me demanda de rédiger une notice. Alors j'exposai quels étaient ○○ de l'ancien temple pour montrer que je ne me refusais pas (à cette requête). (D'ailleurs,) ceux qui ont entrepris l'affaire, à savoir l'honorable *Siu*, chef de district, et l'honorable *P'an*, fonctionnaire en retraite, et ceux par qui l'affaire a été menée à bien, à savoir l'administrateur (du temple),

[1] 大雄氏.

[2] Cette date tardive de l'apparition du Buddha en Inde mérite d'être remarquée, car elle ne s'accorde pas avec les autres témoignages qu'on trouve dans les auteurs chinois. La naissance du Buddha est assignée par le *Wei chou* (chap. CXIV, p. 2 r°) et par le *Soei chou* (chap. XXXV, p. 13 v°) à la neuvième année du roi *Tchoang* de la dynastie *Tcheou* (688 av. J.-C.); les encyclopédies bouddhiques *Fo tsou t'ong ki* (chap. XXXIV, p. 43 r°) et *Fo tsou li tai t'ong tsai* (chap. IV, p. 19 r°) rapportent cet événement à la vingt-sixième année du roi *Tchao* (1027 av. J.-C., d'après la chronologie usuelle; 956 av. J.-C., d'après la chronologie du *Tchou chou ki mien*).

[3] L'empereur *Ming* eut son fameux songe en l'an 64 ap. J.-C.; ses envoyés revinrent en l'an 67, rapportant les premiers textes bouddhiques écrits qui aient pénétré en Chine (*Fo tsou t'ong ki*, chap. XXXV).

Inscription du temple du Grand Nuage (1697 après J.-C.).

Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 m. 50 ; largeur, 0 m. 60.

Hong-tsin, et le religieux qui a fait la quête, *Hai-chen*, n'est-il pas préférable de connaître par la suite leurs noms et d'en conserver la mémoire? Nous avons donc gravé ceci sur une stèle pour que, plus tard, ceux qui la verront fassent comme nous maintenant lorsque nous apercevons les hommes de l'antiquité. Peut-être (ce monument) sera-t-il de générations en générations un témoignage par lequel on apprendra que les vestiges triomphants sont indestructibles.

C'est pendant la période *kia-tsing*, le dragon se posant sur *koei-hai* (1563), le huitième mois, en un jour propice, que le *t'ai-hio-cheng Chen Yng*, originaire de *Choang-ho*, a composé ce texte.

N° VI. — Inscription de 1697.

La seconde inscription estampée dans le temple *Ta-yun* ne porte pas de date; mais la stèle présentait sur le verso, au témoignage de M. Bonin, la mention que le monument avait été érigé la 36e année *K'ang-hi*, c'est-à-dire en 1697.

結社題石

STÈLE DONNANT LA LISTE DE CEUX QUI ONT CONSTITUÉ UNE FONDATION RELIGIEUSE.

A l'angle nord-est de la ville se trouve un temple dont le nom est *Ta-yun;* c'est un lieu qui procure le bonheur aux cinq (parties du territoire de) *Leang*. Depuis le moment où, pour la première fois, on déblaya la montagne (pour établir ce temple) jusqu'à maintenant, il s'est écoulé un fort long temps; ensuite (ce bâtiment) fut incendié au cours des guerres et tomba en ruines; peu s'en fallut qu'il ne devînt la résidence de gens incultes.

A l'époque où le « général qui fait cesser les hostilités », l'honorable *Suen*, avait le commandement suprême des troupes dans cette province, il vit (cet état de choses) et en fut apitoyé. Avec son secrétaire, l'honorable *Yen*, dont le nom personnel était *I-tch'ao*, et qui était originaire de *Leou-si*, il prit des mesures pour faire une grande construction en briques et en bois et ce travail fut recommencé. Cependant, comme, lorsque l'œuvre accomplie aurait été terminée, et lorsque l'affaire serait ancienne et que les hommes (qui s'y

IMPRIMERIE NATIONALE.

étaient intéressés) auraient disparu, il craignait que dans de telles circonstances les causes de destruction des choses ne pussent être évitées, il ordonna donc aux fonctionnaires nommés *Fou Wan-k'ing*, *Yuen Yu*, *Wang Tse-koang*, *Tch'ai Fou-kouo*, *Yang Ki-ts'e*, *Tch'en Leang-ts'e*, *Yang Teng-k'o* et à d'autres, au nombre de plusieurs dizaines de personnes, de se réunir pour former une association religieuse bouddhique d'avalambana [1]. Chaque mois, le quatorzième jour, ces personnages viendraient se réunir (dans le temple) et les vénérables religieux feraient leurs prières et célébreraient le culte bouddhique. Par ce moyen, on prolongerait et on ferait durer l'excellente œuvre méritoire du général; par ce moyen, on donnerait une aide à la protection et à la sollicitude exercée par le temple lui-même (sur le pays environnant).

Alors donc, derrière le temple, à droite de l'enceinte de la pagode, à l'est de l'enceinte du dhyâna, les religieux délégués *Hoei-tou* et *Hoei-yu*, et à l'ouest (de cette enceinte), le religieux délégué *Tchen-fou*, ont été chargés de présider aux soins (qu'il faut prendre); ces deux (groupes de) religieux, avant d'aller se coucher et au moment où ils se lèvent, arroseront et balayeront; le premier et le quinzième jour de chaque mois, ils brûleront (des parfums) et célébreront (le culte).

En outre, les notables laïques *Wang Kouo-hing* et *Wang San-kou* ont abandonné en présent au temple un bâtiment à trois pièces en pisé qui se trouve dans la rue devant le temple, pour qu'il fournisse aux frais de l'entretien des parfums et des lampes du matin jusqu'au soir.

Par ces moyens, le tambour du crépuscule et la cloche de l'aurore prolongeront pendant cent années le parfum et la flamme. Telle était en effet notre intention première en formant cette association religieuse, et c'est pour cela que nous avons fait cette notice.

Ont surveillé l'exécution de l'œuvre méritoire :

Tchao Yng-p'ang; — Tchang Yuen; — Yuen Wen-sieou; — Chen T'ien-yn.

(Font partie de) la société officielle d'avalambana [2] :

Wang Tse-koang; — Tchou Yun-long; — Ts'oei Ngo; — Ti Yng-hiu; — Tsiao Nan-yuen; — Chou Hoa; — Yang Yun.

[1] 盂蘭佛社. — [2] 盂蘭官會.

Yuen Yu; — Tch'ai Fou-kouo; — Yuen Wen-kie; — Hiu Kouo-tsai; — Fong I; — Tchao Pang-meou; — Hoang Wei-choen.

Fou Wan-k'ing; — Yang Ki-ts'e; — Kao Ki-fong; — Hia Tche-je; — Li Hio-tsing; — Hiu Eul-heou; — Lieou Tchouo.

Tch'en Leang-ts'e; — Ho Cheng-li; — Kan Tchen-hing; — Suen Hiun; — Tchang Siu; — Yang Kouo-hoa; — Tchang Min.

Yang Teng-k'o; — Ho K'i-long; — Hou Yong-nien; — Tch'ai Lan; — Li Tch'eng-tsio; — Tsiang Hong-lou; — Siao Yuen-chan.

On trouve deux fois dans ce texte l'expression 盂蘭, qui correspond au mot sanscrit avalambana, comme le prouve la transcription plus complète 烏蘭婆拏. Dans la seconde édition de son *Handbook of chinese Buddhism*, E.-J. Eitel a défini très exactement la valeur de ce terme; il n'est cependant pas inutile de confirmer les explications qu'il a données[1]:

Dans un commentaire du sûtra intitulé 盂蘭盆經 (Tripiṭaka

[1] Voyez sur ce même sujet les remarques de M. Pelliot (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. I, p. 277-278). — La restauration *ullambana* qui est adoptée par E.-J. Eitel et par Bunyiu Nanjio paraît moins acceptable que le mot *avalambana* déjà proposé par Stanislas Julien. «*Ullambana*, me dit M. Sylvain Lévi, serait formé du verbe *ullamb*, composé lui-même de la racine *lamb* qui signifie *suspendre* et du préfixe *ut* qui indique un mouvement de bas en haut (grec ἀνὰ); *ullamb* signifie donc étymologiquement et en fait *soulever pour suspendre*. Au contraire, *avalamb* présente la même racine *lamb* combinée avec le préfixe *ava* qui s'oppose à *ut* et exprime l'idée de mouvement de haut en bas (grec κατὰ, latin *de*). *Avalamb* signifie donc bien *suspendre de haut en bas*, et *avalambana* est la *suspension de haut en bas*; ce sens correspond donc exactement à la glose chinoise 倒懸 *suspendre renversé*. Les transcriptions chinoises *yu-lan* et *ou-lan-p'o-nou* peuvent se ramener à deux formations sanscrites à l'aide de suffixes différents, mais de sens identiques: *avalamb-u* et *avalamb-ana*. Quant à la syllabe initiale de la transcription chinoise, elle ne peut pas répondre directement au sanscrit *ava*; elle suppose un intermédiaire *o*, lequel est la contraction régulière du groupe *ava* dans tous les prâcrits. On voit ainsi que ce mot n'est pas arrivé en Chine par le moyen des livres écrits auxquels on aurait emprunté fidèlement une transcription littérale du sanscrit, mais qu'il s'est propagé par le véhicule de la langue parlée en même temps que certaines pratiques religieuses.»

japonais, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 2 v°), on lit les explications suivantes, qui sont mises sous l'autorité d'*I-tsing* 義淨[1] :

Yu-lan est un mot des pays d'Occident qui signifie « suspendu la tête en bas »; *p'en* est un vocable chinois; c'est d'ailleurs un ustensile qui sert à secourir; si l'on voulait se conformer au parler vulgaire, il faudrait dire : « le vase qui sert à secourir ceux qui sont suspendus la tête en bas ». Voici quelle en est la raison : l'âme de la mère du Vénérable (Maudgalyâyana) se trouvait enfoncée dans une destinée obscure; elle souffrait donc de la faim et de la soif; sa vie ressemblait à (celle de quelqu'un qui serait) suspendu la tête en bas. Quelle que fût la puissance surnaturelle du saint homme (Maudgalyâyana), il ne parvenait point à secourir son infortune. Le Buddha l'invita à disposer dans un vase des aliments de cent saveurs pour en faire une offrande aux trois vénérables (triratna), et à mettre son espoir dans l'éclat bienfaiteur de la grande assemblée (mahâsaṃgha) pour sauver de leur détresse ceux qui sont suspendus la tête en bas. Telle est l'idée d'où l'on a tiré le titre de ce sûtra.

盂蘭是西域之語。此云倒懸。盆乃東夏之音。仍爲救器。若隨方俗應曰救倒懸盆。斯緣尊者之親魂沈闇道。饑飢且渴。命似倒懸。縱聖子之威靈無以拯其塗炭。佛令盆羅百味式貢三尊。仰大衆之恩光救倒懸之窘急。卽從此義以立經名。

Il résulte manifestement de ces explications que le mot 盆 désigne bien un vase dans lequel on empilait des aliments et n'est pas, tout au moins exclusivement, un caractère de transcription. Les textes historiques confirment d'ailleurs cette manière de voir; pour n'en citer qu'un seul, le *Tse tche t'ong kien* (chap. CCXXIV, p. 6 v°) nous apprend qu'au septième mois de l'année 768, on fit sortir du palais le vase d'avalambana et qu'on le donna au temple *Tchang-king* 內出盂蘭盆賜章敬寺. Il

[1] L'auteur de ce commentaire est le maître du dhyâna *Tsong-mi* 宗密, originaire de la sous-préfecture de *Si-tch'ong* 西充, qui vécut de 780 à 841 (cf. la note qui lui est consacrée à la fin de ce commentaire même, Tripiṭaka japonais, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 8 v°).

est évident qu'il s'agit là d'un objet matériel qui est transporté d'un lieu dans un autre.

Voici maintenant le texte même du sûtra qui a donné naissance à toutes les cérémonies dites d'avalambana :

FO CHOUO YU LAN P'EN KING.

SÛTRA DU DISCOURS DU BUDDHA SUR LE BASSIN D'AVALAMBANA.

Traduit sous les *Tsin* occidentaux par le *Yue-tche*, maître du Tripiṭaka, l'Hindou *Fa-hou* (Dharmarakṣa)[1].

(Tripiṭaka japonais, vol. VI 宙, fasc. 6, p. 57 v° et 58 r°.)

Voici ce que j'ai entendu dire : une fois, le Buddha se trouvait dans le royaume de Çrâvastî, sous les arbres de Jeta dans le jardin d'Anâthapiṇḍika. Mahâmaudgalyâyana venait d'obtenir les six pénétrations[2]; il désira sauver son père et sa mère et reconnaître le bienfait qu'ils lui avaient rendu en l'allaitant et en le nourrissant; il jeta donc un regard sur l'univers avec l'œil de l'intelligence; il vit que sa mère défunte était née parmi les pretas affamés; elle ne voyait ni boire ni manger et sa peau était collée sur ses os. Maudgalyâyana eut compassion d'elle; il remplit donc son bol (pâtra) de nourriture et alla donner à manger à sa mère; quand sa mère eut la nourriture du bol, elle protégea de sa main gauche la nourriture et de la main droite elle la roula en boule; mais, avant que les aliments fussent entrés dans sa bouche, ils se transformèrent en charbons brûlants; elle ne put donc pas manger; Maudgalyâyana poussa un grand cri; il se lamenta et pleura en gémissant.

Il revint en toute hâte dire la chose au Buddha et lui exposa entièrement ce qui en était. Le Buddha lui dit : « Les crimes de votre mère ont une racine profonde et tenace; ce n'est pas votre puissance, à vous un seul homme,

[1] 西晉月氏三藏竺法護譯. Les variantes du Tripiṭaka japonais montrent que les deux mots 月氏 sont suspects. Le nom de Dharmarakṣa est écrit 刹法師 «le maître de la Loi *Tch'a*», par *Tsong-mi*, qui nous apprend en outre que cette traduction fut faite au temps de l'empereur *Ou* (265-289), de la dynastie *Tsin* (*Trip. jap.*, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 2 v°). Cf. Bunyiu Nanjio, *Catalogue*, Appendix II, n° 23. — Un court abrégé de ce sûtra a été traduit par De Groot, *Les fêtes annuelles à Emoui*, trad. française, p. 415-416.

[2] 六通, les six abhijñâs. Voyez le *Handbook of chinese Buddhism* d'Eitel.

qui y pourrait porter remède; quoique la renommée de votre piété filiale et de votre obéissance ait ébranlé le ciel et la terre, ni les dieux du ciel, ni les génies de la terre, ni les démons pervers, ni les maîtres hérétiques, ni ceux de la vraie doctrine[1], ni les quatre dieux devarâjas n'y pourraient, eux non plus, porter remède. Il est nécessaire d'avoir la puissance de la force divine de l'assemblée des religieux des dix régions, et alors vous obtiendrez la délivrance. Je vais maintenant vous dire le moyen qu'il faut employer pour secourir et sauver, pour faire que dans tous les mondes de peine soient écartées la tristesse et les souffrances, et que les obstacles créés par les crimes disparaissent. »

Le Buddha dit à Maudgalyâyana : « A l'époque où l'assemblée des religieux des dix régions, le quinzième jour de la septième lune, se livre tout entière à (la dénonciation des fautes de) chacun[2], il vous faut, en faveur de ceux d'entre vos parents en ligne directe pendant sept générations et d'entre votre père et votre mère actuels qui sont dans le danger et dans la peine, réunir des aliments de cent saveurs et les cinq sortes de fruits, des bassins pour se laver, des parfums et des huiles, des réchauds et des lampes, des lits et des objets de literie, rassembler tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde pour le placer dans un vase[3] et en faire une offrande à l'assemblée des religieux

[1] L'expression 道士, qui désignait proprement un docteur taoïste, avait été aussi appliquée aux religieux bouddhistes, dans les premiers temps de leur venue en Chine 佛教初傳此方呼僧爲道士 (comm. de *Tsong-mi*; *Trip. jap.*, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 5 v°). La traduction du *Yu lan p'en king* remontant au IIIe siècle de notre ère, il n'y a rien de surprenant à ce qu'on y rencontre ce terme avec cette acception.

[2] Dans le membre de phrase 僧自恣時, le mot 僧, comme le remarque *Tsong-mi*, doit être erroné; il faut sans doute le remplacer par le mot 共. Quant à l'expression 自恣, elle est fort elliptique; *Tsong-mi* l'explique par la périphrase: 自己之過恣他所舉 « vos propres fautes, laisser les autres vous les reprocher ». A la fin des neuf décades de la retraite d'été, pendant les trois jours qui étaient le 14, le 15 et le 16 de la septième lune, les religieux se réunissaient et chacun d'eux à tour de rôle s'avançait au milieu de l'assemblée en demandant qu'on voulût bien lui dire quelles avaient été les fautes qu'il avait commises afin qu'il pût s'en repentir (cf. *Trip. jap.*, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 6 r°). Comme a eu l'obligeance de me l'indiquer M. Sylvain Lévi, l'expression chinoise traduit le sanscrit pratideçanâ, formation causative que le commentaire explique très exactement.

[3] 盡世甘美以著盆中. Cette phrase du sûtra prouve péremptoirement que le mot 盆 a bien le sens de « vase » dans l'expression 盂蘭盆.

de haute vertu des dix régions. En ce jour-là, l'assemblée de tous les saints, soit ceux qui dans les montagnes atteignent le samâdhi, soit ceux qui ont obtenu le fruit des quatre voies[1], soit ceux qui sous les arbres se conduisent selon la règle, soit ceux qui ont les six pénétrations (abhijñâs), ceux qui ont les maîtrises (vaçitâs), ceux qui se transforment par la puissance de la doctrine (ṛddhi), ceux qui ont entendu la voix (çrâvakas), ceux qui ont compris les causes (pratyeka Buddhas), soit les bhikṣus en qui sont présents en puissance les Bodhissattvas mahâsattvas des dix régions, tous ceux (en un mot) qui font partie de la grande assemblée (mahâsaṃgha) recevront tous d'un cœur unanime la nourriture du pâtra[2]. Pour ce qui est de la conduite de l'assemblée des saints qui renferme en elle toutes les puretés par l'observation des défenses, sa vertu est immense. Quand vous aurez ainsi fait une offrande à ces classes de religieux (au temps où) ils se livrent (à la dénonciation des fautes de) chacun, votre père et votre mère actuels, vos parents en ligne directe pendant sept générations et vos six degrés de parenté obtiendront de sortir des tourments des trois voies[3]; en ce moment même ils seront délivrés et seront tout naturellement vêtus et nourris. Quant à ceux dont les pères et mères sont encore en vie, ils leur assureront cent années de bonheur et de joie; quant aux parents en ligne directe pendant sept générations qui sont déjà morts,

[1] Les quatre voies qui permettent d'obtenir les quatre fruits sont celles qui mènent aux quatre degrés de sainteté appelés: çrotapanna, sakṛdâgâmin, anâgâmin et arhat.

[2] Le texte porte la leçon 鉢和羅 qui est moins usuelle que la leçon 鉢多羅 « pâtra ». *Tsong-mi*, qui indique cette correction de texte, ajoute: « Dans le titre du sûtra, on dit 盌, ce qui est la même chose que 鉢. Au temps où fut faite cette traduction, on se conforma à l'usage et on employa dans le titre le mot 盌; en effet, 盌 et 鉢 sont tous deux des ustensiles. 經題云盌。卽是鉢也。譯時隨俗。題之云盌。盌之與鉢皆是器故 (*Trip. jap.*, vol. XXX 呂, fasc. 4, p. 6 v°). On voit par là que le vase d'avalambana n'était à l'origine pas autre chose que le bol ou pâtra des religieux. — Comme me l'a fait remarquer M. Sylvain Lévy, il est fort possible que la leçon *po-ho-lo* ne soit pas simplement une erreur de transcription, comme le suppose *Tsong-mi*. Elle peut représenter la prononciation authentique en usage dans le pays d'origine de Dharmarakṣa, qui venait du royaume des *Yue-tche*, c'est-à-dire des confins du monde iranien et du monde indien. C'est vers cette époque même en effet que se passe le phénomène phonétique qui substitue dans les langues iraniennes au groupe *tra* originel une altération moderne *hl*. *Pâtra* aurait donc passé par le stage *pahl*, de même que *mitra* est devenu *mihr*; *Parthava*, *Pahlava*; *Baktra*, *Bahl*, etc.

[3] Les enfers, les pretas, les animaux.

ils naîtront parmi les devas; naissant spontanément par transformation, ils entreront dans l'éclat des fleurs célestes et recevront une joie illimitée. »

Alors le Buddha décréta que les religieux assemblés des dix régions commenceraient par donner aux maîtres de maison la formule du vœu pour les parents en ligne directe pendant sept générations, qu'ils pratiqueraient les pensées de samâdhi et qu'ensuite seulement ils recevraient la nourriture [1]. D'abord quand ils auraient reçu la nourriture, ils commenceraient par la placer devant le stûpa du Buddha; les religieux assemblés prononceraient la formule du vœu et concevraient les pensées (de samâdhi), puis ils pourraient recevoir la nourriture.

Alors le bhikṣu Maudgalyâyana [2] et l'assemblée des grands Bodhisattvas éprouvèrent tous une grande joie. Les gémissements, les larmes et les cris de Maudgalyâyana cessèrent en se dissipant; alors ce jour-là même, la mère de Maudgalyâyana obtint d'être délivrée des peines du monde des pretas affamés.

Puis Maudgalyâyana dit encore au Buddha : « Le père et la mère qui m'ont enfanté, moi votre disciple, ont obtenu le bienfait de la puissance des mérites du Triratna, grâce à la puissance de la force divine des religieux assemblés. Mais s'il s'agit de tous les disciples à venir du Buddha, de ceux qui pratiqueront la piété filiale et l'obéissance, pourront-ils eux aussi ou ne pourront-ils pas, en s'acquittant comme il convient (de cette cérémonie) du vase d'avalambana, secourir et sauver leur père et leur mère actuels et leurs parents en ligne directe pendant sept générations? »

Le Buddha dit : « Elle est grandement excellente cette question qui me réjouit. Je voulais précisément vous parler de cela; écoutez donc de nouveau. O hommes excellents, s'il y a des bhikṣus et des bhikṣunis, des rois de royaumes, des héritiers présomptifs, des fils de rois, des grands ministres, des conseillers, des dignitaires des trois grades les plus élevés, des fonctionnaires de tout rang et des gens du commun peuple qui pratiquent la piété et l'affection filiales, il faut que tous, en faveur du père et de la mère encore en vie qui les ont mis au monde, et en faveur de leurs parents défunts en ligne directe

[1] Ces trois actes successifs correspondent aux trois sortes d'actions qui sont celles de la bouche, de la pensée et du corps.

[2] Après le mot bhikṣu, je supprime, comme l'indique une variante accréditée par plusieurs éditions du *Tripiṭaka*, les trois mots 此大會, qui sont ici une superfétation.

pendant sept générations, le quinzième jour du septième mois, jour de joie pour le Buddha, jour où les religieux se livrent à (la dénonciation des fautes de) chacun, placent dans le vase d'avalambana des boissons et des aliments de cent saveurs et les donnent, en faisant leurs prières et leurs vœux, aux religieux des dix régions qui se livrent à (la dénonciation des fautes de) chacun; ils feront ainsi que leur père et leur mère actuellement en vie jouiront d'une longévité de cent années sans avoir de maladies et sans souffrir d'aucune de toutes les douleurs, et que même leurs parents en ligne directe pendant sept générations seront délivrés des peines des pretas affamés, pourront naître parmi les devas et les hommes et jouiront d'un bonheur sans limites. » Le Buddha dit à tous les hommes de bien et à toutes les femmes de bien : « S'il y a des disciples du Buddha qui pratiquent la piété filiale et l'obéissance, ils doivent conserver constamment dans leur pensée le souvenir de leur père et de leur mère et même de leurs parents en ligne directe pendant sept générations. Chaque année, le quinzième jour du septième mois, ils doivent toujours par piété filiale et par obéissance, par affection et par souvenir pour leur père et leur mère qui les ont mis au monde et pour leurs parents en ligne directe pendant sept générations, faire en leur faveur l'offrande du vase d'avalambana au Buddha et aux religieux, afin de répondre au bienfait que leur ont rendu leur père et leur mère en les élevant et en les chérissant. Vous, tous les disciples du Buddha, il est nécessaire que vous observiez cette règle. »

Alors le bhikṣu Maudgalyâyana et les disciples des quatre catégories [1], après avoir entendu ce qu'avait dit le Buddha, s'y conformèrent avec joie.

Tel est ce petit texte qui a pris une singulière importance en Chine, puisqu'il est l'origine de la grande cérémonie du quinzième jour du septième mois où les associations d'avalambana 盂蘭勝會 font les frais de messes et d'offrandes pour le repos des âmes des morts. Mais ce n'est pas en un seul jour de l'année que l'on secourt les infortunés pécheurs réduits à la condition de pretas affamés; toute œuvre pieuse, toute fondation religieuse est une source de mérites qui peut être employée au

[1] Les religieux et les religieuses, les hommes et les femmes laïques.

IMPRIMERIE NATIONALE.

salut des âmes en peine; les associations d'avalambana s'occuperont donc de la réfection et de l'entretien des temples et notre inscription offre précisément cet intérêt de montrer comment, en l'absence d'un budget des cultes, ce sont ces associations locales qui subviennent aux besoins matériels de la religion.

TROISIÈME GROUPE.

LES GROTTES DES MILLE BUDDHAS, PRÈS DE *CHA TCHEOU*.

Les estampages rapportés par M. Bonin sont ici au nombre de quatre; ils représentent des inscriptions qui sont datées respectivement des années 776, 894, 1348 et 1351. Avant d'étudier ces monuments, il importe de signaler, dans la même localité, l'existence d'une autre inscription dont le texte nous est conservé dans le *Si ya choei tao ki* (chap. III, p. 12 r°-14 r°) de *Siu Song;* cette stèle, qui fut érigée devant la « Grotte d'une hauteur sans égale[1] », est datée du quatorzième jour du cinquième mois de la première année *cheng li* (698)[2]; elle célèbre les réparations faites aux niches des Buddhas par un personnage dont le nom de famille était *Li* 李; elle renferme un passage très important qui nous permet de déterminer la date exacte à laquelle les Chinois établirent pour la première fois des sanc-

[1] 莫高窟, littéralement « la grotte par rapport à laquelle aucune n'est haute ». Cf. *Se-ma Ts'ien*, chap. XL, p. 13 v° : 怨莫大焉 « il n'y a pas de plus grand sujet de haine ».

[2] Cette inscription présente cette particularité qu'elle se sert des douze caractères spéciaux inventés en l'an 689 par l'impératrice *Ou* pour remplacer les caractères 照, 天, 地, 日, 月, 星, 君, 臣, 載, 初, 年, 正 (cf. *Tse tche t'ong kien*, 1re année *t'ien cheou*, le 11e mois qui était alors le premier de l'année; chap. CCIV, p. 7 v°; et *Kin tche tsoei pien*, chap. LIII, p 31 r°).

tuaires bouddhiques dans ces grottes; nous y lisons en effet ceci :

莫高窟者。厥初秦建元二年。有沙門樂傳。戒行清虛。執心恬靜。嘗杖錫林野。行至此山。忽見金光。狀有千佛。□□□□□造窟一龕。次有法良禪師。從東屆此。又於傳師窟側。更復營建。伽藍之起。濫觴於二僧。復有刺史建平公東陽王□□□□□□□後合州黎庶。造作相仍。

« Pour ce qui est de la Grotte d'une hauteur sans égale, il y eut d'abord, la deuxième année *kien-yuen* de la dynastie *Ts'in* (366 ap. J.-C.)[1], le çramaṇa *Lo-tsuen;* sa conduite conforme aux défenses était pure et dégagée (des appétits charnels); son cœur bien discipliné était tranquille et calme; tenant le bâton de pèlerin à la main à travers les forêts et les plaines, il marcha et arriva à cette montagne; soudain il vit une apparition qui avait l'éclat de l'or; dans sa forme, il y avait mille Buddhas ○○○○○ il aménagea une grotte. Ensuite il y eut le maître du dhyâna *Fa-leang;* venant de l'Orient, il parvint ici; à son tour, à côté de la grotte du maître (*Lo*)-*tsuen*, il fit lui-même une autre construction. L'érection d'édifices sacrés (saṃghârâma) commença avec ces deux religieux. Puis il y eut le préfet, duc de *Kien-p'ing*, et *Wang* ○○, originaire de *Tong-yang*, ○○○○○ Dans la suite les gens du peuple de l'arrondissement tout entier firent des constructions les uns après les autres. »

Plus loin, cette inscription dit encore :

樂僔法良發其宗。建平東陽弘其迹。推甲子四百他歲。計窟室一千餘龕。

« *Lo-tsuen* et *Fa-leang* furent les initiateurs; *Kien-p'ing* et *Tong-yang*[2] agrandirent les traces laissées par eux. Si on suppute les époques, il y a environ quatre cents années de cela, et si on compte les habitations dans les grottes, on en trouve plus de mille. »

[1] *Tsin chou*, chap. CXIII, p. 3 v° : 興寧三年堅又改元爲建元 « la troisième année *hing-ning* (365), (*Fou*) *Kien* inaugura encore une nouvelle période qu'il appela *kien-yuen* ». La seconde année *kien-yuen* est donc l'année 366.

[2] C'est-à-dire : le préfet, duc de *Kien-p'ing*, et *Wang* ..., originaire de *Tong yang*.

L'auteur du *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 12 r°) raconte que, lorsqu'il visita les grottes des Mille Buddhas, un notable de l'endroit lui dit : « En l'année *koei-mao* de *K'ien-long* (1783), on creusa dans le sable à côté de la montagne et on trouva une stèle brisée sur laquelle se lisaient encore les mots : « Érigé par « le çramaṇa *Lo-tsuen,* la deuxième année *kien-yuen* des *Ts'in* « (366). » Cette stèle disparut ensuite sous le sable. » — Il ne me semble pas qu'il faille attribuer beaucoup d'importance à ce récit, qui a fort bien pu être une invention de quelque cicerone imaginatif; mais, que la stèle de *Lo-tsuen* ait existé ou non, ce qui reste hors de toute contestation, c'est le témoignage de l'inscription de 698 qui nous fournit le nom de *Lo-tsuen* et la date de sa venue en ces lieux.

Abordons maintenant l'examen des inscriptions dont nous avons les estampages.

INSCRIPTIONS DE 776 ET 894.

La stèle placée en dehors de la « grotte du Buddha endormi » 睡佛洞外 a été érigée en 776 pour célébrer les mérites d'un certain *Li T'ai-pin.* Sur le revers, on a gravé en 894 une inscription destinée à commémorer les fondations pieuses d'un membre de la famille impériale des *T'ang.*

Le texte de ces deux inscriptions se trouve dans le *Si yu t'ou tche* (chap. XX, p. 3 v°-6 r°) et dans le *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 14 v°-17 r°). Les estampages de M. Bonin nous ont permis de nous assurer de la parfaite exactitude du déchiffrement de *Siu Song;* c'est ce déchiffrement que nous avons reproduit ici.

千佛巖睡佛洞外有唐李府君修功德碑石質堅緻文多完好

度以建初尺碑高八尺三寸寬三尺三寸篆額四行行三字曰大唐隴西李府君修功德碑記碑之可辨者二十五行行五十二字其前應有一行全缺今載其可辨者飛閣□□霞連依□□居□出人境聖□時照一川星懸□鐘□□□□雷□靈仙鬼物往往而在屬以賊臣千□□寂□□□□地維暴殄天物東自隴坻舊陌走狐兎之羣西盡陽關遺邑聚豺狼之窟□木夜警和門晝扃塔中委塵禪處生草時有住信士朝散大夫鄭王府諮議隴西李太賓其先指樹命氏紫氣度流沙之西刺山騰芳□名感懸泉之下時高射虎人望登龍開國西涼稱藩東晉諮議即興聖皇帝十三代孫遠派天分世濟其美靈根地植代不乏賢六代祖寶隨使持節侍中西陲諸軍事鎮西大將軍領護西戎校尉開府儀同三司沙州牧燉煌公玉門西封邑三千戶曾祖達皇燉煌司馬其後因家焉祖操皇大黃府車騎將軍考奉國皇昭武校尉甘州和平鎮將早逢昌運得展雄材一命是淩雲之資百齡懷捧日之慶垂條布穎業繼弓裘築室連閎里成冠蓋難兄令弟卓然履道之賢翼子謀孫宛爾保家之主諮議天授淳粹神假正直交遊仰其信鄉黨稱其仁義泉深沉酌而不竭道氣虛遠感而遂通嘗以爲挹江海者難測其深淺望乾坤者不究其方圓況色空皆空性相無相豈可以名言悟豈可以文字知夫然故方丈小室默然入不二之妙智度大

道法爾表無念之眞以其虛谷勝聲洪鐘應物所以魔宮山坼佛日天
開愛水朝清昏衢夜曉一音演法四衆隨緣直解髻珠密傳心印凡依
有相即是所依若住無爲還成有住由是巡山作禮歷險經行盤迴未
周軒轞口斷刻削有地締構無人遂千金貿工百堵興役奮鎚聾壑楬
石聒山素涅盤像一鋪如意輪菩薩不空冐索菩薩各一鋪畫報恩天
請問普賢菩薩文殊師利菩薩東方藥師西方淨土千手千眼觀世音
菩薩彌勒上生下生如意輪不空冐索等變各一鋪賢刼千佛一千軀
初坏土塗旋布錯彩豁開石壁儼現金容本自不生示生於千界今則
無滅示滅于雙林考經尋源備物象設梵王奔世佛母下天如意聖輪
圓轉三有不空妙索維持四生人其報恩天則請問六牙象寶搖紫珮
以棲眞五色獸王載青蓮而捧聖十二上願列於淨刹十六觀門開其
樂土大悲來儀於鷲嶺慈氏降跡於龍華丕休哉千佛分身聚成沙界
八部敷衆重圍鐵山希夷無聲悉窣欲動爾其簷飛雁翅砌盤龍鱗雲
霧生于戶牖雷霆走於階陛左豁平陸目極遠山前流長河波映重閣
風鳴道樹每韻苦空之聲露滴禪池更澄清淨之趣時節度觀察處置
使開府儀同三司御史大夫蔡國公周公道洽生知才膺命世清明內
照英華外敷氣邁風雲心懸日月文物居執憲之重武威當杖鉞之雄
括囊九流住持十信爰因蒐練之暇以申禮敬之誠揭竿操矛闖戟以
從蓬頭胼脇傍車而趨熊羆啟行鵷鸞陪乘隱隱軫軫蕩谷搖川而至
於斯窟也層軒九空複道一帶前引簫唱上干雲霓雖以身容身投跡
無地而舉足口足登天有階目窮二儀心出三界有若僧政沙門釋靈
悟法師即諮議之愛弟也戒珠圓明心鏡朗徹學探萬偈辯折千人出

火宅於一乘破空遣相指化城於四坐虛往賓歸於是引兄大賓弟朝
英姪子良子液子望子羽等拜手於堦下法師及姪僧志融斂袂於堂
上曰主君恤人求瘼戡難濟時井稅且均家財自給是得旁開虛洞橫
敞危樓將以翼大化將以福先烈休庇一郡光昭六親況祖孫五枝圖
素四殺堂構免墜詒厥無慚非石何以表其貞非文何以紀其遠且登
高能賦古或無遺遇物斯銘今豈遐弃紛然遞進來以求蒙蔡公乃指
精廬而謂愚曰操斧伐柯取則不遠屬詞比事固可當仁仰恭指歸俯
就誠懇敢□□其狂簡庶髣髴於眞宗□大歷十一年龍集景辰□□

其碑陰爲唐李氏再修功德碑額篆書四行行六行王

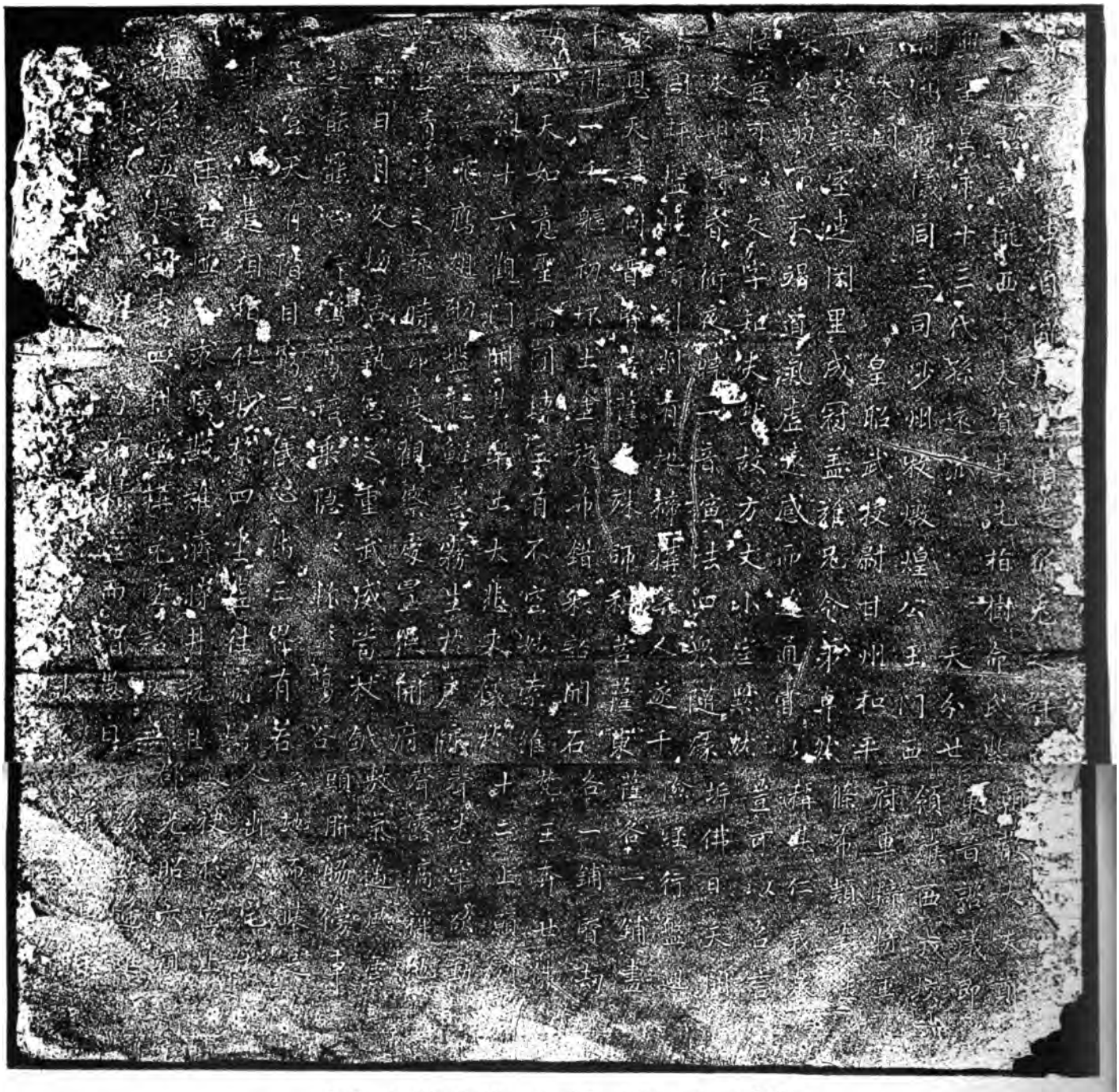
□有十五曰辛未建妹夫鄉貢
明經攝燉煌州學博士陰庭誠
三字曰唐宗子隴西李氏再修功德記碑正書可辨者二十八行行
十三字前後似各有一行全缺末行字不依格今載其可辨者□□
□□□

內觀察處置押蕃落營田支度等使金紫光祿大夫特進食邑二千戶
實封三百戶賜紫金魚袋南陽張公諱義潮慕公之高望藉公之文武
於是乃爲秦晉遂申伉儷之儀將奉承祧世祚潘陽之美公其時也始
蒙表薦因依獻摭撥鄉親拜彤廷宣宗臨軒問口所以公具家諫面奏
王階上亦沖融破顏羣公愕視乃從別勅授涼州司馬檢校國子祭酒
兼御史中丞賜紫金魚袋錫金銀寶貝詔命陪臣乃歸戎幕口口餘載
河右麾戈拔幟抉囊龍韜盡展克復神烏而一戎衣殄勍寇于河蘭馘
獯戎于澣鰕鄉海加以隴頭霧卷金河泯湍瀨之波蒲海梟鯨流沙弛
列烽之患復天寶之口孫致唐堯之壽域晏如也百城無拜井之虞十
郡豐登吏士賀來蘇之政此乃三槐神異百辟稀功英雄半千名流万
古公又累蒙朝獎恩渥日深方佩隼口用堅磐石勳猷未萃俄已云亡
享齡五十有二終於燉煌之私弟亡叔僧妙弁在蕃以行高才峻遠邇
瞻依名達戎王贊普追召特留在內兼假臨壇供奉之号口以擅持談
柄海辯吞流恩洽燉煌庇庥家井高僧寶月取以爲儔僧叡餘蹤扇於
河隴亡妣氾氏太夫人龍沙鼎鼐盛族孤標庭訓而保子謀孫軌範而
清資不乏承家建業荐累代而揚名閥閱聯綿長緒帝王之室今乃逝
矣佳譽存焉故府君贈右散騎常侍生前遇三邊無警四人有暇於東
皋命駕傾誠謁先人之寶剎迴顧粉壁念疇昔之遺蹤瞻禮玉豪歎紅
樓之半側豈使林風透闥埃塵寶座之前峗嶺陽烏曝露荼毗之所嶝
道之南復有當家三窟今亦重修泥金華石篆籀存焉於是乃慕良工
訪其杞梓貿材運斧百堵俄成魯國班輸親臨勝境雲霞大豁寶砌崇
墉未及星環斯構矗立雕簷化出巍峩不讓于龍宮懸閣重軒曉方口

於日際其功大矣筆何宣哉亡兄河西節度衙推兼監察御史明達天
與孤貞松筠比節懷文挾武有張賓之策謀破虜擒姧每得玉堂之術
曾朝絳闕敷奏金鸞指畫山川盡蹤橫于天險兄明德任沙州錄事參
軍操持吏理六曹無阿黨之言深避四知切慕乘鷗之咏兄明詮燉煌
處士今古滿懷灑落卿雲之彩口先効義光騰矞露之文五柳[illegible]御閑
居慕逍遙於莊老夫人南陽郡君張氏即河西萬戶侯太保張公弟十
四之女溫和雅暢淑德令聞深遵陶母之仁至切齊眉之操先君歸覲
不得同赴於京華外族留連各分飛於南北於是兄亡弟喪社稷傾淪
假手託孤幾辛勤於苟免所賴太保神靈辜恩勦斃重光嗣子再整遺
口雖手刱大功而心全弃致見機取勝不以爲懷乃義立姪男秉持旄
鉞惣兵戎於舊府樹勳績于新墀內外肅清秋豪屏迹慶豐山踴呈瑞
色於朱軒陳覇動容歎高口壯室四方嚮義信結隣羌運籌不媿於梓
橦貞烈豈慙於世婦間生神異成太保之徽猷雖處閨門寔謂丈夫之
女然心悟道併弃樊籠巡禮仙巖彩[illegible]御圖鐐於喘口于時頓捨青鳧
市紫金于上國解瓔珞弃珠珍銷金鈿於廊廡運噓橐於庭際乃得玉
豪朗耀光衛有頂之峯寶相發輝直抵大羅之所長男使持節沙州諸
軍事口沙州刺史兼節度副使檢校右散騎常侍御史大夫上柱國宏
愿輔唐憂國政立祥風忠孝頗懇于君親禮讓靡忘於伯玉六條布化
千里隨車人謌來暮之謠口頌龔黃之績次男使持節瓜州刺史墨離
軍押蕃落等使兼御史大夫宏定文武全材英雄賈勇晉昌要險能布
頗牧之威巨野大荒屏盪匈奴之迹挾纊口口於士卒泯燧不媿於襄
陽都河自注神知有道之君積貯万廂東郡著雕金之好次男使持節

IMPRIMERIE NATIONALE.

甘州刺史兼御史中丞上柱國宏諫飛馳拔拒唯慶忌而難儔□□穿
楊非由基而莫比洎分符於張掖攻𢧐𢧐恤惸孤布皇化於專城懸魚
發詠次男朝議郎前守左神武軍長史兼侍御史宏益三端俱備六藝
精通工書有類𢧐𢧐□□繇碎札連芳於射戟□深特達文雅而德重
王音于時豐年大稔星使西臨親抵燉煌頒宣聖旨內常侍□□□□
□□玉裕稱克珣副倅師大夫稱齊珙判□□大夫□思同偕□□□
□樞密杞材遐耀天威呈祥塞表因鑿樂石共紀太平余所不□□然
狂簡□□□□□元年歲次甲寅拾月庚申朔伍日甲子缺宋國缺伊
西等州節度使兼司徒張淮深妻弟前沙瓜伊西□河□徒□檢校□
□□□兼御史大夫缺史缺等州節度使兼御史大夫缺按甲寅爲昭
宗乾寧
元年



Grottes des Mille Buddhas, inscription de l'an 776 après J.-C.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 m. 45; largeur, 0 m. 65.

N° VII. — Inscription de 776.

Notice gravée sur pierre pour célébrer les mérites accomplis par *Li*, notable de la préfecture, originaire du *Long-si*, sous la grande dynastie *T'ang*.

○○○

loups. L'arbre de ○ pendant la nuit fut inquiet; la porte de l'harmonie pendant le jour fut fermée. L'intérieur de la pagode tomba en poussière; sur l'emplacement de la contemplation (dhyâna) poussèrent des herbes.

En ce temps il y eut un homme de grande foi nommé *Li T'ai-pin*, qui était originaire du *Long-si* et qui avait les titres de *tch'ao-san-ta-fou* et de conseiller dans le palais du roi de *Tcheng*. Son ancêtre avait désigné un arbre pour en tirer le nom de sa famille[1] et l'émanation violette se transporta jusqu'à l'ouest des Sables mouvants; traversant les montagnes, il fit jaillir le ○ parfumé; sa renommée frappa d'étonnement au bas des sources suspendues. Son époque exalta celui qui tuait les tigres à coups de flèches[2]; les hommes mirent leur espoir dans celui qui montait sur les dragons. Il fonda un royaume dans le *Leang* occidental; il se proclama vassal des *Tsin* orientaux[3]. Le conseiller (*Li T'ai-pin*) n'est autre que le descendant à la treizième génération de l'empereur *Hing-cheng*[4].

Les rameaux éloignés se détachèrent naturellement et les générations (successives) contribuèrent à la beauté (de cette famille). La tige surnaturelle

men 玉門縣 s'applique à une localité qui est à 140 *li* à l'ouest de *Sou tcheou* 肅州 et se trouve donc reporté plus à l'orient qu'à l'époque de *Hiuen-tsang* et surtout qu'à l'époque des *Han*.

[1] *Li* 李 signifie «prunier». Ici il est fait allusion à une anecdote de la vie légendaire de *Lao-tse;* la mère de *Lao-tse* le mit au monde près d'un prunier; comme il savait parler dès sa naissance, il montra cet arbre en disant qu'il en prenait le nom (cf. St. Julien, le *Livre de la voie et de la vertu*, p. xxiii). On sait que *Lao-tse* était regardé comme un ancêtre des empereurs de la dynastie *T'ang* dont le nom de famille était *Li*.

[2] On raconte du général *Li Koang* († 125 av. J.-C.) qu'il tua plusieurs fois des tigres à coup de flèches (*Se-ma Ts'ien*, chap. cix, p. 2 v°). Ce *Li Koang* fut l'ancêtre à la seizième génération de *Li Hao* 未詳 (cf. *Tsin chou*, chap. lxxxvii, p. 1 r°), qui fut le fondateur, en l'an 400 ap. J.-C., de la dynastie des *Leang* occidentaux 西涼. On verra plus loin que *Li T'ai-pin* est regardé par l'auteur de l'inscription comme un descendant des souverains de la dynastie des *Leang* occidentaux. — On sait d'ailleurs que la dynastie *T'ang* elle-même se rattachait aux *Leang* occidentaux, et *Li Yuen* 李淵 était issu de *Li Hao* à la septième génération (*Kieou T'ang chou*, chap. 1, p. 1 r°).

[3] *Li Hao*, fondateur de la dynastie des *Leang* occidentaux, reconnut en effet la suzeraineté de la dynastie *Tsin*. Les *Leang* occidentaux disparurent dès l'année 420.

[4] L'empereur *Hing-cheng* 興聖皇帝 n'est autre que *Li Hao* fondateur de la dynastie des *Leang* occidentaux; ce titre posthume lui fut décerné en 743; cf. *T'ang chou*, chapitre v, 2ᵉ année *t'ien-pao*.

s'implanta dans le sol et d'âge en âge elle ne manqua pas de sages (pour la représenter)[1].

L'ancêtre (de *Li T'ai-pin*) à la sixième génération, (*Li*) *Pao*, fut, sous les *Soei*, porteur d'un insigne de délégation, chargé d'administrer les affaires militaires dans la Marche d'Occident, général en chef pacificateur de l'Occident, commandant militaire exerçant l'autorité et la protection sur les *Jong* occidentaux, *k'ai-fou-i-t'ong san-se*, gouverneur de *Toen-hoang*, dans l'arrondissement de *Cha;* à l'ouest de *Yu-men*[2] il reçut en apanage un territoire de trois mille foyers.

Son bisaïeul, (*Li*) *Ta*, fut *se-ma* impérial de *Toen-hoang*. Ses descendants le considèrent comme le chef de la famille.

Son grand-père, (*Li*) *Ts'ao*, fut général impérial des chars et des cavaliers dans le grand palais impérial.

Son père défunt, (*Li*) *Fong-kouo*, eut les titres de *tchao-ou hiao-wei* impérial, et de général de la garnison de *Ho-p'ing*, dans l'arrondissement de *Kan*. De bonne heure il rencontra une brillante destinée; il parvint à déployer des talents remarquables. Dès la première charge qu'il reçut, il fit preuve de capacités égales aux nuages élevés; dans sa vieillesse, il posséda le bonheur de recevoir dans ses mains le soleil[3]. Faisant retomber ses tiges, il répandit ses épis[4]; (chez ses descendants) l'art se continua de fabriquer des arcs et des vêtements de fourrure[5]. (Sa postérité) construisit des maisons (si nombreuses

[1] Cette formule revient souvent dans le style des inscriptions (cf. Une inscription du royaume de *Nan-tchao*, 766 ap. J.-C., trad. fr., p. 50 et p. 65-66).

[2] Sur la passe *Yu-men* 玉門關, cf. p. 259, n. 2.

[3] Le soleil symbolise ici l'empereur; recevoir dans ses mains le soleil, c'est aider l'empereur, et, par conséquent, occuper une haute charge à la cour. Cf. *San kouo tche*, chap. XIV, p. 2 r°, commentaire : «*Tch'eng I*, quand il était jeune, rêva souvent qu'il était monté sur le *T'ai chan* et que dans ses deux mains il recevait le soleil 程昱少時常夢上泰山兩手捧日. *Tch'eng I* pensa à part lui que c'était extraordinaire et le raconta à *Siun Yu* ... Plus tard, *Siun Yu* le révéla à l'empereur *T'ai-tsou*. Celui-ci dit (à *Tch'eng I*): «Vous devez finir par être comme mon «ventre et mon cœur.»

[4] C.-à-d. qu'il eut de nombreux enfants.

[5] Cette phrase signifie que les enfants héritèrent des talents de leur père; elle s'explique par un texte du *Li ki* (chap. *Hio ki*) : 良冶之子必學爲裘。良弓之子必學爲箕。«Le fils d'un habile fondeur apprend nécessairement à confectionner des vêtements garnis de fourrures; le fils d'un ouvrier habile à faire des arcs apprend nécessairement à façonner des vans» (trad. Couvreur, t. II, p. 42).

que) les portes formaient une file continue; le quartier était plein de bonnets et de dais (de fonctionnaires)[1]. Frères aînés qui avaient peine (à maintenir leur rang)[2] et frères cadets éminents, d'une manière très élevée furent des sages qui marchèrent dans la droite voie. Fils servant de soutien et petits-fils de bon conseil, d'une manière docile présidèrent à la protection de la famille.

Pour ce qui est du conseiller (*Li T'ai-pin*), les devas lui avaient donné la pureté; les esprits lui avaient prêté la droiture. Ceux qui étaient en relations avec lui admiraient sa bonne foi; les gens de son pays natal célébraient sa bonté. La source de sa justice était profonde; elle versait à boire sans s'épuiser; l'influence de sa conduite était lointaine; elle émouvait et aussitôt pénétrait.

Il s'habitua à considérer que celui qui puise de l'eau dans le *Kiang* ou dans la mer a peine à en estimer la profondeur et que celui qui regarde de loin le ciel et la terre ne perçoit pas leur forme carrée ou ronde; à combien plus forte raison, (lorsqu'il s'agit de pensées telles que celles-ci :) « le vide de la forme (rûpa) n'est autre que le vide universel; la caractéristique (lakṣana) de la nature n'est autre que l'absence de caractéristique », comment peut-on comprendre cela par des mots et des paroles, comment peut-on le connaître par les caractères de l'écriture? C'est pourquoi donc, dans la cellule carrée de dix pieds de côté[3], d'une manière silencieuse on entre dans le mystère sans égal; la grande voie de la perfection de la connaissance (prajñâpâramitâ) conformément à la Loi montre la vérité inconcevable. Grâce aux sons victorieux (qui ont retenti dans) la profonde vallée[4], grâce aux êtres qui ont répondu à la grande cloche, le palais des démons s'est à cause de cela effondré comme une montagne et le soleil du Buddha s'est épanoui comme le ciel. L'eau des affections[5] s'est purifiée le matin; le carrefour sombre s'est illuminé la nuit.

[1] De nombreux membres de cette famille étaient fonctionnaires.

[2] Les frères aînés avaient des frères cadets si remarquables qu'ils avaient peine à maintenir leur supériorité. Dans la biographie d'un certain *Wang Tao* 王導, l'histoire des *Tsin* (*Tsin chou*, chap. LXV, p. 6 r°) parle des deux petits-fils de ce personnage; l'aîné était surnommé *Fa-hou* et le cadet *Seng-mi;* les gens disaient en parlant d'eux: «Ce n'est pas que *Fa-hou* ne soit pas parfait, mais *Seng-mi* lui rend difficile d'être frère aîné» 法護非不佳。僧彌難爲兄。

[3] La cellule du religieux bouddhique.

[4] C'est-à-dire: «grâce aux enseignements de la religion bouddhique».

[5] L'eau des affections mondaines.

Un seul son répand la Loi; les quatre multitudes[1] suivent les causes. Directement on détache la perle de la chevelure enroulée au sommet de la tête; secrètement on transmet le sceau du cœur. Toutes les fois qu'on s'appuie sur ce qui est sensible[2], on est ce sur quoi on s'appuie; mais si on se fixe sur le non-composé[3], on devient au contraire ce qui possède la fixité.

A la suite de ces (réflexions), (*Li T'ai-pin*) parcourut les montagnes et accomplit les adorations; il traversa les parages difficiles et pratiqua les actes (de dévotion). Avant que sa tournée fût revenue à son point de départ, quand son char grillagé n'avait point encore cessé (d'avancer), il trouva un endroit propre à recevoir des sculptures, mais il n'y avait aucun homme qui fût étroitement uni à lui. Alors au prix de mille livres d'or il engagea des artisans et cent stûpas s'élevèrent et s'alignèrent. Les marteaux bondissants assourdirent les vallées; les pierres qu'on soulevait remplirent de fracas les montagnes.

On modela une représentation du Nirvâṇa, une de Cintâcakra bodhisattva[4] et une d'Amoghapâça bodhisattva[5]. On peignit une image de chacun des sujets suivants : les hommes répondant aux bienfaits et les devas demandant à interroger[6], Samantabhadra bodhisattva[7], Mañjuçrî bodhi-

[1] Les quatre multitudes 四衆 sont, d'après le dictionnaire numérique *Kiao tch'eng fa chou*, les bhikṣus, les bhikṣuṇis, les upâsakas et les upâsikâs.

[2] Littéralement «ce qui a des caractéristiques» 有相.

[3] Dans le style bouddhique, l'expression 無爲 correspond au terme sanscrit asaṃskṛta «non composé». Dans le style taoïste, elle signifie «le non-agir».

[4] Dans le titre de divers sûtras on retrouve le nom de 觀自在如意輪菩薩 que Bunyiu Nanjio (*Catalogue*, n°s 538, 1394, 1402) traduit Avalokiteçvara-cintâcakra-bodhisattva; mais la concordance est hypothétique et ne se fonde pas sur des textes sanscrits.

[5] Le nom d'Amoghapâça 不空羂索 figure dans le titre des sûtras 312-317 et 1002 du *Catalogue*, de Bunyiu Nanjio.

[6] 報恩天請問. Plus loin, on trouvera la phrase: 人其報恩天則請問. Il semble donc qu'ici le mot 人 «hommes» ait été omis avant le mot 報; je l'ai rétabli dans la traduction.

[7] 普賢菩薩. Samantabhadra bodhisattva est la divinité adorée sur le mont *Ngo-mei* 峨眉山, dans le *Se-tch'oan*. Dans la tour du monastère *Wan-nien se* 萬年寺 sur le mont *Ngo-mei*, on voit aujourd'hui encore un éléphant colossal en cuivre blanc surmonté de la statue de Samantabhadra (cf. C. E. Bonin, *Le mont Omei*, *Bull. de géogr. hist. et descr.*, 1899, n° I, p. 70; E. Colborne Babber, *A journey of exploration in western Ssŭ-ch'uan*, p. 32-33). Une des miniatures d'un manuscrit sanscrit de l'Université de Cambridge représente de même Samantabhadra assis sur l'éléphant (cf. A. Foucher, *Étude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, p. 120-121 et pl. VI, n° 2).

sattva[1], Bhaiṣajyaguru de l'Orient[2], le Sukhâvatî de l'Occident[3], Avalokiteçvara bodhisattva aux mille mains et aux mille yeux[4], la naissance supérieure[5] et la naissance inférieure de Maitreya, Cintâcakra, Amoghapâça.

Pour les mille personnages des mille Buddhas du kalpa des Sages, on commença par modeler l'argile humide, puis on y étendit les diverses couleurs; spacieusement on dégagea les parois de pierre; majestueusement on fit apparaître le visage d'or. On commença à l'origine au non-né, puis on montre les naissances dans les mille régions; maintenant, ce n'est pas la destruction; puis on montre la destruction sous les deux arbres[6]. On examina les sûtras et on rechercha les sources (littéraires) pour disposer les êtres et figurer les scènes : voici le roi Brahma qui s'enfuit du monde et la mère du Buddha qui descend du ciel; la roue sainte qui accomplit les désirs fait évoluer en rond les trois mondes[7]; le lien mystérieux qui n'est pas vide attache en les reliant les quatre sortes d'êtres[8]; les hommes répondent donc aux bienfaits, tandis que les devas demandent à interroger[9]; le joyau de l'éléphant à six défenses[10] agite ses ornements violets en supportant le Véritable; le roi des

[1] 文殊師利菩薩. Mañjuçrî est la divinité adorée sur le mont *Ou-t'ai* 五臺山, dans le nord du *Chan-si* (cf. Edkins, *Chinese Buddhism*, p. 236-238; *Religion in China, A journey to Wu-tai shan in 1872, Annales du musée Guimet*, t. IV, p. 250-303; W. W. Rockhill, *Pilgrimage to the great Buddhist sanctuary of North-China, repr. from the Atlantic Monthly for June 1895*). C'est aussi en Chine (Mahâcîna) et sur les cinq pics (Pañca-çikha = 五臺) qu'est placé Mañjuçrî par les légendes de deux des miniatures publiées par A. Foucher (*Étude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, p. 114).

[2] 東方藥師. Sur les Bodhisattvas rois ou maîtres de la médecine, cf. Waddel, *Lamaism*, p. 353-354, Bunyiu Nanjio, *Catalogue*, n°s 170-173 et 305.

[3] Cf. Bunyiu Nanjio, *Catalogue*, n° 199.

[4] Cf. Bunyiu Nanjio, *Catalogue*, n°s 318-320.

[5] La naissance supérieure 上生 est la naissance de Maitreya dans le ciel Tuṣita; la naissance inférieure 下生 est sa naissance sur la terre. Cf. Bunyiu Nanjo, *Catalogue*, n°s 204 et 205.

[6] Les deux arbres çâlas à l'ombre desquels le Buddha entra dans le Nirvâṇa.

[7] Les trois mondes du désir, de la forme et de ce qui est sans forme.

[8] Les quatre sortes d'êtres sont ceux qui naissent 1° d'un œuf 卵生, 2° d'un fœtus 胎生, 3° de l'humidité 濕生, 4° spontanément 化生.

[9] Cf. p. 263, n. 6.

[10] Dans le *Caddanta jâtaka*, le Bodhisattva apparaît sous la forme d'un éléphant blanc à six défenses (cf. Feer, *Journ. asiatique*, janv.-fév. 1895, p. 50-52). Il est à remarquer cependant que, dans notre texte, l'éléphant est, non le Buddha lui-même, mais la monture du Buddha, puisqu'on nous dit qu'il supporte le Véritable.

animaux (peints) des cinq couleurs porte le lotus bleu et l'offre au saint. Les douze vœux suprêmes[1] sont rangés dans le temple pur; les seize portes de la contemplation (samâdhi)[2] ouvrent leur domaine de joie (sukhâvatî). Le grand Compatissant (Mahâkaruṇa = le Buddha) vient en personne sur le Pic du Vautour (gṛdhrakûṭa); le Charitable (Maitreya) fait descendre les traces de ses pas près de (l'arbre aux) Fleurs de Dragon (nâgapuṣpa)[3].

Spectacle grandiose et heureux! les mille Buddhas divisant leurs corps se rassemblent et se réalisent dans les mondes (nombreux comme les grains) de sable; les huit catégories[4], répandant leurs multitudes, entourent de plusieurs rangs les montagnes de fer; sans voix et sans couleur[5], (ces personnages) n'émettent aucun son; mais voici qu'avec un léger murmure[6], ils veulent se remuer. Pour prendre des analogies, les bords des toits volent comme les ailes de l'oiseau de proie; les pavements ont des sinuosités semblables à des écailles de dragon. Les nuages et les brouillards se produisent devant les portes et les fenêtres; le tonnerre et la foudre marchent sur les degrés des escaliers. A gauche s'étend une plaine unie à l'extrémité de laquelle l'œil aperçoit des montagnes lointaines; sur le devant coule un grand fleuve dont les flots réfléchissent les pavillons à plusieurs étages. Le vent chante dans les arbres de la Bodhi et constamment il harmonise les sons du mal et du vide; la rosée

[1] 十二上願. Le dictionnaire numérique *Kiao tch'eng fa chou* donne une liste de douze grands vœux 十二大願 prononcés par Bhaiṣajyaguru vaidûryaprabhâsa tathâgata 藥師瑠璃光如來 au temps où il était Bodhisattva.

[2] On trouve dans le dictionnaire numérique une énumération de seize aspects du développement (des quatre vérités) 十六行觀 qui correspond à une liste de la Mahâvyutpatti, § 54. De Harlez en a donné la traduction dans son *Vocabulaire bouddhique sanscrit-chinois* (*T'oung pao*, t. VIII, p. 376).

[3] Quand Maitreya aura obtenu l'intelligence et sera devenu Buddha, il s'assiéra sous l'arbre aux Fleurs de Dragon. Cet arbre est haut de quarante *li* et s'étend aussi sur quarante *li* (*Fa yuen tchou lin*, chap. XVI, p. 15 v°).

[4] D'après le dictionnaire numérique *I tai king la luen che fa chou*, les huit catégories 八部 comprennent les devas, les nâgas, les yakṣas, les gandharvas, les garuḍas, les kinnaras et les mahoragas.

[5] Cf. *Lao-tse*, *Tao te king*, trad. Julien, p. 47.

[6] A propos de l'expression 窸窣, le *P'ei wen yun fou* cite un passage du *Yeou yang tsa tsou* où est racontée l'histoire d'un homme qu'une épine avait blessé au pied au moment où il traversait le désert; «soudain il y eut un objet chassé par le vent qui passa devant lui avec un léger murmure 忽有風吹物。窸窣過其前; il le saisit, en entoura son pied et n'eut plus de mal».

IMPRIMERIE NATIONALE.

tombe goutte à goutte dans l'étang du dhyâna et clarifie davantage l'agrégat de pureté [1].

En ce temps, l'honorable *Tcheou*, qui avait les titres de *tsie-tou koan-tch'a tch'ou-tche-che*, *k'ai-fou-i t'ong-san-se*, *yu-che-ta-fou*, duc du royaume de *Ts'ai*, avait une raison semblable à la connaissance qu'on possède de naissance [2]; il avait des capacités telles qu'il aurait pu commander au monde [3]. Sa clarté pure éclairait intérieurement; son élégance parfaite se répandait extérieurement. Son énergie surpassait le vent et les nuages; son cœur était aussi haut que le soleil et la lune. Dans les affaires civiles, il se trouvait avoir la gravité de celui qui tient en main la justice [4]; en fait de prestige militaire, il égalait la bravoure de celui qui tient la hache d'armes [5]. Il réunissait en lui les neuf enseignements [6]; il maintenait fermement les dix sortes de foi [7]. Il profitait des loisirs que lui laissaient les exercices militaires pour développer la sincérité des rites et du respect.

On dressa les perches et on brandit les lances; on réunit les pertuisanes pour lui faire cortège; les têtes échevelées et les côtes se touchant, on se plaça des deux côtés de son char et on avança. Les ours et les ours rayés ouvraient la

[1] C'est-à-dire l'étang plein d'eau.

[2] Cf. *Luen yu*, XVI, 9 : 生而知之者上也 «ceux qui de naissance possèdent la connaissance sont les hommes de la classe la plus haute».

[3] Cf. *San kouo tche*, chap. I, p. 1 v° : 天下將亂。非命世之才。不能濟也。 «L'empire va être troublé; excepté l'homme capable de commander au monde, nul ne pourrait le sauver.»

[4] L'expression 執憲 s'applique à celui qui rend la justice. *Ts'ien Han chou*, chap. LXXIV, p. 6 r° : Le *t'ing-wei Yu Ting-kouo* rend la justice avec exactitude et équité; dans tout l'empire les gens reconnaissent d'eux-mêmes qu'ils ne sont pas lésés.» 廷尉于定國執憲詳平。天下自以不寃。 — Une des dénominations sous lesquelles on connaît le ministère de la justice 刑部, est 憲部 (*Dict. chinois-français* du P. Couvreur, p. 128).

[5] Cf. *Chou king*, Harangue de *Mou* : 王左杖黃鉞。 «Le roi tenait de la main gauche la hache d'armes jaune».

[6] 九流. Les neuf courants de doctrine sont ceux des écoles 1° des lettrés, 2° des taoïstes, 3° du *yn* et du *yang*, 4° des lois, 5° des dénominations, 6° de *Mo-tse*, 7° de la politique, 8° éclectique, 9° de l'agriculture. Cf. *Ts'ien Han chou*, chap. XXX, p. 9 v°-18 v°.

[7] Les dix sortes de foi 十信 sont, d'après le dictionnaire numérique *Kiao tch'eng fa chou* : 1° 信 (adhimukti); 2° 念 (smṛti); 3° 精進 (vîrya); 4° 慧 (prajñâ), 5° 定 (samâdhi); 6° 不退 (avivarta); 7° 回向 (pariṇâmanâ; conf. LAVALLÉE-POUSSIN, *Bouddhisme*, p. 108, n° 1); 8° 護法 (dharmapâlana); 9° 戒 (çila); 10° 願 (praṇidhâna).

marche, les faisans et les hérons accompagnaient l'équipage. Très abondant et très sinueux, (le cortège) ébranlait les gorges et agitait les vallées; puis il arriva à cette grotte. Les maisons à étages[1] étaient vides au nombre de neuf (sur dix)[2]; le chemin surélevé (s'étendait) en un seul ruban. En avant marchaient des joueurs de flûte et des chanteurs; (les sons de cette musique) en haut atteignaient les nuages et l'arc en ciel. Quoique chaque personne fût complaisante pour la personne (voisine), on n'avait pas la place pour poser la trace de ses pas; en levant un pied au-dessus de l'autre pour monter au ciel, il y avait des escaliers. L'œil pénétrait jusqu'au fond des deux principes[3]; le cœur sortait des trois mondes[4].

Il y avait alors un chef de religieux, le çramaṇa et çakyapoutra (nommé) le Maître de la Loi *Ling-ou;* il était le frère cadet chéri du conseiller (*Li T'ai-pin*). La perle des défenses était (chez lui) ronde et limpide; le miroir du cœur était (chez lui) clair et pur. Son savoir avait examiné dix mille gâthas; son discernement eût humilié mille hommes. Il était sorti de la demeure de feu sur le véhicule unique et avait brisé le vide et chassé les apparences; il avait montré le rempart de la transformation sur les quatre trônes[5], et l'irréel s'en était allé tandis que revenait la réalité.

Alors donc, conduisant avec lui son frère aîné (*Li*) *T'ai-pin*, son frère cadet (*Li*) *Tch'ao-yng* et ses neveux *Tse-leang*, *Tse-ye*, *Tse-wang* et *Tse-yu*, ils saluèrent au bas des escaliers; le Maître de la Loi et son neveu, le religieux *Tche-yong*, réunirent leurs manches[6] au haut de la salle. Ils dirent (à l'honorable *Tcheou*): « Votre Seigneurie a compassion des hommes et s'informe des malades; elle triomphe des difficultés et sauve son époque; les impôts sur les puits sont équitables et les fortunes des familles sont suffisantes. Ainsi on a pu ouvrir de côté une grotte profonde et élever en travers une tour d'une

[1] L'expression 層軒 désigne ici, non des chars, mais des maisons. Cf. un passage d'une poésie de *Tchang Kieou-ling*, cité dans le *P'ei wen yun fou:* 山城本孤峻。憑高結層軒。 «La ville de la montagne se dressait déjà solitaire et élevée; tout au haut on a construit des maisons à étages.»

[2] L'expression 九空 s'explique par la locution 十舍九空 «sur dix demeures, il y en avait neuf de vides». Pour voir défiler le cortège, presque tous les habitants avaient quitté leur maisons.

[3] 二儀, le Ciel et la Terre.

[4] 三界, les trois mondes du désir, de la forme et de ce qui est sans forme.

[5] 四座.

[6] C'est-à-dire aussi qu'ils se saluèrent en étendant les mains.

hauteur effrayante; on se propose par là d'aider à la grande régénération; on se propose par là de rendre heureuse la gloire de nos prédécesseurs; l'excellence (de cette fondation religieuse) protège toute une province; son éclat illumine les six degrés de parenté. D'ailleurs, de l'aïeul aux descendants il y a eu cinq générations (pendant lesquelles) les plans ont été faits pour quatre temples[1]; (ainsi) les salles et les constructions ont évité de tomber en ruine; les instructions laissées (par les morts) ne furent pas couvertes de honte. Si ce n'est une stèle, qu'est-ce qui témoignera de la réalité (de cette œuvre méritoire)? Si ce n'est la littérature, qu'est-ce qui en commémorera la lointaine influence? Aussi bien quand on s'est élevé haut, on est capable de faire une composition littéraire; dans l'antiquité, s'il est des faits qui ne soient pas tombés dans l'oubli, c'est qu'on rencontre des monuments où il y a de telles inscriptions; comment renoncerait-on (à cet usage)? »

En grand nombre ils vinrent les uns après les autres pour me demander (de rédiger cette notice). Le duc de *Ts'ai*[2] me montra alors les habitations pures et me dit: « Quand on manie une hache pour tailler un manche (de hache), on n'a pas à aller loin pour prendre son modèle[3]. Pour ce qui est de trouver des expressions appropriées aux choses, assurément vous devez en être capable. »

Levant la tête, j'honorai le but indiqué; baissant la tête, je rencontrai une absolue sincérité; je me permis (de retrancher ou d'ajouter) ce qui était superflu ou insuffisant pour que cela pût peut-être ressembler au véritable ancêtre[4] ○.

Érigé la onzième année *ta-li* (776), le dragon se posant sur *king-tch'en*, ○○○ le quinzième jour *sin-wei*.

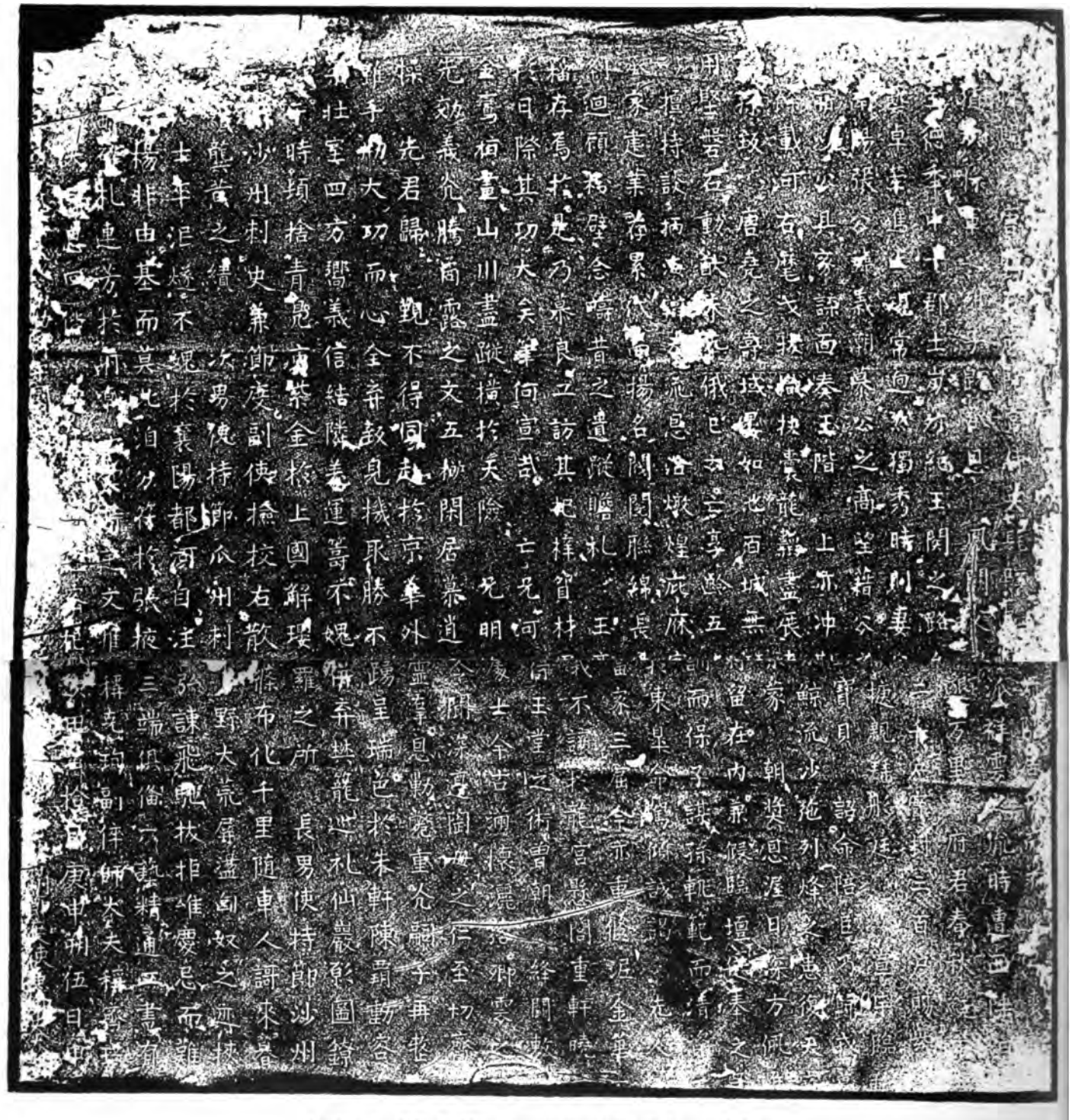
Yn T'ing-kie, mari de la sœur cadette, *hiang-kong*, instruit dans les livres classiques, faisant fonctions de directeur des études de l'arrondissement de *Toen-hoang*, lettré au vaste savoir.

[1] Le *Si yu t'ou tche* donne ici la leçon 剎.

[2] L'honorable *Tcheou* dont il a été question plus haut (cf. p. 266, l. 3-4).

[3] Puisque la hache elle-même qu'on tient en main peut servir de modèle. Cf. *Che king*, section *Kouo fong*, livre XV, ode 5. Ici le sens de la phrase est que celui à qui on demande de rédiger une inscription n'a qu'à décrire le temple qu'il a sous les yeux.

[4] C'est-à-dire: pour que ma composition littéraire ne fût pas indigne du Buddha.



Grottes des Mille Buddhas, inscription de l'an 894 après J.-C.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 1 m. 45 ; largeur, 0 m. 63.

N° VIII. — Inscription de l'année 894.

Cette inscription, comme nous l'avons dit, est gravée sur le revers de la stèle dont nous venons d'étudier la face.

Le titre est ainsi conçu :

Stèle commémorant l'acte méritoire de réparer une construction accompli par M. *Li*, originaire du *Long-si*, membre de la famille impériale des *T'ang*.

On peut distinguer 28 colonnes de texte qui comptent chacune 63 mots; tant au commencement qu'à la fin, il semble qu'il y ait une colonne entièrement effacée.

○○○○○○ préfecture ○ enregistrer, très vaste, certes ○○○○○○○ agiter ○○○ ○○○○○○ roi ○ descendant ○ grand-père ○○○○ grand ○○○○ *se*, *lang-tchong*, gratifié du fourreau rouge en forme de poisson ○○○○○○○○○○○○○ se soumit à (la dynastie) *T'ang;* on lui conféra le titre posthume de *yeou-san-ki-tch'ang-che*. Hommes éminents [1], quadriges caracolants ○○○ surnaturel. Tous, en examinant l'antiquité et ses paroles admirables, fixèrent leur cœur sur la simplicité de (l'école des) lettrés. Les uns montèrent les degrés fleuris et, à l'envi, s'élevèrent jusqu'à la réputation d'avoir enlevé ○ ; leur savoir littéraire combattit dans la salle du gouvernement et chaque fois atteignit le but de l'examen du premier rang. Quoiqu'il faille dire que, exilés dans un pays conquis, ils demeurèrent chez les barbares, cependant ils ne laissèrent pas péricliter les talents qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres [2]; si, peu de temps ils furent à la tête ○○ , cependant leur rang vint immédiatement après celui de général. Les fils recevaient les bienfaits à la porte du phénix; les pères étaient choisis

[1] Le mot 髦 a ici le sens d'« élevé, éminent » qu'il a dans certains textes du *Che king* (Legge, *C. C.*, vol. IV, p. 377 et 443). Dans une poésie de *Kia Tche* (ap. *P'ei wen yun fou*), on lit : « Notre dynastie céleste est riche en hommes éminents » 天朝富英髦. Dans une poésie de *Yen Wei* : « Maintenant le premier ministre se sert d'hommes éminents » 如今相府用英髦.

[2] Littéralement : ils ne laissèrent pas tomber (l'art de fabriquer) des arcs et des vêtements de fourrure. Pour l'explication de cette allusion littéraire, voyez plus haut, p. 261, n. 5.

pour occuper (des places qui conféraient le droit de porter le bonnet) de zibeline et de cigale[1]. La porte rouge[2] (de cette famille) n'aurait pas eu honte devant (la famille qui eut) cinq (de ses membres nommés) marquis[3]; les pertuisanes plantées en terre[4] (qui marquaient l'entrée de leur demeure)

[1] Le bonnet de zibeline et de cigale 貂蟬 était ainsi nommé parce qu'on supposait que celui à qui on le conférait possédait les qualités de ces deux animaux. Le *Kou kin tchou* 古今注, cité dans le *P'ei wen yun fou*, dit : « Le *tiao chan* (zibeline et cigale) est une partie de costume *Hou* (barbare); le mot *tiao* (zibeline) prend en considération le fait que (la zibeline) a des bigarrures, mais qui ne sont pas très apparentes; qu'elle est extérieurement souple et frêle, mais qu'elle est, en réalité, ferme et forte; le mot *chan* (cigale) prend en considération le fait que (la cigale) est pure et dégagée de la matière (car elle ne se nourrit que de rosée) et qu'elle connait les changements (du temps.) » 貂蟬胡服也。貂者取其有文采而不炳煥。外柔弱而內剛勁也。蟬者取其清虛識變也。 On trouve cette expression employée dans le passage suivant du *Ts'ien Han chou* (chap. XXXVI, p. 12 v°) : « Maintenant, dans la seule famille *Wang*, il y a vingt-trois hommes qui montent sur des chars à roues rouges et à essieux ornés; ceux qui portent (des habits) verts et violets et (des bonnets) de zibeline et de cigale rempliraient tout l'intérieur d'une maison. Comme les écailles d'un poisson, (ils se serrent) à gauche et à droite (de l'empereur). (Dans cette famille), le général en chef a en main les affaires et exerce l'autorité; les cinq marquis sont d'une arrogance et d'une prodigalité excessives. » 今王氏一姓乘朱輪華轂者二十三人。青紫貂蟬充塞帷內。魚鱗左右。大將軍秉事用權。五侯驕奢僭盛。

[2] La porte rouge 朱門 était un privilège honorifique conféré par l'empereur à des familles éminentes. Voy. p. 271, n. 1, la note relative aux « neuf gratifications ». Dans une poésie de *Tou Fou* 杜甫, citée dans le *P'ei wen yun fou*, on lit : « (Dans les maisons à) porte rouge on sent la mauvaise odeur du vin et de la viande (qui sont en trop grande abondance et qui se gâtent), tandis que sur les chemins sont les ossements de ceux qui sont morts de froid. » 朱門酒肉臭路有凍死骨。

[3] Les cinq marquis sont ceux qui étaient membres de la famille *Wang* à l'époque des *Han* antérieurs. Voyez plus haut, lignes 34-35 de la note 1.

[4] 樹戟. Le droit d'avoir des pertuisanes plantées en terre à l'entrée de la maison était une distinction honorifique, comme l'attestent les textes suivants : *T'ang chou*, chap. CXXII, p. 7 r° : « (*Wei Pin*) fut nommé *yn-ts'in koang-lou ta-fou* et fut au rang des officiers du cinquième degré; au même moment, (*Wei*) *Tcho* (son frère aîné) était gouverneur du *Ho-tong*, son cousin (*Wei*) *Yeou* fut nommé *yeou-kin-ou-wei tsiang-kiun*, et (*Wei*) *T'ao* fut précepteur en second de l'héritier présomptif. Les quatre palais (de ces quatre personnages) eurent en même temps l'honneur d'avoir le droit de ranger des pertuisanes (à leur porte) » 四第同

étaient plus honorées que les plus nobles clans. Ainsi les racines et les ramifications furent particulièrement prospères; cette famille continua sans interruption à porter la coiffure et la robe des hauts fonctionnaires. Elle reçut les neuf gratifications diverses[1]; dans son cours, elle eut des ramifications qui possédèrent la réalité des nuages d'heureux augure.

En ce temps, il arriva que la Marche d'Occident[2] fut submergée et disparut[3] ○○. Pendant la période *tche-té* (756-757), le territoire des dix commanderies s'effondra; on supprima et on coupa le chemin de la Passe de Jade[4]; cela dura en tout pendant deux cycles[5]. Quand l'évolution correspondit au commencement de la période *ta-tchong* (847-859), la prospérité centrale ouvrit la voie; c'était l'année où la planète du Métal (Vénus) brille et rayonne. La transformation opérée par le souverain se propagea et fut harmonieuse; elle pénétra jusqu'aux huit vastes étendues[6]; au loin, elle humecta les montagnes neigeuses; elle se prolongea jusqu'à dix mille *li* de distance.

Le sage était alors seulement à l'âge tendre où l'on vient de prendre le bonnet viril[7]; ses talents littéraires se manifestaient d'une manière éminente; il agissait ou s'abstenait suivant la règle constante; vaste était son exceptionnelle perfection.

時列戟. — *T'ang chou*, chap. CCVII, p. 1 r° : « (Les eunuques) qui répondirent aux volontés impériales reçurent souvent le titre de généraux, officiers du troisième degré, et rangèrent les pertuisanes devant leur porte » 列戟于門.

[1] Le *P'ei wen yun fou*, citant une glose au commentaire de *Kong Yang* sur le *Tch'oen ts'ieou*, dit : « D'après les rites, il y a neuf gratifications 九錫 : la première est le char et les chevaux 車馬; la seconde, le vêtement (honorifique) 衣服; la troisième, l'orchestre de musiciens 樂則; la quatrième, la porte rouge 朱戶 (cf. p. 270, note 2); la cinquième, le droit à être admis sur les escaliers (qui menaient à la salle du trône?) 納陛; la sixième, le droit d'avoir des gardes du corps 虎賁; la septième, l'arc et les flèches 弓矢; la huitième, les deux haches d'armes 鈇鉞; la neuvième, le vin de millet aromatisé 秬鬯. »

[2] Sur l'expression 西陲, cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome II, p. 4, n. 1.

[3] C'est-à-dire qu'elle fut conquise par les barbares.

[4] *Yu-men koan*; cf. p. 259, n. 2.

[5] Cent vingt ans. — D'après le *Kieou T'ang chou*, le Territoire à l'ouest du Fleuve fut en la possession des Tibétains depuis la période *k'ien-yuen* (758-759) jusqu'à l'année 850 (cf. Bushell, *The early history of Tibet*, *Journ. Roy. As. Soc.*, *N. S.*, vol. XII, p. 525-526).

[6] L'expression 八宏 désigne les pays barbares qui se trouvent aux quatre points cardinaux et dans les quatre directions intermédiaires entre ces quatre points.

[7] Il était donc âgé de vingt ans. Cf. *Li ki*, chap. *k'iu li* 二十曰弱冠.

Or, en ce temps, le père de (celle qui devait être) sa femme, l'honorable *Tchang*, dont le nom personnel était *I-tch'ao*[1], qui était originaire de *Nan-yang*, qui avait les titres de *tsie-tou-koan-nei-koan-tch'a-che* des onze arrondissements du *Ho-si* et du *Long-yeou*, *tch'ou-tche-che*, *ya-fan-lo-che* et *yng-t'ien-tche-tou-che*[2], qui était *kin-tse koang-lou ta-fou* et spécialement promu, qui avait un fief de deux mille foyers et un apanage réel de trois cents foyers, qui était gratifié du fourreau violet et or en forme de poisson, admira les hautes espérances que faisait naître l'honorable et mit sa confiance dans ses talents civils et militaires. Alors donc ils devinrent comme *Ts'in* et *Tsin*[3] et ils célébrèrent les cérémonies des épousailles[4] pour qu'à l'avenir quelqu'un fût chargé de prendre soin des sacrifices aux tablettes ancestrales[5] et pour

[1] Ce *Tchang I-tch'ao* 張義潮, beau-père du personnage en l'honneur de qui fut gravée cette inscription, n'est point pour nous un inconnu. C'est lui en effet, qui, étant gouverneur de *Cha tcheou*, s'était décidé, en l'année 850, à rompre avec les Tibétains et à faire sa soumission aux *T'ang*; c'est donc lui qui permit aux Chinois de rentrer en possession du Territoire à l'Ouest du Fleuve; *Siuen tsong* combla *Tchang I-tch'ao* de faveurs et il n'y a rien de surprenant à ce qu'un tel personnage ait pu donner sa fille en mariage à un membre de la famille impériale. En 861, *Tchang I-tch'ao* obtint que le pays de *Leang tcheou* 涼州 se rattachât à l'empire. *Tchang I-tch'ao* vint en personne à la cour en 867, et y mourut; son neveu *Tchang Hoai-chen* 張淮深 fut désigné par la cour de Chine pour lui succéder dans le commandement de *Cha-tcheou* qui avait reçu alors le nom de *Koei-i kiun* 歸義軍. Le *T'ang chou* chap. CCXVI, *b*, p. 8 v°), auquel nous empruntons ces renseignements, fait mourir *Tchang Hoai-chen* (et non *Tchang I-tch'ao*, comme le dit, par erreur, BUSHELL, *J. R. As. Soc., N. S.*, vol. XII, p. 526) en 872; notre inscription, comme le remarque *Siu Song* (*Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 19 v°), prouve l'inexactitude de cette date, puisque, à la fin du texte de ce monument qui est de l'année 894, *Tchang Hoai-chen* est encore mentionné comme vivant (cf. p. 288, n. 1).

[2] Les mots 等使 qui terminent cette énumération prouvent que le mot 使 doit être placé à la fin de chacun de ces titres.

[3] Les anciens États féodaux de *Ts'in* et de *Tsin* s'étaient alliés par des intermariages, cf. *P'ei wen yun fou* (à l'expression 潘楊): « (Les familles) *P'an* et *Yang* furent célèbres par leur concorde qui durait de génération en génération; (les royaumes de) *Ts'in* et *Tsin* furent renforcés par la continuité de leurs intermariages. » 潘楊稱代睦。秦晉忝姻連。

[4] L'expression 伉儷 se retrouve dans le *Tso tchoan*, 11e année du duc *Tch'eng*; LEGGE, *Chinese Classics*, vol. V, p. 376 *a*.

[5] Dans l'édit rédigé par *Chen Yo* 沈約 pour la nomination d'un héritier présomptif (ap. *P'ei wen yun fou*), on lit : « Depuis les sages princes de l'antiquité jusqu'à nos jours, on n'a jamais manqué de nommer un successeur présomptif et

que, de génération en génération, on jouît de la belle harmonie de *P'an* et de *Yang*[1].

L'honorable, en ce temps, eut pour la première fois le bonheur d'être l'objet d'un rapport qui le recommandait (au trône); grâce à cela, il vint offrir (à l'empereur) son butin[2]. En personne il se prosterna dans la salle rouge. *Siuen-tsong* (847-859) s'approcha de la balustrade[3] et lui demanda o qui il était; l'honorable détailla sa généalogie[4], et, face à face (avec l'empereur), l'exposa sur les degrés de jade. Le souverain, de son côté, se montra gracieux et abandonna son air sévère. La foule des courtisans fut décon-

d'instituer un héritier légitime pour garder le trône et se charger des sacrifices aux ancêtres. » 自昔哲后降及近代莫不立儲樹鏑守器承祧。

[1] Au lieu de 陽, lisez 楊. Il y a ici une allusion aux mariages qui avaient, à plusieurs reprises, créé des liens entre la famille *P'an* et la famille *Yang*, comme l'atteste la phrase suivante de l'Éloge funèbre de *Yang Tchong-ou* par *P'an Yo* (IVe siècle ap. J.-C.) : « Grâce à la faveur que j'eus d'être apparenté à vous héréditairement pendant trois générations, et au fait que votre tante devint ma femme, la concorde des familles *P'an* et *Yang* eut une raison pour se produire. » 藉三葉世親之恩而子之姑余之伉儷焉潘楊之睦自有來矣。

[2] La présentation du butin 獻捷 au souverain se faisait, dit le *Tso tchoan* (31e année du duc *Tchoang*), lorsqu'un seigneur avait remporté une victoire sur un des peuples barbares des quatre points cardinaux.

[3] Dans l'expression 臨軒, le mot 軒 ne signifie pas « char »; le dictionnaire de *K'ang-hi* lui donne l'acception suivante : « Dans la salle, au bord du toit, là où les chevrons recourbés se relèvent particulièrement et où il n'y a pas de maîtresse poutre horizontale, c'est ce qu'on appelle 軒. Quand le Fils du Ciel ne se tient pas sur son trône, mais qu'il se place sur la terrasse unie, on dit qu'il s'approche du *hien* 臨軒. » Ainsi le mot 軒 désigne proprement une partie de la toiture qui est en avant de la salle; quand l'empereur quittait son trône et se rendait en avant de la salle, on disait qu'il s'approchait du *hien;* à cet endroit se trouvait une petite balustrade, qui, étant placée au-dessous du *hien*, s'appelait 軒檻. Dans le *Ts'ien Han chou* (chap. LXXXII, p. 3 r°), on lit que « l'empereur *Yuen* (48-33 av. J.-C.), étant malade, ne s'occupait plus du gouvernement et ne songeait plus qu'à prendre plaisir à la musique; parfois il faisait disposer au bas de la salle des tambours; le Fils du Ciel s'approchait en personne de la balustrade 自臨軒檻上 et lançait des balles de cuivre pour en frapper les tambours ».

Dans le texte de notre inscription, le fait que l'empereur se lève de son trône et s'approche de la balustrade qui était sur le devant de la salle, est une marque de faveur exceptionnelle qu'il donne à son interlocuteur.

[4] Le mot 謀 est ici l'équivalent du mot 牒.

IMPRIMERIE NATIONALE.

certée en voyant ce spectacle. Alors, à la suite d'un édit spécial, on le nomma *se-ma kien-kiao* de *Leang tcheou*, chargé des libations dans le *Kouo tse* (*kien*)[1], et en même temps *ya-che tchong-tch'eng;* on lui conféra le fourreau violet et or en forme de poisson; on le gratifia d'or, d'argent, d'objets précieux et de richesses; un édit lui donna le titre de « doublement sujet[2] ». Alors il s'en retourna au campement militaire.

Après plus de ○○ années, (dans le territoire) à droite (c'est-à-dire à l'Ouest) du Fleuve, on donna le signal aux lances[3]. Il arracha des étendards[4] et enleva des sacs[5]; sa stratégie de dragon[6] se déploya entièrement. Pour vaincre

[1] Cette fonction existe encore aujourd'hui; cf. MAYERS, *The Chinese Government*, n° 249. — A l'origine, on chargeait de faire les libations la personne qui, dans une assemblée, était regardée comme la plus honorable; c'est ainsi que *Se-ma Ts'ien*, parlant d'un personnage appelé *Siun K'ing*, nous dit que par trois fois il fut chargé de faire les libations 三爲祭酒 (*Mém. hist.*, chap. LXXIV, p. 3 r°); plus tard, ce fut une fonction régulière; ainsi *Lieou Pi*, roi de *Ou* (mort en 154 av. J.-C.; cf. *Mém. hist.*, traduction française, t. III, p. 98), était chargé des libations pour la famille *Lieou*, c'est-à-dire pour la famille impériale 吳王濞爲劉氏祭酒 (commentaire au texte précité de *Se-ma Ts'ien*).

[2] Le héros de l'inscription est mis sous les ordres de son beau-père *Tchang I-tch'ao*, qui était comme un seigneur dépendant de l'empereur; il est donc doublement sujet.

Cette expression date de l'époque féodale où les seigneurs étaient autonomes et ne se rattachaient au Fils du Ciel que par un lien de vassalité (cf. *Se-ma Ts'ien*, traduction française, tome III, p. 23, p. 428, etc.).

[3] C'est-à-dire que la guerre fut déchaînée.

[4] Allusion à un stratagème de *Han Sin*, marquis de *Hoai-yn*, qui se fit poursuivre par les ennemis et profita de ce que leur camp était vide pour y envoyer une troupe d'élite qui enleva leurs étendards et les remplaça par les étendards rouges des *Han* (cf. *Se-ma Ts'ien*, chap. XCII, p. 3 r°).

[5] 抉囊. Allusion à un exploit de ce même *Han Sin*, qui enleva des sacs formant un barrage pour accabler les ennemis sous une masse d'eau (*Se-ma Ts'ien*, chap. XCII, p. 4 v°). Le *P'ei wen yun fou* cite à ce sujet la phrase suivante, d'un certain *Lou Tche* : « *Han Sin* enleva les sacs pour écraser les ennemis et gagna d'être honoré à la cour des *Han*. » 韓信決囊以摧敵。取貴漢朝。 — Dans notre inscription, ce passage signifie donc que le héros qu'on vante sut recourir dans la guerre à des stratagèmes aussi ingénieux que ceux de *Han Sin*.

[6] Le *P'ei wen yun fou* énumère six sortes de stratégies 六韜, qui sont : 1° la pacifique 文; 2° la guerrière 武; 3° la stratégie de dragon 龍; 4° de tigre 虎; 5° de léopard 豹; 6° de chien 犬.

et reprendre (le pays de) *Chen-niao* [1], il n'eut qu'à revêtir une seule fois l'habit militaire [2]. Il anéantit les violents brigands à *Ho* et à *Lan* [3]; il coupa les oreilles gauches aux *Hiun-jong* [4] dans le *Han-hai*. Bien plus, à l'extrémité de *Long* [5], les brouillards se replièrent [6] et à *Kin-ho* [7] on détruisit les flots torrentueux; dans le lac *P'ou* [8] on décapita le monstre marin [9] et dans le *Lieou cha* (sables mouvants) on se relâcha de l'anxiété causée par les files de signaux de feu [10]. On retrouva la ○○ de (l'époque) *t'ien-pao* [11]; on fit venir la terre

[1] Le *T'ang chou*, chap. XL, p. 8 r°, cite l'arrondissement de *Chen-ou* 神烏, qui dépendait de *Leang tcheou* 涼州 et le dictionnaire de *Li Tchao-lo* le place sur le territoire de la préfecture actuelle de *Leang-tcheou*, dans le *Kan-sou*. Le *Kieou T'ang chou* (chap. XL, p. 27 v°), de même que notre inscription, écrit *Chen-niao* 神鳥 au lieu de *Chen-ou*.

[2] Cf. *Tchong-yong*, chap. XVIII, § 2; LEGGE, *C. C.*, vol. I, p. 264 : « Le roi *Ou* n'eut qu'à revêtir une seule fois son armure pour s'emparer de l'empire. » 壹戎衣而有天下。

[3] *Ho tcheou* 河州 est aujourd'hui la préfecture secondaire de *Ho* 河, préfecture de *Lan-tcheou*, province de *Kan-sou*. — *Lan-tcheou* 蘭州 correspond à la ville préfectorale de *Lan-tcheou*.

[4] 獯戎. Le dictionnaire *Koang yun* (cité dans le dict. de *K'ang-hi*) dit : « Sous les *Hia*, on les appelait *Hiun-yu* 獯鬻; sous les *Tcheou*, *Hien-yun* 獫狁; sous les *Han*, *Hiong-nou* 匈奴 ». — Mencius, I, *b*, 3 : « *T'ai-wang* servit les *Hiun-yu* » 太王事獯鬻. — *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome I, p. 30, n. 5 et p. 214, donne les leçons 薰育 et 葷粥.

[5] 隴頭. Le massif des montagnes *Long* se trouve dans les préfectures actuelles de *Kong-tch'ang*, de *P'ing-leang* et de *Fong-siang*, et forme la limite entre les provinces de *Chàn-si* et de *Kan-sou*.

[6] Les brouillards se replient, et par conséquent le ciel redevient pur. Parmi les exemples que le *P'ei wen yun fou* donne de cette expression, le plus simple est celui-ci : « Dans les huit régions sauvages, les brouillards se replient; aux quatre extrémités, les nuages s'élèvent. » 八荒霧卷。四表雲騫。

[7] La sous-préfecture de *Kin-ho* 金河 était au sud de l'actuel *Koei-hoa-tch'eng* 歸化城.

[8] 蒲海. Cette expression pourrait désigner soit le lac Barkoul ou *P'ou-lei hai* 蒲類海, soit le Lop-nor ou *P'ou-tch'ang hai* 蒲昌海. Il est probable qu'ici l'auteur de l'inscription a en vue le lac Barkoul.

[9] Le monstre marin qui cause les tempêtes. « On décapita le monstre marin et on apaisa les flots sombres » 斬鯨安溟波, dit un poète cité dans le *P'ei wen yun fou*.

[10] L'arrivée de l'ennemi était signalée par des feux qui s'allumaient les uns après les autres, de distance en distance, et transmettaient ainsi la nouvelle avec la plus grande rapidité.

[11] La période *t'ien-pao* (742-755) est une des périodes les plus glorieuses de l'époque des *T'ang*. Après les mots 天寶之, deux caractères sont illisibles; le *Si yu choei tao ki* croit que le second est le caractère 孫, mais cela est peu vraisemblable.

de longévité[1] de *Yao*, (seigneur de) *T'ang*[2]; tel fut le calme dont on jouit. Dans les cent villes, on n'eut plus l'inquiétude de se prosterner devant les puits[3]; dans les dix commanderies, la moisson poussa abondante. Officiers et soldats louèrent le gouvernement qui venait leur rendre la vie[4]. Ce fut là une merveille divine digne des trois *sophora*[5], un mérite extraordinaire digne des cent princes[6]. Sa vaillance fut supérieure à un demi-millier d'hommes; sa renommée se répandra sur dix mille antiquités. En outre, l'honorable reçut à plusieurs reprises les encouragements de la cour; les bienfaits dont il fut humecté furent de jour en jour plus profonds. Il venait de recevoir le droit de porter (l'étendard orné d')éperviers[7], (distinction) qui raffermissait

[1] 壽域 «la terre de longévité» désigne le pays où l'on vit longtemps parce que nulle guerre ne vient y abréger la destinée humaine. Dans une inscription de *Sie Tao-heng* (ap. *P'ei wen yun fou*), on lit : «Faire venir le monde sur le chemin facile; introduire le peuple nombreux dans la terre de longévité.» 致世俗于淳塗。納烝民于壽域。 Et dans une poésie de *Tou Fou* : «Les huit régions sauvages deviennent une terre de longévité; une seule inspiration fait tourner le vaste ciel.» 八荒開壽域。一氣轉洪鈞。

[2] Cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., tome I, p. 42, n. 1.

[3] Cette phrase signifie que les villes ne furent plus assiégées et n'eurent plus à souffrir du manque d'eau; elle fait allusion à un événement qui est raconté dans le chap. XLIX, p. 7 r°, du *Heou Han chou* : En l'an 75 de notre ère, le commissaire chinois *Keng Kong* se trouva assiégé dans Kachgar par les *Hiong-nou* et fut à court d'eau; il fit creuser un puits de 150 pieds de profondeur, mais sans trouver d'eau; alors, revêtu de ses habits officiels, il se rendit auprès du puits et se prosterna par deux fois en priant en faveur de ses soldats; au bout d'un moment, une source d'eau jaillit.

[4] Cf. *Chou king*, chap. *Tchong-hoei tche kao*, LEGGE, *C. C.*, vol. III, p. 181 : «Notre prince est venu et nous avons été rendus à la vie.» 后來其蘇。

[5] Le mot 槐 désigne l'arbre appelé par les botanistes *Sophora japonica* (Bretschneider, *Plants mentioned in classical works*, n° 546). Les trois *sophora* symbolisent les trois hauts dignitaires appelés les trois ducs du palais 三公. On voit en effet, dans le *Tcheou li* (trad. BIOT, t. II, p. 348) que, «en face des trois *sophora* est la place où se tiennent les trois ducs du palais» 面三槐三公位焉。 D'après le commentaire, il y aurait ici un jeu de mots, et le *sophora*, dont le nom est *hoei*, rappellerait l'affection *hoai* que les trois ducs du palais sont censés avoir pour le peuple 槐之言懷也。

[6] L'expression 百辟 désigne l'ensemble des seigneurs 諸侯 dans le *Che king*; cf. LEGGE, *C. C.*, vol. IV, p. 441, 483, etc.

[7] Cf. *Tcheou li*, chap. XXVII, trad. BIOT, t. II, p. 134 : 鳥隼爲旗 «l'oiseau (le phénix) et l'épervier sont (les marques distinctives du drapeau appelé) *yu*».

la pierre inébranlable[1]; mais ses actions glorieuses n'avaient point encore atteint leur apogée, lorsque soudain on annonça sa mort; il avait joui de cinquante-deux années de vie. Il mourut dans son palais privé[2] à *Toen-hoang*[3].

Son oncle défunt, le religieux *Miao-pien*, fut, chez les barbares, à cause de l'élévation de sa conduite et de l'éminence de ses talents, un objet d'admiration et un appui pour les autres hommes au loin et au près. Sa renommée pénétra jusque chez le roi des *Jong*, le *btsanpo*, qui l'envoya chercher et le retint dans son palais[4]; il lui donna en même temps le titre de « celui qui s'approche de l'autel pour faire les offrandes ». o par sa maîtrise du manche de la discussion[5]; de sa dialectique vaste comme la mer, et du courant (de son éloquence) qui absorbait tout, le bienfait se répandit sur *Toen-hoang;* ce fut une protection qui rendit prospère sa famille et son voisinage. Le religieux éminent *Pao-yue* le prit pour son compagnon. Les traces qui sont restées de la sagesse de ce religieux ont été un éventail (rafraîchissant) pour la région de *Ho* et de *Long*.

Sa mère défunte, la *t'ai-fou-jen*, née *Fan*, fut le grand trépied de la région du *Long*(*-toei*) et du *Cha*(*-mo*)[6], l'illustration singulière d'un clan florissant.

[1] La pierre inébranlable paraît désigner ici la réputation ou la gloire du héros.

[2] 弟 est ici pour 第 «demeure princière».

[3] A partir d'ici, l'inscription fait successivement l'éloge de plusieurs personnes, les unes décédées, les autres encore en vie, qui furent apparentées au défunt.

[4] Ce passage est intéressant parce qu'il montre les relations étroites qui subsistaient entre les habitants de *Cha tcheou* et les Tibétains.

[5] Le 談柄, littéralement «le manche de la discussion», devait être une sorte de baguette que l'orateur tenait en main pour accentuer ses gestes. Dans une poésie faite par un certain *Yu Sin*, à l'occasion des funérailles d'un religieux (citée dans le *P'ei wen yun fou*), on lit : «Dans la boîte de jade, s'est cassé le manche de la discussion; du fleuve suspendu (c'est-à-dire de la bouche du religieux) d'où jaillissait comme un fleuve d'éloquence, est tombé l'aiguillon de la dialectique» 玉匣摧談柄。懸河落辯鋒。. — Dans l'ouvrage bouddhique intitulé *Tch'oan teng lou*, on trouve la phrase suivante (citée dans le *P'ei wen yun fou*) : «Le maître de la Loi *Ta-lang*, du temple *Si-yan*, chaque fois qu'il soutenait une discussion, tenait dans sa main une branche de pin dont il se servait comme de manche de la discussion.» 棲雲寺大朗法士。每談論。手執松枝以爲談柄。 — Dans notre inscription, la phrase signifie simplement que le religieux *Miao-pien* était un maître dans l'art de la discussion.

[6] L'expression 龍沙 se retrouve à la fin de la biographie de *Pan Tch'ao* dans le *Heou Han chou*, dans une phrase où

Elle donna ses instructions dans sa demeure, protégea ses fils et s'occupa de ses petits-fils; elle imposa une règle et ceux qui furent chargés de fonctions importantes ne manquèrent pas (parmi ses descendants). Elle continua la famille et affermit le patrimoine; elle fut une recommandation pour plusieurs générations et éleva haut sa réputation. Ses titres de gloire furent constants et prolongés; ils agrandirent et continuèrent la maison des empereurs et des rois. Maintenant certes elle s'en est allée, mais sa belle renommée subsiste.

L'ancien honorable[1], on lui conféra le titre posthume de *yeou san-ki tch'ang-che;* quand il était encore en vie, il se trouva que les trois frontières[2] n'étaient plus inquiètes, que les quatre catégories sociales[3] jouissaient du repos; dans les rizières orientales[4] il ordonna d'atteler son équipage; il épuisa sa sincérité pour aller rendre visite aux temples précieux construits par ses ancêtres. Considérant les murs enduits de chaux, il songea aux vestiges laissés par l'antiquité; adorant les poils de jade[5], il déplora que la tour

elle est symétrique de l'expression 葱雪. Le commentaire dit : «Ce sont les monts des oignons (*Ts'ong ling*) et les montagnes neigeuses (*Hiue chan*); l'amas du dragon (*Long toei*) et le désert de sable (*Cha mo*).» 葱嶺雪山龍堆沙漠也。— L'«amas du dragon» ou, plus exactement, l'«amas du dragon blanc» 白龍堆 est aussi un nom qui désigne le désert; on le trouve mentionné à diverses reprises dans le chapitre du *Ts'ien Han chou* sur les contrées d'Occident.

[1] Le personnage ainsi désigné doit être le père du héros célébré par l'inscription.

[2] Le *P'ei wen yun fou* cite un certain nombre d'exemples de l'expression 三邊. Les trois frontières doivent être celles du Nord, du Sud et de l'Ouest; la mer limitant la Chine à l'Est, il n'y a pas lieu de parler de cette quatrième frontière.

[3] 四人 est l'équivalent de 四民 «les quatre classes sociales», qui sont les lettrés, les laboureurs, les artisans et les marchands.

[4] A l'expression 東皐, le *P'ei wen yun fou* cite une phrase d'une composition littéraire où il est dit : «On laboure la terre fertile des rizières orientales» 耕東皐之沃壤兮. Un commentateur dit : «Des champs sous l'eau, c'est ce qu'on appelle *kao;* quant au mot *tong*, il implique l'idée de printemps.» 水田曰皐東者取其春意。 On voit par là que l'expression «rizières orientales» ou «rizières printanières» doit simplement désigner les champs cultivés, la campagne.

[5] 玉豪 doit être lu 玉毫 (de même que, p. 283, n. 1, 秋豪 = 秋毫). Les poils de jade sont mentionnés au début de la préface du *Si yu ki*, qui a été écrite par *Yu Tche-ning* (et non par *Tchang Yen;* cf. *Revue critique*, 6 avril 1896, p. 263-264) : 玉毫流照 «Les poils de jade répandirent leur éclat». Dans notre inscription elle-même, on lira plus loin :

rouge[1] fût à moitié renversée. Comment aurait-il pu permettre que, devant les trônes précieux, la poussière fût introduite par le vent de la forêt; que l'endroit des incinérations[2] fût exposé aux ardeurs du soleil[3] (venant) des hautes montagnes? Au sud du chemin de la montée, il y avait encore trois grottes appartenant à cette famille; jusqu'à maintenant d'ailleurs, on les avait entretenues; les caractères *tchoan-tcheou*[4] écrits sur une belle pierre avec de l'or en pâte étaient bien conservés. Alors donc il engagea de bons artisans; il rechercha les bois de saule et de catalpa dont ils avaient besoin; il acheta des matériaux et fit mouvoir les haches. Les cent murs furent soudain achevés, comme si *Pan Chou*[5], du royaume de *Lou*, se fût occupé en personne de ce succès. Le vaste édifice qui s'élève jusqu'aux nuages et aux lueurs du soir, les escaliers

乃得玉毫朗耀 «Elle obtint le brillant éclat des poils de jade». Le *P'ei wen yun fou* cite un certain *Tchang Tsi* qui écrit : 玉毫不著世間塵。輝映分明十八身。«Les poils de jade ne se couvrent pas de la poussière du monde; l'éclat qu'ils réfléchissent se distribue sur les dix-huit personnes (les statues des dix-huit Arhats) et les illumine». STANISLAS JULIEN (Mémoires de *Hiuen-tsang*, t. I, p. XLII) voyait dans les poils de jade l'ûrṇa ou touffe de poils blancs 白毫 placée entre les sourcils du Buddha. Cette opinion est confirmée par le *I ts'ie king yn i* de *Hoei-lin* (*Trip. jap.*, vol. XXXIX, p. 83 v°) qui dit, à propos de l'expression 玉豪 : «La vraie forme du mot *hao* est composée avec 毛; les poils de jade sont les poils blancs qui sont entre les sourcils du Tathâgata» 正體從毛作毫言玉毫者如來眉間白毫毛也. Quant à l'interprétation de M. SCHLEGEL (*La loi du parallélisme en style chinois*, p. 9-11), qui voit dans les poils de jade des pinceaux précieux, elle est, malgré l'assurance avec laquelle son auteur la présente, absolument inadmissible.

[1] Des citations du *P'ei wen yun fou* il résulte que dans plusieurs temples il y avait une tour appelée la tour rouge 紅樓.

[2] 荼毗之所. Les mots *t'ou-pi* sont la transcription du pâli jhâpeti (sanscrit kṣapayati) «brûler». Cf. J. TAKAKUSU, *Journ. of the Roy. As. Soc.*, July 1901, p. 457, n. 1.

[3] 陽烏 «la corneille du *yang*»; cette expression désigne le soleil, car le soleil est l'essence du principe *yang* et on voit sur son disque une corneille à trois pattes qui le symbolise.

[4] *Tcheou*, grand historiographe des *Tcheou*, passe pour être l'inventeur des grands caractères *tchoan*.

[5] 班輸 *Pan Chou* désigne ici *Kong-chou tse Lou Pan* 公輸子魯班, qui se rendit célèbre dans le pays de *Lou* par son habileté dans les arts mécaniques; certains commentateurs le regardent comme le fils du duc *Tchao* (541-510 av. J.-C.) de *Lou*; d'autres considèrent *Kong-chou tse* et *Lou Pan* comme deux personnages différents. *Kong-chou tse* est mentionné dans Mencius, IV, a, 1, LEGGE, *C. C.*, II, p. 164 et dans le *Li-ki*, chap. *T'an kong*, LEGGE, *S. B. E.*, vol. XXVII, p. 184. *Lou Pan* est aujourd'hui en Chine le dieu des charpentiers.

précieux et les parois majestueuses, avant qu'une révolution entière des étoiles se fût accomplie, se dressèrent tout construits; les rebords du toit émergèrent transformés, et leur grande élévation ne le céda pas au palais du dragon; les pavillons suspendus dans les airs et les bâtiments à étages illuminèrent toute la région sous le soleil. Ce travail fut immense; comment le pinceau en pourrait-il rendre compte?

Son frère aîné défunt *Ming-ta*[1], qui fut médecin[2] du gouverneur du *Ho-si* et en même temps *kien-tch'a-yu-che*, le ciel lui avait donné une droiture exceptionnelle, une vertu comparable au pin et à l'écorce du bambou[3]. Il possédait les talents pacifiques et détenait les qualités militaires et était aussi avisé que *Tchang Pin*[4]; quand il triomphait des barbares et faisait prisonniers les gens pervers, il fut toujours aussi habile que *Yu-t'ang*[5]. Autrefois il vint rendre hommage au portail rouge; il exposa une requête (dans la salle) *Kin-loan*[6]; il indiqua en les dessinant les montagnes et les cours d'eau et montra tous les lieux rendus difficiles par la nature du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Son frère aîné, *Ming-té*, eut la charge de secrétaire à *Cha tcheou;* il pratiqua et observa la règle de conduite d'un bon fonctionnaire. Les six dépar-

[1] Les noms personnels des trois frères, *Ming-ta*, *Ming-té* et *Ming-ts'iuen* du héros de l'inscription commencent par le caractère *ming* 明; de même, on verra plus loin que les noms de ses quatre fils commencent tous par le caractère *hong* 宏. On constate ainsi que, dès l'époque des *T'ang*, existait la coutume de donner à tous les membres d'une même génération des noms personnels qui avaient une partie commune.

[2] L'expression 衙推 *ya-t'oei* désigne un médecin. « Les gens du Nord, dit un ouvrage du vieux *Hio-ngan*, cité dans le *P'ei wen yun fou*, appellent un médecin *ya-t'oei* » 北人謂醫爲衙推. Le *Kieou T'ang chou*, chap. CLXIX, p. 2 v°, parle d'un certain *Tcheng Tchou*, qui mit ses connaissances médicales au service du *tsie-tou-che* 節度使 *Li sou*, et qui reçut la charge de *ya-t'oei* du *tsie-tou* 節度衙推, titre identique à celui que nous trouvons ici dans notre inscription.

[3] Le pin et le bambou, qui restent verts toute l'année, symbolisent ici la perfection immuable. Cf. *Li ki*, chap. *Li k'i*, COUVREUR, t. I, p. 538 : 其在人也如竹箭之有筠也如松柏之有心也 « (Les rites) sont à l'homme ce que l'écorce est au bambou, ce que le cœur est au pin et au cyprès ».

[4] *Tchang Pin* 張賓, mort en 322, fut le principal conseiller de *Che-le*, fondateur de la petite dynastie *Tchao*. Cf. GILES, *Biographical Dict.*, n° 96.

[5] 玉堂. Je n'ai pas pu découvrir quel était le personnage que ce surnom désignait.

[6] Une des salles du palais impérial.

tements (de l'administration provinciale) ne prononcèrent aucune parole inspirée par la flatterie ou le parti pris[1]. Il évita soigneusement la corruption[2]; il admira sans réserves la chanson où on parle de monter sur l'oiseau *ngeou*[3].

Son frère aîné, *Ming-ts'iuen*, fut un homme de valeur[4] qui resta dans la vie privée à *Toen-hoang*. Les temps modernes et l'antiquité, entièrement il les possédait; avec une grande distinction, il eut la splendeur de la nuée favorable; o d'abord il montra sa justice; son éclat s'éleva au-dessus des marques distinctives de la rosée de bon augure. Il demeura à l'écart comme (le Maître des) cinq saules[5]; il aima les spéculations métaphysiques[6] de *Tchoang* (*tse*) et de *Lao* (*tse*).

Sa femme, la *kiun-kiun Tchang*, originaire de *Nan-yang*, était la quator-

[1] 阿黨. Cette expression désigne ceux qui faussent la vérité, soit par flatterie, 阿, soit par parti pris hostile, 黨. Cf. *Li ki*, chap. *Yue-ling*, Legge, *S. B. E.*, vol. XXVII, p. 298 : 阿黨則罪 «on convainc ainsi de crime ceux qui usent de flatterie et ceux qui usent de parti pris».

[2] 深避四知 «il évita profondément les quatre savoirs»; cette phrase signifie qu'il se montra incorruptible; elle fait allusion en effet à l'anecdote suivante : *Heou Han chou*, chap. LXXXIV, p. 1 v°, biographie de *Yang Tchen* 楊震 : «*Yang Tchen*, ayant été nommé gouverneur de *Tong-lai*, passa sur son chemin par *Tch'ang-i*, dont le préfet était un bachelier nommé *Wang Mi*, qu'il avait autrefois recommandé; (*Wang Mi*) alla lui rendre visite et, la nuit venue, il apporta dix livres d'or pour en faire présent à *Yang Tchen*, en lui disant : «C'est la nuit, per«sonne ne le saura.» *Yang Tchen* répliqua : «Le ciel le saura, les dieux le sauront, «je le saurai, vous le saurez. Comment «pouvez-vous dire qu'on ne le saura pas?» *Wang Mi* eut honte et se retira.»

[3] 乘鵠之咏. Je ne sais ce qu'est au juste cette chanson. L'oiseau *ngeou* est, d'après Couvreur, une sorte de mouette; «monter sur l'oiseau *ngeou*» doit être synonyme de «avoir un caractère indépendant».

[4] L'expression 處士, désignant un lettré qui reste chez lui et ne participe pas aux affaires publiques, est très fréquente dans les textes historiques; on la rencontre dans Mencius, III, *b*, 9, Legge, *C. C.*, vol. II, p. 158.

[5] Ce sobriquet désigne *T'ao Ts'ien* 陶潛 (325-427), lettré célèbre qui préféra la liberté de la vie privée aux honneurs de la vie publique; cf. Giles, *Biographical Dict.*, n° 1892. Dans sa biographie (*Tsin chou*), on lit que *T'ao Ts'ien* «composa une notice sur le Maître des cinq saules 五柳先生, personnage dans lequel il se représentait lui-même; il y disait : «On «ne savait qui était le Maître et on ne con«naissait ni son nom de famille ni son «appellation; près de sa demeure, il y avait «cinq saules, et c'est pourquoi on lui donna «ce surnom.»

[6] 逍遙 est le titre du premier chapitre de *Tchoang-tse*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

zième fille de l'honorable *Tchang*[1], seigneur de dix mille foyers dans le *Ho-si* et ayant le titre de *t'ai-pao;* elle était douce et harmonieuse, belle et joyeuse; elle eut une vertu pure et une renommée excellente. Elle se conforma avec profondeur à la bonté de la mère de *T'ao*[2]; elle accomplit parfaitement (la conduite de celle qui) apportait (les plats) à la hauteur de ses sourcils[3]. Son père étant retourné rendre visite (à l'empereur)[4], elle ne put l'accompagner à la capitale; des parents maternels la retinrent avec eux; chacun se sépara, les uns volant vers le Sud, les autres vers le Nord. Alors les frères aînés disparurent et les frères cadets moururent; les dieux du sol et des moissons allèrent à leur ruine; elle prêta une main (secourable) et sauva les orphelins; peu s'en fallut qu'elle ne se fatiguât tant qu'elle eût peine à éviter (la mort)[5]. Grâce à l'influence divine du *t'ai-pao*[6], ceux qui s'opposaient aux bienfaits (de l'empereur) furent détruits. Le fils héritier, qui redoubla l'éclat (de sa famille), de nouveau restaura (les vertus) léguées (par ses ancêtres). Quoique (cette femme) eût de ses propres mains fondé une grande œuvre, cependant son cœur rejeta entièrement ce qu'elle avait obtenu; après avoir aperçu l'occasion et remporté la victoire, elle ne s'attacha pas à ses succès. Alors donc, comme le demandait la justice, elle donna le pouvoir à son neveu pour qu'il prît en main l'étendard et la hache, pour qu'il commandât aux

[1] Il s'agit de *Tchang I-tch'ao* qui, comme nous l'avons vu plus haut (cf. p. 272, n. 1), avait donné sa fille en mariage au personnage en l'honneur de qui fut faite cette inscription.

[2] La mère de *T'ao K'an* 陶侃 (259-334) est restée célèbre par le dévouement qu'elle témoigna à son fils; cf. Giles, *Biographical Dict.*, n° 1897.

[3] Allusion à *Mong-Koang* 孟光, femme de *Leang Hong* 梁鴻 (1er siècle ap. J.-C.), qui, lorsqu'elle servait à manger à son mari, pour éviter de le regarder avec trop de familiarité, portait le plat à la hauteur de ses sourcils; cf. Giles, *Biographical Dict.*, nos 1247 et 1523.

[4] C'est en 867 que, d'après le *T'ang chou* (chap. ccxvi, *b*, p. 8 v°), *Tchang I-tch'ao* se rendit à la capitale.

[5] L'expression 苟免 se retrouve dans le *Tso tchoan*, 6e année du duc *Tchao :* 小國之事大國也苟免於討 « Quand notre petit royaume sert votre grand royaume, s'il a la chance d'éviter le châtiment (il sera satisfait) . . . ». — Dans le *Li ki*, chap. *K'iu-li*, § 4, cette expression a un sens un peu différent : « échapper (au malheur) par des moyens indignes ».

[6] Le *t'ai-pao* désigne *Tchang I-tch'ao*, qui portait ce titre; l'expression 神靈 donne à entendre qu'il était mort et que c'était son âme qui protégeait sa fille; l'inscription rappelle donc ici des troubles postérieurs à la mort de *Tchang I-tch'ao;* il semble, d'après notre inscription, que *Tchang I-tch'ao* mourut pendant qu'il était à la cour de Chine.

troupes dans l'ancienne préfecture, pour qu'il plantât ses actions d'éclat auprès de la nouvelle cour. A l'intérieur et à l'extérieur, le respect et la pureté (prévalurent); les moindres (fauteurs de troubles)[1] disparurent. L'heureuse prospérité jaillit comme une montagne et manifesta sa couleur de bon augure sur le char rouge[2]. Elle se montra un vrai chef dans ses mouvements et dans son attitude[3]; on célébra son élévation ∘ dans la belle demeure. Les quatre régions de l'espace répétèrent l'écho de sa justice; sa bonne foi lia les *K'iang* voisins[4]. Dans les plans qu'elle combinait, elle n'aurait pas eu à rougir auprès de *Tse-t'ong*[5]; sa droiture et sa distinction n'auraient pas eu à avoir honte auprès des femmes impériales de troisième rang[6]. Ce fut un de ces êtres divins et extraordinaires qui naissent parfois; elle fit réussir les plans subtils du *t'ai-pao* (son père). Quoique demeurant dans le gynécée, en vérité on pourrait dire d'elle qu'elle était une femme qui valait un homme. Cependant son cœur comprit la vraie doctrine; elle rejeta absolument toutes les entraves; elle fit une tournée d'adoration dans les grottes des immortels; 願圖鐐於喘∘[7]. Alors, se prosternant, elle abandonna toute sa fortune[8]; elle céda

[1] 秋豪 est évidemment pour 秋毫 «les poils d'automne», cette métaphore désignant une chose très menue. Cf. *Sema Ts'ien*, trad. fr., tome III, p. 568, n. 2.

[2] 朱軒. Les chars rouges étaient l'apanage des hauts fonctionnaires, comme cela résulte des citations que fait le *P'ei wen yun fou* à propos de cette expression.

[3] Cf. Mencius, VII, *b*, 33 : 動容周旋中禮者盛德之至也 «La bienséance dans *les mouvements*, dans *la tenue* et la démarche est l'indice de la plus haute perfection» (trad. Couvreur).

[4] Les *K'iang* 羌 sont les Tibétains.

[5] 梓樟. Je n'ai pas pu déterminer la valeur de cette expression; il n'est pas certain qu'elle soit un nom propre, puisqu'elle correspond dans la phrase symétrique suivante à l'expression 世婦, qui n'est pas un nom propre.

[6] Dans l'énumération des femmes impériales, le *Li ki* (chap. *k'iu li*) cite au troisième rang les 世婦. Cette expression désigne, dit le P. Couvreur (*Li ki*, I, p. 87), une «femme destinée à donner des descendants 世嗣. Ce nom est donné à la femme principale d'un grand préfet, aux femmes du deuxième rang d'un prince feudataire, aux femmes du troisième rang de l'empereur».

[7] Cette phrase est incompréhensible pour moi.

[8] Le *Yeou yang tsa tsou* (cité dans le *P'ei wen yun fou*) dit que 青鳧 est la même chose que 青蚨. «Si, dit-il, on frotte des pièces de monnaie avec le sang des œufs et de la mère, elles reviennent toutes en volant.» Cette phrase est rendue plus claire par une citation du *Seou chen ki* que fait le dictionnaire de *K'ang-hi* (au mot 蚨) : «Dans les pays du Sud il y a un insecte qu'on appelle *t'oen-yu;* son corps est grand comme une cigale; il a un goût

(son vêtement) brun et or au royaume suzerain[1]; elle détacha ses colliers de pierres précieuses; elle laissa là ses perles et ses joyaux; elle détruisit ses fleurs d'or[2] dans les bâtiments latéraux; 運嘘棄於庭際[3]. Alors elle obtint que les poils de jade (ûrṇa) fussent brillants et que leur éclat se précipitât sur le sommet qui possède l'os du crâne (uṣnîṣa); que la caractéristique (lakṣana) précieuse émît sa clarté et atteignît directement au lieu de la grande réunion (des immortels)[4].

Son fils aîné, *Hong-yuen,* qui eut les titres de commissaire porteur d'un insigne de délégation, chargé des affaires militaires de *Cha tcheou*, préfet de *Cha tcheou*, et en même temps ceux de *kien-kiao* du commissaire ordonnateur en second, *yeou san-ki tch'ang-che, yu-che ta-fou* et grand soutien de l'État, aida les *T'ang* et eut de la sollicitude pour l'État; son gouvernement maintint une heureuse influence; son loyalisme et sa piété filiale se manifestèrent avec un grand dévouement envers son prince et ses parents; pour ce qui est de

acide et excellent et on peut le manger; ses œufs sont appliqués sur les feuilles des plantes et sont comme des semences de ver à soie; si on prend les œufs, la mère vient en volant; même si on les prend en cachette, elle sait où ils se trouvent. Lorsqu'on tue la mère et que (de son sang) on enduit des pièces de monnaie, tandis qu'on enduit la ficelle de la ligature avec les œufs, les pièces de monnaie qu'on a dépensées et qui sont parties reviennent d'elles-mêmes.» Ainsi, une superstition populaire prétendait que les pièces de monnaie frottées du sang de cet insecte revenaient d'elles-mêmes s'enfiler sur la ficelle frottée avec les œufs; on pouvait donc mettre à profit ce phénomène zoologique pour récupérer à peu de frais l'argent qu'on avait dépensé. Dans notre inscription, l'expression 青兎 me paraît désigner les ligatures de sapèques elles-mêmes et signifier d'une manière générale les richesses.

[1] Dans cette traduction fort hypothétique, je suppose que cette femme rendit à l'empereur son suzerain le vêtement honorifique qui lui avait été donné comme insigne d'un grade élevé. On retrouve les mots 紫金 dans le titre de 紫金光錄大夫 «grand officier du *Koang-lou* (à vêtement) brun et or».

[2] Les fleurs d'or que les femmes mettent comme ornement dans leurs cheveux.

[3] Phrase incompréhensible pour moi.

[4] L'expression 大羅 est empruntée aux ouvrages taoïstes; voici deux citations du *P'ei wen yun fou* où elle se retrouve : «Je me rappelle en imagination ce qui s'est passé dans le ciel *ta-lo;* la multitude des immortels chantait le même jour la chanson des habits d'arc-en-ciel.» 空記大羅天上事。衆仙同日詠霓裳。 — «Le premier ciel supérieur s'appelle *ta-lo;* il est au-dessus de la résidence sombre, capitale de jade.» 上一天名曰大羅。在玄都玉京之上。

l'observance des rites et de la modestie, il n'oublia point (les exemples donnés par) *Po-yu*[1]; les six règlements[2] répandirent la transformation; sur un parcours de mille *li* on suivait son char; les hommes chantaient la chanson où on regrette qu'il soit venu si tard[3]; o on célébrait ses actions méritoires (à l'égal de celles de) *Kong* (*Soei*) et de *Hoang* (*K'iong*)[4].

Le fils suivant, *Hiong Ting*, qui eut les titres de commissaire porteur d'un insigne de délégation, préfet de *Koa tcheou*[5], *ya-che* du camp de *Mo-li*[6], *fan-lo-che* et en même temps *yu-che ta-fou*, posséda la totalité des talents tant civils que militaires. Sa belle vaillance tenait boutique de bravoure[7]. Dans le lieu stratégique de *Tsin-tch'ang*[8], il déploya un prestige digne de (*Lien*)

[1] *Po-yu* 伯玉 pourrait désigner ici *K'iu Yuen* 蘧瑗, appellation *Po-yu*, homme du pays de *Wei* dont la vertu fut louée par *Ki-tcha*; cf. *Se-ma Ts'ien*, trad. fr., t. IV, p. 14 et 203. Cependant, comme, dans la phrase précédente, il a été question du prince et des parents, on s'attendrait plutôt à trouver ici, comme terme correspondant, les frères aînés et les frères cadets.

[2] Peut-être est-il fait allusion ici aux six règlements 六條 que proposa un certain *Sou Tchouo* 蘇綽 à un empereur de la dynastie *Tcheou* (voyez *Tcheou chou*, chap. XXIII) : « *T'ai-tsou* († 557) voulut alors modifier le gouvernement de son époque; il s'occupa des moyens de fortifier le royaume et d'enrichir le peuple. *Sou Tchouo* fit six règlements; un édit impérial proposa de les répandre et de les mettre en vigueur; le premier était de commencer par rectifier son cœur; le second, de pratiquer sincèrement l'instruction et la transformation (du peuple); le troisième, de profiter de tous les avantages que peut procurer le sol; le quatrième, de promouvoir les hommes sages et excellents; le cinquième, de s'occuper avec compassion de ceux qui sont condamnés et accusés; le sixième, de régler avec justice les taxes et les corvées. »

[3] On lit dans le *Heou Han chou* : « Quand *Lien Fan* fut gouverneur de la commanderie de *Chou*, le peuple le célébrait dans ses chansons en disant : « *Lien* « *Chou-tou*, pourquoi est-il venu si tard; « autrefois nous n'avions pas de tunique « et maintenant nous avons cinq culottes. « 廉范爲蜀郡太守。民歌之曰。廉叔度來何暮。昔無襦今五袴。

[4] *Kong Soei* 龔遂 et *Hoang K'iong* 黃瓊 sont deux hommes d'État du Ier siècle de notre ère.

[5] La ville de *Koa tcheou* 瓜州 était à 80 *li* au sud-ouest de la ville actuelle de *Ngan-si tcheou* 安西州 (*Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 8 v°).

[6] Le camp de *Mo-li* 墨離軍 était à 1000 *li* au nord-ouest de *Koa tcheou* (*T'ang chou*, chap. XL, p. 8 r°).

[7] Ce sens des mots 賈勇 est confirmé par tous les exemples que le *P'ei wen yun fou* donne de cette expression.

[8] *Tsin-tch'ang* était une sous-préfecture qui dépendait de *Koa tcheou*; elle devait être sur les bords de la rivière Bouloun-ghir.

P'o et de (*Li*) *Mou*[1]; dans la grande contrée sauvage de *Kiu-ye*[2], il supprima et détruisit les traces de pas des *Hiong-nou*. Pour ce qui est de vêtir de ouate de soie[3] ○○ à ses soldats; pour ce qui est de supprimer les signaux de feu, il ne fut en rien inférieur à *Siang-yang*[4]. Le fleuve de la prospérité complète se déversa spontanément et les dieux surent qu'il y avait là un sage qui possédait la raison; il fit des approvisionnements dans les dix mille bâtiments latéraux et les commanderies orientales manifestèrent la beauté de l'or ciselé.

Le fils suivant, *Hiong-kien*, qui eut les titres de commissaire porteur d'un insigne de délégation, préfet de *Kan tcheou*[5], et en même temps *yu-che tchong-tch'eng*, grand soutien de l'État, pour la rapidité avec laquelle il prenait (les villes) et repoussait l'ennemi il serait difficile de lui comparer quelqu'un, si ce n'est *K'ing K'i*[6]; pour ○○ et traverser (la feuille de) peuplier, on ne pourrait lui égaler personne, à l'exception de *Yeou-ki*[7]. Ensuite, il eut le sceau divisé à *Tchang-ye*[8] et son gouvernement eut compassion des délaissés et des orphelins; il répandit la transformation impériale à *Tchoan-tch'eng* et le poisson suspendu fut célébré en chanson[9].

[1] *Lien P'o* 廉頗 et *Li Mou* 李牧 sont deux généraux célèbres du pays de *Tchao*, au IIIe siècle avant notre ère.

[2] 巨野. Je n'ai pas retrouvé le nom de cette localité, qu'il ne faut pas confondre avec 鉅野 dans le *Chan-tong*.

[3] *Tso tchoan*, 12e année du duc *Siuen*. LEGGE, *C. C.*, vol. V, p. 321 : Le roi de *Tch'ou* faisant le siège de la ville de *Siao*, on lui dit que beaucoup de ses hommes souffraient du froid. « Le roi parcourut ses trois armées, consolant ses soldats et les encourageant; les soldats des trois armées éprouvèrent un confort aussi grand que s'ils avaient été vêtus de ouate de soie. » 三軍之士皆如挾纊。

[4] *Siang-yang* 襄陽 est un nom de lieu qui doit ici désigner un homme.

[5] Le fils aîné était préfet de *Cha tcheou*; le second fils, préfet de *Koa tcheou*; le troisième, préfet de *Kan tcheou*; on voit ainsi que cette famille détenait une grande part de l'autorité dans les territoires de l'Ouest du Fleuve.

[6] *K'ing K'i* 慶忌 était un coureur renommé de l'ancien pays de *Ou* : cf. GILES, *Biographical Dict.*, n° 402.

[7] *Yang Yeou-ki* 養由基, dit le *Tchan kouo ts'é* (cité dans le *P'ei wen yun fou*), était un excellent archer; il tira sur une feuille de peuplier qui était à une distance de cent pas, et, sur cent coups, il l'atteignit cent fois. — L'habileté de cet archer est aussi rappelée dans le *Tso tchoan*, 16e année du duc *Tch'eng*, LEGGE, *C. C.*, vol. V, p. 396.

[8] *Tchang-ye* est le nom de la commanderie dont le centre administratif se trouvait à *Kan tcheou*.

[9] Le *Han ki* (cité dans le *P'ei wen yun fou*, à l'expression 懸魚) raconte l'anecdote suivante : « *Yang Siu* 羊續 étant gouverneur du *Lou-kiang*, son subordonné lui donna du poisson; il l'accepta, mais ne

Le fils suivant, *Hong-i*, qui eut les titres de *tch'ao-i-lang*, *tchang-che* de l'armée *tso-chen-ou* gardant l'avant-garde, et en même temps de *che-yu-che*, eut au complet les trois principes[1], pénétra parfaitement les six arts[2]. Pour l'habileté en calligraphie, il fut semblable à *Tchong Yeou*[3]; pour mettre en pièces les plaques d'une cuirasse, il égala la renommée de celui qui atteignait une pertuisane avec sa flèche[4]; (son intelligence) était profonde et avait une pénétration toute particulière; ses talents étaient beaux et sa vertu était aussi grande que celle de *Wang Yn*[5].

En ce temps, dans une année prospère et lors d'une grande moisson, un envoyé impérial se rendant dans l'Ouest arriva en personne à *Toen-hoang* et promulgua les volontés saintes (de l'empereur). Le *nei-tch'ang-che* ○○○○○○ *yu-yu*, *Tch'eng K'o-sian*, le *fou-ts'oei-che ta-fou Tch'eng Ts'i-hong*, le *p'an-* ○○ *ta fou* ○ *Se-hoei*, tous ○○○○ étaient du bois dont on fait les conseillers privés; au loin ils illuminaient (la commanderie de) *T'ien-wei;* ils annonçaient le bonheur au delà de la frontière. C'est pourquoi graver une pierre sonore pour faire une relation d'ensemble de cette grande paix, c'est ce que moi je ne pus (refuser); cependant, ajoutant et élaguant ○○○○○ première année[6],

le mangea pas et le suspendit; plus tard, (son subordonné) lui offrant de nouveau des comestibles, il sortit le poisson qu'il avait autrefois suspendu et le lui montra; le subordonné fut couvert de honte et cessa (ses présents). » — La phrase de l'inscription signifie donc que *Hiong-kien* fut un fonctionnaire incorruptible.

[1] Mencius (II, a, *b*, Legge, *C. C.*, vol. II, p. 79) énumère quatre principes 四端 qui sont : bonté 仁, justice 義, rites 禮, connaissance 智. Les trois principes sont sans doute quelque chose d'analogue.

[2] Les six arts sont les rites, la musique, le tir à l'arc, l'art de conduire les chars, l'écriture, le calcul.

[3] La phrase doit évidemment être complétée comme suit : 工書有類於鍾繇. *Tchong Yeou* est un calligraphe célèbre qui mourut en l'an 230 de notre ère. Cf. Giles, *Biographical Dictionary*, n° 521.

[4] Allusion à *Lu Pou* 呂布, général de l'époque des *Han* orientaux et archer fort habile, qui, pour éviter une bataille imminente, fit promettre aux deux partis en présence qu'ils ne combattraient pas s'il atteignait avec sa flèche la petite branche d'une pertuisane 射戟小支; *Lu Pou* accomplit en effet ce tour d'adresse et les ennemis se retirèrent (*Heou Han choa*, chap. cv, p. 6 v°).

[5] *Wang Yn* 王昔 était le plus sage et le plus vertueux entre tous les membres de cette famille *Wang* qui atteignit un haut degré de puissance à la fin de la dynastie des *Han* occidentaux (*Ts'ien Han choa*, chap. xcviii, p. 4 v°-5 r°).

[6] Cette date ne peut être que la première année *k'ien-ning* (894) marquée en effet des caractères *kia-yn*.

le rang de l'année étant *kia-yn*, le dixième mois dont le premier jour était *keng-chen*, le cinquième jour qui était le jour *kia-tse*, ○○○○○○○○○○ du royaume de *Song* ○○○○○○○, commissaire ordonnateur (*tsie-tou-che*) des arrondissements de *I* et de *Si*, et en même temps *se-t'ou*, *Tchang Hoai-chen*[1]; le frère cadet de l'épouse, ex- ○ *t'ou* ○ *kien-kiao* (des arrondissements) de *Cha*, *Koa*, *I*, *Si*, ○, *Ho* ○○○○, en même temps *yu-che-ta-fou* ○○○ *che* ○○○; *tsie-tou-che* des arrondissements de ○○○, en même temps *yu-che-ta-fou*, ○○○.

N° IX. — Inscription de 1348.

L'emplacement de cette stèle nous est révélé par son titre même; en effet, au sommet de l'inscription, on lit les mots 奠高窟, qui signifient, comme nous l'avons vu[2], « la grotte d'une hauteur sans égale ». Ces mots sont écrits, à la manière chinoise, de droite à gauche, et, pour l'indiquer à ceux des pèlerins à qui le chinois n'était pas familier, le graveur a pris soin d'écrire à droite les mots 起初 « commencement ».

Au centre de la pierre on a ménagé un espace rectangulaire qui figure comme une niche dans laquelle est assis un Dhyâni Bodhisattva portant sur sa tête le Dhyâni Buddha correspondant. Au-dessus, à gauche et à droite de la niche, on lit la formule mystique *oṃ maṇi padme hûṃ* transcrite en six écritures différentes qui sont : le devanâgarî, le tibétain, le turc ouïgour,

[1] *Tchang Hoai-chen* 張淮深 est ce neveu de *Tchang I-tch'ao* qui lui succéda comme gouverneur du *Koei-i kiun* 歸義軍, c'est-à-dire de *Cha tcheou*; cf. p. 272, lignes 19 et suiv. de la n. 1. On remarquera que, à la date de notre inscription, *Tchang Hoai-chen* n'était plus *tsie-tou-che* du *Koei-i kiun* (*Cha tcheou*); il avait été transféré au poste de *tsie-tou-che* de *I* (Hami) et de *Si* (Tourfan). En 894, le titre de *tsie-tou-che* du *Koei-i kiun* était porté par un gendre de *Tchang I-tch'ao*, nommé *Souo Hiun* 索勳, dont le souvenir nous a été conservé dans une inscription assez endommagée (cf. *Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 20 r° et v°).

[2] Cf. p. 250, n. 1.

Grottes des Mille Buddhas, inscription de l'an 1348 après J.-C.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 0 m. 60; Largeur 0 m. 48.

le mongol de Phags-pa, le si-hia et le chinois. Ces six écritures sont celles qu'on retrouve dans la fameuse inscription de *Kiu-yong koan*. Comme notre inscription est de 1348, c'est-à-dire de trois ans seulement postérieure à celle de *Kiu-yong koan*, elle atteste que ce fut un usage assez répandu à cette époque de reproduire avec ces six écritures les textes sacrés, qui devaient être compris de tous les peuples formant partie de l'empire mongol de Chine.

La formule *oṃ maṇi padme hûṃ* est consacrée à Avalôkiteçvara [1]; cette remarque, qui m'a été suggérée par un savant japonais, S. Fujii [2], permet de reconnaître avec certitude ce Bodhisattva dans le personnage qui est représenté au milieu de la stèle.

Ce monument est signalé par *Siu Song* (*Si yu choei tao ki*, chap. III, p. 14 r°); quoique la description qu'il en donne ne soit pas complète, elle est cependant fort utile pour rétablir plusieurs mots invisibles ou indistincts sur l'estampage.

La partie de droite de l'inscription est dominée par les mots 功德主 « (Noms de) ceux qui présidèrent à l'œuvre méritoire ». Les personnages ainsi annoncés sont les suivants : d'abord, sur le même rang, *Sou-lai-man*, roi de *Si-ning*; — et la reine *K'iu-chou*. — Au-dessous, on lit sur l'estampage : le grand roi *T'o-hoa-tch'e*. — D'autres caractères peu distincts ou effacés sont rétablis par le *Si yu choei tao ki* de la manière suivante : l'héritier présomptif *Yang-a-cha*; — *Sou-tan-cha*;

[1] Cf. l'ouvrage intitulé 顯密圓通成佛心要集, chap. I (Tripiṭaka japonais, vol. XXVII 成, fasc. 14, p. 85 v°) : 此呪是觀音菩薩微妙本心 « Cette prière magique est l'essence mystérieuse du cœur même d'Avalokiteçvara Bodhisattva ».

[2] S. Fujii est l'auteur de deux ouvrages fort utiles : l'un est intitulé *Catalogue of all Buddhist Books contained in the Piṭaka Collection in Japan and China with an alphabetical index*, Kyoto, 1898; le second est une petite histoire du Bouddhisme 佛教小史 (2 vol., Kyoto, 1895-1897).

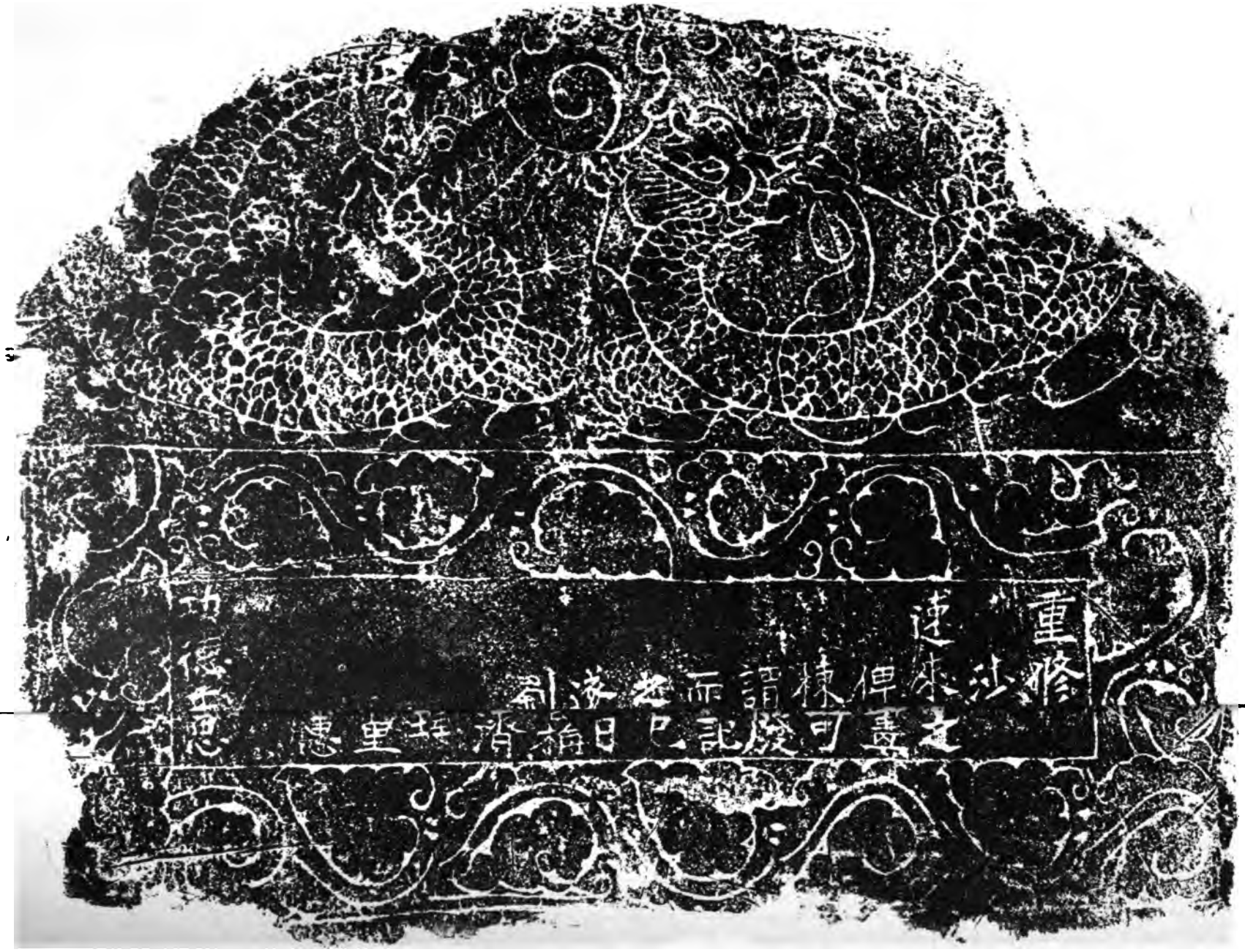
IMPRIMERIE NATIONALE.

— *A-sou-tai;* — *Kie-lai-tai;* — *Pou-lou-ho-tchen;* — *Tch'en-che-miao-yn.*

La partie de gauche de l'inscription contient d'abord la date de l'érection du monument : 維大元至正八年歲次戊子五月十五日守朝立 « Érigé sous les grands *Yuen* par *Cheou-lang*, le quinzième jour du cinquième mois de la huitième année *tche-tcheng*, le rang de l'année étant *ou-tse* (1348) ». — Suit une énumération de noms : le notable *Leou-eul-li-wei;* — *Lieou kiao-* ∘; — *Tchang-ki-li-ngan-pou;* — *Lieou-eul-li-wei;* — *Long-pou-tche-ling-pou;* — ∘-∘-*ts'ang-pou;* — ∘-*jen-tong;* — *Ou Tch'a-sai;* — *Pa-li-eul-ni;* — *Long-pou-eul-tcho;* — *Ti-jen-pou.* — D'après le *Si yu choei tao ki*, on lirait encore dans cette partie de l'inscription la mention : « *Cho-lan-ling-tchan* a gravé ceci. »

Le registre inférieur de la stèle contient l'énumération suivante :

Le préposé aux canaux du Fleuve dans le district de *Cha tcheou*, le *t'i-ling Wei-lo-cha;* — *Ho-tche;* — le commissaire ∘-*lieou-ki;* — le commissaire *Hing-tou;* — *Pe-hou-i-ki;* — *K'ouo-jen-pou;* — *Chan-yeou-t'o-ngai;* — *Ta-che-man;* — *Yang Jo-tcho;* — *Hoa-yen-nou;* — *Ou T'o-yen;* — *Lieou Pai-yen;* — *Kie-* ∘-*li-wei;* — *Kie-long-pou;* — *Wen-tchou-nou;* — *Han-pan;* — *Eul-ti-la;* — *Ye-sien T'ie-mou;* — *Tchang Siuen;* — *Leang Hei-keou;* — *Yu Li-keou;* — *Li Che-yong;* — ∘-*li-wei;* — *Lieou San-man;* — *Tch'en Che-tch'ang;* — *Ti Wen-t'ong;* — *Li-lieou-kia-keou;* — *Tseng Che-han;* — *Pai-yen;* — *A-san-pou;* — le religieux *Ling-tchan-kien-tsa;* — *Ling-tche-ho-pa;* — *Kong-ko-li-kia;* — *Tchang Eul-toh'e;* — *Long-pou-jen-hou;* — *Té-tchao;* — ∘-*hoei;* — *Sou-i-ni;* — *Tie-li-mi-che;* — l'abbé ∘-*ko;* — *Tch'a-sou;* — *Tch'a-li-tsi;* — *Mo-* ∘-*tse;* — *Lu-long-pou;* — *Hoan-tsi;* — *Leang Ou-cha;* — *Ho-la-yang;* — *A-pou-hai-ya;* — *Tch'en Kiao-hoa;* — *Ou Kiao-hoa;* — *Tche-pao;* — *Eul-li-wei;* — ∘-*tcheng-pou;* — *Yen-i-ni;* — *Touo-li-tche;* — *Po-lo-tai;* — *Koen-tou-se;* — *Ni-tche-tch'eng;* — *Yao-ti-ko-che.*



Grottes des Mille Buddhas, inscription de l'an 1351 après J.-C.

Dimensions de l'estampage : hauteur, 0 m. 90 ; largeur, 0 m. 50.

Nous donnons ci-dessous la liste chinoise de tous ces noms d'après le *Si yu choei tao ki* (chap. III, p. 14 r° et v°) :

迭來蠻西寧王　妃子屈木　脫花赤大王　太子養阿沙　迭丹沙
阿迭歹　結來歹　卜魯合眞　陳氏妙因
長老喜(?)耳立蒐　刘(劉)文有(?)　張即立倫布　刘(劉)耳立蒐　弄卜
瓜令布　琬有(?)藏布　口巫東　吳又賽　把里耳紀　弄卜耳者　翟
思布　喬藍令旃刻
沙州路河渠司提領威羅沙　哈只　大使迭(?)流吉　大使興(?)郝
百戶宣吉　科思布　善友脫果　答失蠻　楊若者　華嚴奴　吳脫延
刘(劉)拜延　解迭(?)立蒐　解陸(?)布　文殊奴　罕班　耳的剌　也
先帖(?)木　張宣　孫黑狗　玉立勾　李世榮　迭(?)立蒐　刘(劉)三蠻
陳世昌　翟文通　李刘(劉)家狗　曾失罕　拜延　阿王布　僧令旃
監撈(?)　令只合巴　公哥力加　張耳赤　弄卜思勿　德沼　口惠
鮮(?)乙尼　迭立迭失　院主口華　又東　又立即　沒口子　律竜(?)
布　奚即　撒兀沙　哈剌陽　阿卜海乡　陳敎化　吳敎化　智實
耳立蒐　口正布　閑(?)乙尼　朶立只　波洛夕　昆都思　尼智成
天的哥失

N° X. — Inscription de 1351.

L'inscription du temple *Hoang-k'ing*, gravée à l'époque des *Yuen*, 元皇慶寺碑, se trouve en dehors de la grotte appelée « Grotte de Mañjuçrî » 文殊洞外. Le *Si yu choei tao ki* (ch. III, p. 17 r°), qui nous donne cette indication, n'a cependant pas jugé à propos de publier le texte de la stèle. Nous ne connaissons donc que par l'estampage de M. Bonin la teneur de ce document, qui complète et éclaire fort heureusement l'inscription de 1348.

Notice sur la reconstruction du temple *Hoang-k'ing*.

Lieou K'i, à qui a été conféré par décret impérial le titre de directeur des études des lettres dans le district de *Cha tcheou*, a composé ceci et en même temps l'a écrit en rouge.

Le temple *Hoang-k'ing* de *Cha tcheou* avait déjà traversé des années et des mois en grand nombre depuis les *T'ang* et les *Song* jusqu'à aujourd'hui; les guerres l'avaient pillé et les incendies l'avaient réduit en cendres; le gravier et les pierres étaient enterrés et avaient disparu. *Sou-lai-man* (Soleyman), roi de *Si-ning*, qui honorait fort la religion bouddhique, donna de l'or, des

重修皇慶寺記

沙州皇慶寺歷唐宋迄今歲月既久兵火刼灰沙石埋沒矣

勅授沙州路儒學教授劉奇撰并書丹

速來蠻西寧王崇尚釋教施金帛采色米糧木植命工匠重修之
俾僧守朗董其事而守朗又能持疏抄題以助其成佛像壁畫
棟宇煥然一新爲今生之福果作後世之津梁其樂施之德可
謂至矣嗚呼寺成而王薨守朗合掌涕泣而請曰皇慶寺廢
而興毀而新皆王之力也豈可使後之人無聞焉願先生記
之予曰王之好善優於前古口碑載道冥容予喙辭不獲已
遂書其大略以弁其端云時至正十一年歲次辛卯八月上日
劉奇謹誌

沙州路司吏呂文德張思敏　法師孫東巴　来賓津濟
承事郎沙州路總管府經歷權分治事周秉彝　梁珪
忠顯校尉傅尉忽都剌　長史曲朮　都事察黑兒　知印伯顏古里
朝列大夫王傅牙忽　武略將軍王傅蠻子　程良　任天惠

功德主速來蠻西寧王　牙罕沙西寧王　李羅大王　王子速丹沙　阿速歹
妃子曲朮　公主必列怯　駙馬桑哥荅思

pièces de soie, des couleurs, du riz, des vivres, et des bois de construction et ordonna à des artisans de le réédifier. Il chargea le religieux *Cheou-lang* 守朗 de diriger cette affaire; en outre *Cheou-lang* sut prendre un registre pour y inscrire la liste (des donateurs), afin d'aider à l'achèvement de l'œuvre. Les statues de Buddhas, les fresques murales et les toitures se trouvèrent entièrement neuves dans tout leur éclat; ce fut un fruit de bonheur pour les vivants du temps présent; cela constitue un gué et un pont pour les générations futures. L'efficacité de ces dons faits avec joie peut être dite extrême. Hélas! quand le temple fut achevé, le roi mourut.

Cheou-lang, joignant les paumes des mains et versant des larmes, m'adressa cette requête : « Le temple *Hoang-k'ing* était ruiné et il est restauré; il était détruit et il est renouvelé. Tout cela est dû aux efforts du roi. Comment pourrions-nous permettre que les hommes de l'avenir n'en soient pas informés? Je désire, maître, que vous écriviez une notice à ce sujet. » — Je répondis : « L'amour du roi pour le bien est supérieur à celui qu'on eut auparavant dans l'antiquité. Les bouches (des hommes) sont comme des stèles qui remplissent les routes (de ses louanges). Souffrirait-on que moi je prenne la parole? » Mes excuses n'ayant pas obtenu gain de cause, j'écrivis ce résumé pour le mettre en première page.

C'était alors la onzième année *tche-tcheng*, marquée des signes *sin-mao* (1351), le huitième mois, dans les jours de la première décade.

Lieou K'i a rédigé ce mémoire avec soin.

Cheou-lang, religieux du temple *Pe-t'ai*, dans l'arrondissement de *Kiang*, du district de *Tsin-ning*, a érigé la stèle. — *Cho-lan-ling-tchan* (l'a gravée[1]).

Les fonctionnaires du district de *Cha tcheou*, *Lu Wen-té* et *Tchang-se-min*. — Le maître de la Loi *Suen Tong-pa*. — *Mi-mi-tsin-tsi*.

Tcheou Ping-i (ayant les titres de) *tch'eng-che-lang*, *king-li* du *tsong-koan fou* du district de *Cha tcheou*, ayant autorité pour diriger les affaires. — *Leang Koei*.

Hou-tou-là, commandant subordonné au *tchong hien hiao wei*. — Le *tchang-che K'iu Chou*. — Le *tou-che Tch'a-hei-eul*. — Le préposé au sceau *Pe-yen Kou-li*.

[1] Je suppose qu'il faut ajouter ici le mot 刻, par analogie avec l'inscription de 1348, cf. p. 290, ligne 13.

Le *tch'ao-lie-ta-fou Wang-pou-ya-hou.* — Le *ou-lio-tsiang-kiun Wang-pou-man-tse.* — Le *tch'eng-leang Jen T'ien-hoei.*

Ya-han-cha, roi de *Si-ning.* — Le grand roi *Pei-lo.* — Les fils de roi *Sou-tan-cha* et *A-sou-tai.*

Celui qui a présidé à l'action méritoire, *Sou-lai-man*, roi de *Si-ning.* — La reine *K'iu-chou.* — La princesse *Pi-lie-k'ie.* — Le *fou-ma Sang-ko-ta-se.*

Ces deux stèles, de 1348 et de 1351, sont étroitement apparentées l'une à l'autre; toutes deux ont été érigées par un certain *Cheou-lang*, religieux du temple *Pe-t'ai* qui se trouvait dans la préfecture secondaire de *Kiang*, province de *Chan-si;* toutes deux commémorent des fondations pieuses de *Sou-lai-man*, roi de *Si-ning;* mais, tandis que, en 1348, le roi est encore de ce monde, il a cessé de vivre en 1351, ce qui permet de fixer d'une manière approximative la date de sa mort. Le *Yuen che* (chap. CVIII, p. 2 v°) nous apprend que *Sou-lai-man* 速來蠻 fut nommé roi de *Si-ning* la deuxième année *t'ien-li* (1329); en outre, il nous fournit sa généalogie (chap. CVII, p. 3 v°) : le roi de *Si-ning*, *Chouo-lou-man* 搠魯蠻, était le descendant à la quatrième génération de Temougou-utchuguen 鐵木哥斡赤斤, le troisième des frères cadets de Tchinggis khan. L'identité de *Chouo-lou-man* 搠魯蠻 et de *Sou-lai-man* 速來蠻 ne peut faire l'objet d'aucun doute si l'on établit avec soin la concordance entre le chapitre CVII et le chapitre CVIII du *Yuen che* [1].

[1] Le chapitre CVII (p. 3 r° et v°) ne mentionne que deux rois de *Si-ning* : l'un est *A-ta-li-mi-che* 阿荅里迷失, descendant à la quatrième génération de Cadjioun 哈赤溫, deuxième des frères cadets de Tchinggis khan; l'autre est *Chouo-lou-man* 搠魯蠻. Le chapitre CVIII (p. 2 v°) cite également deux rois de *Si-ning*, qui sont *Hou-ta-li-mi-che* 忽荅里迷失 et *Sou-lai-man* 速來蠻. Malgré les variations de l'orthographe, il est évident que *A-ta-li-mi-che* est identique à *Hou-ta-li-mi-che*, et que *Chouo-lou-man* n'est autre que *Sou-lai-man.* — *Hou-ta-li-mi-che* fut nommé roi de *Si-ning* en 1329, la même année que *Sou-lai-man;* selon toute vraisemblance, il reçut ce titre au commencement de l'année, puis il mourut et *Sou-lai-man* prit sa place. *Hou-ta-li-mi-che* est mentionné sous le nom de *Hou-ta-ti-mi-che* 忽荅的迷失 à la date du deuxième mois de l'année 1329 (*Yuen-che*, chap. XXXIII, p. 2 v°). — Enfin il ne

Sou-lai-man, roi de *Si-ning*, est encore mentionné, à la date de 1332, dans le *Yuen che* (chap. XXXVI, p. 2 r°) : « La troisième année *tche-choen* (1332), le 3e mois, le jour *ki-mao*, en considération des services rendus par le roi de *Si-ning*, *Sou-lai-man*, dans la protection (du territoire), on institua pour lui, conformément au règlement observé pour le roi de *Ngan-ting*, *Toeul-tche-pan*, quatre officiers assistants royaux; on fondit un sceau qu'on lui donna » 以西寧王速來蠻鎮禦有勞其如安定王朶兒只班例置王傅官四人鑄印給之.

Dans l'inscription de 1351, *Sou-lai-man* étant mort, on trouve le nom de son successeur, *Ya-han-cha*, roi de *Si-ning*. Ce personnage apparaît dans le *Yuen che* (chap. XLIII, p. 3 v°) : la treizième année *tche-tcheng* (1353), le douzième mois, « *Ya-han-cha*, roi de *Si-ning*, après avoir rétabli l'ordre dans le *Se-tch'oan*, revint à *Cha tcheou;* on lui fit présent de mille billets de banque » 西寧王牙罕沙鎮四川還沙州賜鈔一千錠. Ce *Ya-han-cha* semble être identique au *Yang-a-cha* 養阿沙 qui, dans l'inscription de 1348, est donné comme l'héritier présomptif de *Sou-lai-man*.

Enfin on remarquera que *K'iu-chou*, femme de *Sou-lai-man*, ainsi que les princes *Sou-tan-cha* et *A-sou-tai*, qui doivent être les fils de *Sou-lai-man*, sont mentionnés simultanément par les deux inscriptions.

faut pas confondre avec le titre de *Si-ning wang* 西寧王 le titre de *Wei-ou si-ning wang* 威武西寧王 qui n'a rien de commun avec lui; c'est ainsi que, en 1334 (*Yuen-che*, chap. XXXVIII, p. 4 r°), tandis que le *Si-ning wang* était *Sou-lai-man*, le *Wei-ou si-ning wang* est *I-li-hei-tch'e* 亦里黑赤, qui succède en cette année même à son père *A-ho-pe* 阿哈伯. Plus anciennement, en 1304, le titre de *Wei-ou si-ning wang* avait été conféré à un certain *Tch'ou-pe* 出伯, descendant à la quatrième génération de Houlagou 旭烈兀, lequel était lui-même fils de Touloui 拖雷, quatrième fils de Tchinggiz khan (*Yuen che*, chap. CVII, p. 7 v° et CVIII, p. 3 r°).

THE INSTITUTE FOR ADVANCED STUDIES
OF WORLD RELIGIONS

THE LIBRARY

RECEIVED AUG 3 1 1975

THE INSTITUTE FOR ADVANCED STUDIES
OF WORLD RELIGIONS

THE LIBRARY

RECEIVED AUG 31 1975

48E
9